ROMANS POUR NOS FILLES

COLLECTION MAUVE

Le Corso Fleuri

PAR

A.-E. SOREL



PARIS
'BRAIRIE DELALAIN
128, Boulevard Auguste-Blanqui, 128

LE CORSO FLEURI

DU MÊME AUTEUR

Fausse Route, un acte en collaboration avec Paul Acker, épuisé (**Odéon, 1900**).

Pour l'Enfant, roman (Flammarion, 1904).

Peut-Etre, roman, 3e édition (Plon-Nourrit, 1905).

Les sentiers de l'Amour, 3e édition, couronné par l'Académie Française (Plon-Nourrit, 1906).

L'Offrande, roman, 4e édition (Lemerre, 1908).

La Carrière amoureuse de M. Montsecret, roman, 3e édition (Lemerre, 1909).

Le Rival, deux nouvelles, 4e édition (Lemerre, 1909).

L'Ecueil, roman, 4e édition (Lemerre, 1911).

Essais de psychologie dramatique (E. Sansot et Cie, 1911).

Une Aile Brisée, roman, 5e édition (Lemerre, 1912).

Le Droit au Bonheur, roman, 5e édition (Lemerre, 1913).

La Dernière Flamme, roman (Lemerre, 1919).

EN PRÉPARATION

J'ai Pardonné, deux nouvelles.

L'Aube Nouvelle, roman.

COLLECTION MAUVE

(Romans pour nos Filles)

LE CORSO FLEURI

PAR

ALBERT-EMILE SOREL



PARIS

LIBRAIRIE DELALAIN

115, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 115

A JEANNE SOREL,
ma fille.

ALBERT-EMILE SOREL.

Ce roman, écrit en 1909, est une fantaisie d'avant-guerre. Je me décide à le publier, après quelques corrections, tel que je l'avais conçu à cette époque. Cette petite aventure, toute d'imagination, raconte le mariage de deux jeunes officiers, alors souriants et impatientés par l'inaction. Comme leurs camarades, nés depuis, ils se seraient couverts de gloire — je n'en doute point — si leur destinée insouciante ne s'achevait pas avant la déclaration des hostilités. Que mes jeunes lecteurs et mes jeunes lectrices me pardonnent de leur offrir cette histoire, qui n'a pas de date, et qui leur montrera ce que pouvaient être les rêves de ceux qui ont sauvé la France, comment ils savaient se montrer sincères, sous l'apparence de la légèreté, comment ils apprenaient à aimer, avant que de servir!

LE CORSO FLEURI

I

M. Casimir Lebardec, ayant heureusement hérité de son oncle, avait donné sa démission de chef de bureau au ministère de l'Agriculture. Depuis longtemps ses fonctions l'importunaient; son fils Louis, reçu à Saint-Cyr, venait alors d'entrer à l'école et Marcelle, sa jolie sœur, à peine âgée de quinze ans, n'avait pas de goût pour le « monde officiel ». Paris ne retenait plus ces provinciaux; Mme Lebardec, qui s'était résignée par soumission à suivre son mari dans la capitale, ne cessait de regretter son pays d'origine et d'adresser des reproches à M. Lebardec qui l'en avait éloignée. Dès qu'ils furent libres, ils s'installèrent dans le Midi, au printemps de 190... La gracieuse petite ville de Boudoir-en-Provence avait vu naître Mme Lebardec : ils la choisirent pour résidence. Cette pittoresque bourgade, avec de vieilles rues et sa vieille caserne, où un bataillon d'infanterie tenait garnison, s'élevait aux pieds des Alpilles, à quelques kilomètres d'Arles.

Les lignes de cyprès, souvent inclinées par le mistral, en protégeaient les abords et, dans les lointains, à travers une échancrure des collines, étincelait le désert de la Crau. Par les jours éclatants de soleil, une vapeur bleutée s'exhalait du sol; les fenêtres des fermes miroitaient; les roseaux, qui défendaient les semis contre les intempéries du vent, se doraient sous la chaleur des rayons; le ciel, d'une limpidité uniforme, se confondait avec l'espace, tandis que, dans les campagnes, le cours glauque des canaux coulait avec lenteur.

La place, avec son kiosque à musique, entourée de maisons blanches, précédées de leurs jardins, où un palmier somnolait auprès d'une vasque de pierre, le boulevard, bordé de platanes, profilant sur la chaussée aveuglante leurs ombres nettes, étaient l'orgueil de la cité; les magasins témoignaient de sa richesse et, le jour du marché, les terrasses de café regorgeaient de clients. Parfois, une charrette de paysan, attelée d'une mule têtue, arrivait au son de joyeux grelots, mais ces antiques véhicules paraissaient piteux auprès des automobiles qui cinglaient l'espace et disparaissaient dans les flocons épais de la poussière grise.

Encore que Mme Lebardec n'eut plus guère de proches parents, elle se sentait attirée par le charme du souvenir et M. Lebardec, bien qu'un

peu atrophié par la vie de bureau et les habitudes sédentaires, était attendri par l'évocation de sa jeunesse et de son mariage. Tout de suite, il occupa « une situation dans la société ». A Paris, il passait inaperçu; à Boudoir, il devint un personnage. Son passé administratif et les relations qu'il avait contractées le désignèrent à l'attention; le ruban rouge qui s'étalait largement à sa boutonnière impressionnait les passants et, lorsqu'on parlait de lui, on faisait suivre son nom de ses titres. Comme tout fonctionnaire, il avait toujours désiré la vie oisive; néanmoins, pour ne point déchoir dans la considération publique, il lisait régulièrement un journal d'agriculture, auquel il avait prié le cercle de s'abonner. Il devint le grand arbitre du parti modéré; il avait le dernier mot dans les discussions, encore qu'il parlât fort peu. Le commandant le traitait en camarade, les capitaines le traitaient en supérieur. On lui offrit de se présenter au Conseil municipal, mais Mme Lebardec déclara, dans son salon « que son mari s'était suffisamment fatigué au service de l'Etat, et qu'il pouvait bien se reposer un peu ».

La maison « des revenants », comme on les surnommait, devint le centre des réjouissances. Pique-niques, promenades, parties de campagne et, surtout, bals, comédies et réunions, tout s'organisait chez eux et l'on ne concevait point de

fêtes sans ces « Parisiens », car, quoi qu'ils entreprissent, ils restaient « de la capitale ». Parlait-on d'un beau mariage, on annonçait, déjà, « la cérémonie qui aurait lieu pour Mlle Marcelle » et « ces jeunes gens » affluaient. Ces « demoiselles » aussi.

Marcelle était charmante, avec son minois un peu mièvre, aux traits fins, et ses jolis yeux bruns au fond desquels rayonnait un éternel sourire. Gracieuse, spirituelle, dansant à ravir, ayant lu quelques bons auteurs et retenu quelques bribes de ses études, elle passait « pour une perfection » à laquelle on ne songeait point à disputer un prétendant. Mais Marcelle désirait attendre : après tout, elle n'avait que dix-huit ans et, depuis trois années qu'elle habitait Boudoir, elle n'était pas lassée de ce qu'elle appelait, avec une nuance dédaigneuse, « l'existence de la campagne ». De plus, elle ne voulait accepter ni un militaire, ni un industriel, ni un fonctionnaire, ni un avocat; elle voulait rester « près de sa mère » : elle était une enfant capricieuse et légèrement gâtée.

Son amie, la belle Fernande Caravaillon — une Marseillaise de pur type, celle-là, au teint olivâtre, aux cheveux bruns, à la bouche un peu forte — avait calqué ses idées et ses opinions sur celles de sa camarade. Née à Boudoir, riche et fille unique, elle ne rêvait que plaisirs et

apportait, en quelque lieu qu'elle se rendît, sa gaieté un peu bruyante. L'arrivée de Marcelle la ravit. Elles s'étaient connues petites filles; elles étaient restées en relations par correspondance et elles s'étaient retrouvées avec une joie ingénue. Peut-être l'aimable Louis, le frère de Marcelle était-il pour quelque chose dans cette intimité. Elles échangeaient leurs vues sur l'existence que le jeune lieutenant devait mener à Lyon.

En réalité, il ne s'y amusait guère. Après avoir choisi la carrière de l'armée par enthousiasme, il sentait, en ces années de 190..., que son bel idéal d'adolescent s'abaissait par étapes. Nommé lieutenant de chasseurs à cheval, son uniforme, qui lui seyait à ravir, lui valut des succès de salon. Louis était mince, grand, et son visage était agrémenté d'une longue moustache; il avait le nez droit, et les yeux — les mêmes que sa sœur — exprimaient une douce rêverie. Il n'était heureux qu'à la tête de son peloton, quand il pouvait s'entraîner aux manœuvres et s'imaginer, une heure ou deux, que les batailles d'autrefois recommenceraient quelque jour. Il s'attachait à ses soldats.

Plusieurs fois, déjà, on avait cherché à le marier. De bonnes âmes, en quête de beaux partis pour les filles de leurs amies, l'avaient attiré auprès d'elles. Louis sortait de ces entrevues avec une sourde déception. Pourquoi entra-

ver son indépendance par le mariage? Il était libre, il lui était loisible d'aller et de venir au gré de sa fantaisie, de retourner, de temps à autre dans ce Paris qu'il regrettait, et puis, instinctivement, il éprouvait une sorte de vanité à se voir l'objet de tant de sollicitations. Mais Louis était prudent. L'indépendance que lui laissait sa fortune, lui permettait de ne point s'embarquer à la légère dans une aventure qu'il risquait de regretter : il s'était promis de ne s'engager qu'à bon escient et de ne prendre conseil que de lui-même.

Ce fut pour Mlle Fernande une réelle émotion d'apprendre l'arrivée de Louis. Il l'annonça par une dépêche; une permission d'un mois accordée pour raisons de fatigue, allait lui permettre de passer les vacances de Pâques à Boudoir et l'on s'empressa d'organiser, aussitôt, mille réjouissances.

Louis en parut ennuyé; un désenchantement singulier le rendait mélancolique. Naguère si gai, il restait indifférent aux avances dont il était l'objet. Il se promenait d'un air blasé à travers les rues, accompagnait son père au cercle, rôdait aux abords de la caserne, rentrait de bonne heure et lisait. Cet état d'apathie inspira même de l'inquiétude à ses parents. Mme Lebardec essaya de l'interroger et d'obtenir un éclaircissement sur le trouble caché qui peinait son fils. Elle l'acca-

blait de questions. Il répondait invariablement : « Je m'ennuie », et refusait toutes les offres et toutes les invitations.

Un matin, sa mère l'aborda. Elle semblait triomphante :

— Je sais ce qu'il te faut, déclara-t-elle.

— Quoi donc? demanda-t-il.

— Te marier.

— Ne parlons pas de cela, s'écria-t-il! Grand Dieu, pas d'histoires!

Elle demeura consternée. Elle reprit un peu d'espoir, cependant, lorsqu'elle s'aperçut que Louis éprouvait du plaisir à causer avec Fernande. Toutes les après-midi, la jeune fille arrivait à cinq heures; elle s'installait et, autour de la table à thé, Mme Lebardec, Marcelle et Louis l'écoutaient. Fernande était consciente de sa beauté; elle s'attribuait, aussi, beaucoup d'esprit. On ne pouvait lui refuser une certaine verve, une certaine méchanceté, même, qui divertissait le jeune officier. Il répliquait avec gentillesse et scepticisme. Fernande ne pouvait douter qu'elle ne lui plût et que les parents n'en fussent ravis.

Un jour, néanmoins, elle se montra plus agressive. La veille, dans une soirée dansante, Louis avait invité plus fréquemment qu'elle une jeune fille sans fortune qui passait pour particulièrement intelligente. Fernande l'accabla de sar-

casmes et, l'officier souriant, elle crut à sa victoire. Il dit simplement :

— Croyez-moi, mademoiselle, il y a longtemps qu'elle serait mariée, si elle était riche; mais, les hommes sont tellement sots et tellement égoïstes qu'ils ne se marient plus que pour la fortune; c'est honteux!

Un soir, Louis feuilletait une revue à laquelle sa sœur était abonnée, *Les Pages de la jeune fille*, tout en écoutant les discours de Fernande. Tout à coup, il s'écria :

— Tenez, voilà qui est très bien!

— Quoi donc, demandèrent les jeunes filles.

— Cet article, écoutez.

Il lut.

L'auteur — évidemment une femme qui signait d'un pseudonyme — déplorait les relations contemporaines, en France, entre les jeunes gens et les jeunes filles. Comment pouvaient-ils se connaître? Où se rencontraient-ils? A peine les autorisait-on à causer ensemble dans un salon; quant à correspondre, il ne pouvait en être question. Mais, par une singulière contradiction, on les présentait les uns aux autres au bal; en dansant, il est admis d'échanger des idées et de parler librement. Puisqu'il restait défendu de se communiquer ses impressions sur la vie, dès que l'on était camarades ou amis, le chroniqueur s'amusait à soutenir un paradoxe : pourquoi

des inconnus ne s'écriraient-ils pas entre eux, n'essayeraient-ils pas d'éclairer leurs opinions par des lettres réciproques? Ils ne se compromettraient pas, puisqu'ils ignoreraient leur personnalité; ce serait une sorte d'éducation mutuelle, sans danger. La revue, très prudente, consacrée exclusivement aux jeunes filles, acceptait d'insérer des annonces, déclinant, d'ailleurs, toute responsabilité ultérieure.

— Je trouve cette idée originale et très juste, déclara Louis.

— C'est amusant, opina Marcelle.

— C'est drôle, ajouta Mlle Fernande.

— C'est dangereux, affirma Mme Lebardec.

Louis paraissait tenir à son opinion; il s'animait, il discutait avec la gaîté qu'il semblait avoir perdue.

Profitant d'une absence de Mme Lebardec, le jeune officier se leva et, se rapprochant de sa sœur et de son amie:

— Voulez-vous, leur dit-il, que nous nous amusions un peu? Vous allez envoyer à votre revue l'annonce suivante : « Jeune officier désire correspondre avec jeune fille intelligente! »

— Et l'adresse? demanda Marcelle.

— L'adresse, répliqua Louis, tout simplement: Le lieutenant Louis, à Boudoir; je passerai à la poste, afin qu'on m'envoie ces lettres à la mai-

son ou, si vous le préférez, je les y chercherai moi-même. Rien n'est plus aisé.

— Et vous répondrez, questionna Mlle Fernande.

— Pas du tout, je vous en charge; ce sera beaucoup plus drôle; notre correspondante sera mystifiée, voilà tout.

— Ce serait comique, déclara Mlle Fernande, si elle se laissait prendre au jeu.

— Aussi, je ne voudrais point m'y exposer; en vous confiant ces réponses, je me livre à un plaisir très innocent. Vous avez une machine à écrire et vous vous en servez fort habilement l'une et l'autre. Je vous communiquerai des renseignements pour donner une allure militaire à votre style, et ce sera parfait!

— Qu'en penses-tu, Fernande?

— Je pense que voilà une divertissante proposition et qu'il faut l'accepter.

Louis, déjà, s'était dirigé vers le secrétaire de sa mère et rédigeait le texte de l'annonce. Sa physionomie avait retrouvé le sourire des bons jours, et, lorsque Mme Lebardec rentra, elle s'écria :

— La campagne te fait du bien!

Mais il avait hâte de partir. Il tenait l'enveloppe entre ses doigts et se sentait impatient de la jeter à la boîte. Il prit congé de sa mère et des jeunes filles. Soulevant à demi le rideau, sa sœur,

auprès de son amie, le regardait s'en aller. En se retournant, elle vit que Fernande avait un visage grave, presque inquiet.

— Eh bien! fit Marcelle, qu'est-ce que tu as?

— Mais, je n'ai rien... je réfléchis.

— A quoi?

Mlle Fernande parut hésiter une seconde, puis elle se risqua :

— Ton frère est un drôle de garçon.

— Tu trouves? Pourquoi?

— Je ne sais pas... Il part, tout à coup, sur une idée... il s'emballe... Ces jours-ci je remarquais son air soucieux, le voilà insouciant, comme un gamin.

— Il s'ennuie, peut-être.

— Tu crois? On s'amuse pourtant, ici!

— Nous nous amusons, mais la vie n'est pas une succession de plaisirs. Mon frère a toujours aimé le recueillement, la lecture, la conversation... Au fond, je ne serais pas étonnée qu'il fût un peu rêveur et peut-être amoureux...

Mlle Fernande rougit légèrement. Marcelle laissa retomber le rideau et, comme elle se sentait gênée, elle ajouta sans regarder son amie :

— Seulement, il lui faudrait une femme...

— Quelle femme? interrompit Fernande.

Cette fois, Marcelle s'éloigna carrément et soupira :

— Qui vivra, verra...

Puis, se dirigeant vers le piano :

— Si nous jouions un quatre mains?

— Non, répondit Mlle Fernande, je m'en vais.

— Comme tu pars de bonne heure, ce soir!

Mlle Fernande mettait déjà son chapeau.

— Je l'ai promis à maman!

II

L'annonce que Louis avait fait insérer dans *Les Pages de la jeune fille* parut le samedi suivant. La revue la publiait avec toutes sortes de restrictions. C'était — déclarait la rédaction — afin de contenter le désir d'un abonné. Aux lectrices de juger ce qu'elles avaient à faire.

Les lectrices, pour la plupart, estimèrent — sur le conseil de leur mère — qu'il y avait lieu de s'abstenir, sauf une seule. Elle se nommait Yvonne de Trévaignac, était orpheline depuis sa dixième année et vivait, en compagnie de son institutrice, Mlle Amélie, chez son oncle, le colonel de Trévaignac, qui goûtait les délices de la retraite en son castel provençal, à quelques kilomètres d'Avignon.

Yvonne avait dix-huit ans. Sa robe légère en tulle mauve — robe vaporeuse de mai qui convenait à sa jeunesse — voilait, en la dessinant un peu, sa forme toute de grâce. Grande, d'attitude fière, ses gestes étaient harmonieux. Une

Charlotte en dentelles blanches, ornée d'un simple ruban de même nuance que sa robe, coiffait ses cheveux blonds cendrés qui voilaient le front haut et droit, et elle jetait une ombre légère sur le visage, à l'ovale allongé, avec le nez à peine courbé; les yeux limpides reflétaient l'azur, comme une source et la bouche aux lèvres minces, souriait avec mélancolie. Ses belles mains répandaient la charité; elles semblaient faites pour des bagues ciselées par d'habiles orfèvres, pour cueillir des fleurs ou pour caresser un front pensif. Yvonne avançait d'un pas souple, par les claires matinées de chaleur printanière, quand elle sortait du castel, pour longer l'allée, bordée de pins et quand elle se rendait, avec sa gouvernante, dans les bois proches ou bien au village, à quelques milles de sa demeure.

Sa gouvernante, Mlle Cardignault — que l'on ne connaissait que sous le nom de Mlle Amélie — était petite, rondelette; des cheveux bruns, en bandeaux, encadraient sa figure poupine. Les prunelles, éternellement en extase, la bouche entr'ouverte, comme étonnée, cette respectable demoiselle de quarante-trois ans, bien sonnés, paraissait poursuivre un songe qui la précédait dans la vie depuis son enfance. Romanesque, Mlle Amélie l'était par toutes les fibres de son être, par caractère, par culture, par instinct, même.

D'une très honorable famille des environs, sans fortune, elle s'était vouée à l'enseignement et avait souffert, de tous temps, pour un amour malheureux qu'elle n'avait jamais éprouvé. Depuis qu'Yvonne avait perdu ses parents, elle passait son existence auprès d'elle. M. de Trévaignac, en effet, célibataire par principe, avait recueilli la fille de son frère et lui avait voué une tendresse paternelle. C'était un militaire de vieille race, au type classique, moustaches en bataille, sourcis broussailleux et cheveux drus et gris, en brosse sur le front bombé. Il avait servi dans la cavalerie, fait campagne en Afrique, gagné sa cravate de commandeur de la Légion d'honneur par ses faits d'armes. La retraite l'avait surpris avec ses cinq galons et il dut quitter l'armée, sans voir briller sur sa manche les constellations de général. Il n'en gardait aucune amertume. Accoutumé au devoir et à la soumission, par carrière, hautain par atavisme, il se sentait très heureux d'avoir consacré sa jeunesse au service de sa patrie et de lui avoir offert son sang, annobli par de longs siècles d'hérédité.

Parfois, un peu de tristesse flottait dans son regard : son nom s'éteindrait avec lui et il se baptisait « le dernier des Trévaignac ». Il avait conservé jalousement les prérogatives de la noblesse, et il s'exprimait sur le compte des « bourgeois » avec une certaine morgue. Yvonne le dis-

trayait, l'assurait qu'elle ne songeait point à se marier, ni à se séparer de lui :

— Je n'ai pas de fortune, ou si peu qu'elle ne saurait entrer en considération, disait-elle gentiment : vous avez été bon pour moi, mon oncle; je n'ai d'autre désir que de demeurer sans cesse auprès de vous. Je n'imagine pas que l'on puisse être plus heureux. Un mari ne me comprendrait pas : les hommes — sauf vous — sont des égoïstes!

— Tu exagères, tu exagères, ronchonnait le colonel, ravi par ces propos; je voudrais bien voir que le freluquet qui t'épousera ne te donnât point le bonheur. Il aurait affaire à moi!

Mais, en somme, il ne tentait aucune démarche pour marier Yvonne, et il se montrait si difficile pour toutes les propositions, si hostile, même, à tous les projets, que l'avenir de sa nièce en paraissait définitivement compromis. Cette situation effrayait fort la tendre Mlle Amélie. Elle s'inquiétait, sans doute, à l'idée de se séparer quelque jour de sa « délicieuse chérie », et, pourtant, cette créature dévouée avait pris l'habitude du renoncement; elle avait, prudemment, réalisé quelques économies pour sa vieillesse; enfin, secrètement, elle n'avait pas renoncé à l'espoir d'être aimée, enlevée, qui sait, par un beau fiancé qui la consolerait de ses déceptions et lui apporterait ce bonheur, dans l'attente duquel elle avait vécu.

— Que vous désiriez choisir, Yvonne, déclarait-elle, je le comprends; vous n'avez pas le droit, belle comme vous l'êtes, de renoncer au mariage. Si vous saviez comme la destinée est triste, quand on reste seule! Que devriendrez-vous? Que pouvez-vous entreprendre, avec vos goûts, avec le nom que vous portez?

— J'entrerai au couvent, Mademoiselle Amélie, et je garderai, du moins, la mémoire et le nom de mon oncle; ainsi, dans ses dernières années, il aura l'illusion que sa famille ne s'éteindra pas avec lui. Ne trouvez-vous pas que mon sort en vaille un autre?

Mlle Amélie ne se tenait pas pour battue et confessait son élève :

— Vous raisonnez, vous raisonnez, ma chère enfant, mais, croyez-moi, vos paroles — et je ne doute pas de leur sincérité — ne sont jamais qu'un raisonnement. Réfléchissez : ne seriez-vous pas heureuse si, un jour, vous rencontriez celui dont vous pourriez dire avec fierté : « Mon mari! »... Vous rougissez : j'ai raison; je m'y connais!

Elle rougissait, en effet, la jolie Yvonne, et détournait ses yeux clairs; puis, elle reprenait :

— Il lui faudrait tant de vertus, tant de qualités...

— Lesquelles, Yvonne?

— Je ne saurais vous les citer. Mais, voyez-

vous, j'aurais besoin, pour me décider, de ne point douter de son cœur; j'aurais besoin de sentir qu'il ne ressemble pas aux autres...

— Les autres, les autres, répétait Mlle Amélie, votre expérience vous a-t-elle placée en présence de tant d'hommes que, déjà, vous vous estimiez en droit de les juger sévèrement?

— Je ne m'accorde aucun droit, répliquait Yvonne, aucun, je vous le jure. Seulement, j'ai un peu souffert, un peu réfléchi. Quand une enfant a perdu ses parents, elle vieillit plus vite et elle grandit dans une sorte de solitude; il reste en elle je ne sais quoi d'éternellement incompris.

Mlle Amélie s'attendrissait aisément. Ces propos lui rappelaient son propre destin et elle laissait couler sur son bon visage des larmes de pitié. Elle rassurait Yvonne :

— Vous voilà bien en peine! s'écriait-elle. Certes, je ne chercherai pas à vous tromper en éveillant en vous de trompeuses illusions. Croyez-moi, Yvonne, le hasard arrange les choses. Nous nous débattons, nous délibérons avec nous-mêmes et nous nous perdons en stériles considérations. Tout à coup, l'inconnu se présente; c'est lui — le compagnon attendu, l'unique...

— Que vous êtes romanesque! l'interrompait Yvonne.

— Pensez-vous donc ne pas l'être? Vous êtes très romanesque, ma petite amie, très roma-

nesque : je le sais. Tenez, la preuve; vous n'admettez point que l'on vous contraigne, vous repoussez même toute influence étrangère; vous êtes décidée à ne vous en remettre qu'à votre propre choix...

— Eh bien?

— Eh bien, voilà qui démontre clairement que vous rêvez d'un type, d'un idéal de mari...

— Je suis désolée de vous contredire, chère mademoiselle Amélie; pourtant, je manquerais de franchise en ne vous détrompant pas. Mes idées sont et resteront bel et bien ainsi arrêtées. Je ne veux pas me marier. Le mariage m'inquiète; la gageure m'épouvante : après tout, une femme ne peut-elle être heureuse sans avoir auprès d'elle un mari? Et, s'il ne se produit pas un miracle...

— Il s'en est produit d'autres, vous êtes jeune...

M. de Trévaignac, lui, essayait d'argumenter; sa nièce lui imposait silence par une réplique péremptoire:

— Et vous-même, mon cher oncle, vous êtes-vous marié?

Le colonel répliquait, embarrassé :

— Ce n'est pas à comparer!

Et, s'il tentait de s'expliquer, il s'embrouillait et Yvonne, jetant les bras autour de son cou, lui disait avec tendresse :

— Avez-vous tant à vous plaindre de moi, que vous souhaitiez me renvoyer?

Il était vaincu, et, tapant la joue de sa nièce :

— Je t'assure, déclarait-il, que si je t'avais rencontrée il y a quelque trente-cinq ans, j'aurais réussi à remporter cette victoire-là!

Yvonne souriait de son plus gai sourire et lui répondait :

— Je vous assure que votre ennemie n'aurait pas été difficile à vaincre!

Alors, M. de Trévaignac, enorgueilli par cette déclaration s'enfonçait dans ses vieux souvenirs et mêlait aux évocations de ses campagnes les visions qui éclairaient ses regards.

Lorsqu'elle lut l'article des *Pages de la jeune fille*, Yvonne éprouva une agréable impression. Ces conseils lui parurent justes : en vérité, les jeunes gens et les jeunes filles formaient deux castes. Comment choisir, si l'on n'en a pas les éléments? Après tout, quel mal y avait-il à envoyer une lettre anonyme, à entrer en relations avec un inconnu? Au bal, ne présentait-on pas un monsieur que l'on voyait pour la première fois, avec lequel on causait? Pourquoi ne pas entamer une correspondance dans ces conditions-là?

Elle s'en ouvrit à Mlle Amélie. L'institutrice abondait dans ce sens. A l'en croire, il fallait envoyer immédiatement une annonce à la revue.

Mais, cette proposition choquait Yvonne. Elle adoptait la thèse, elle fût volontiers devenue la confidente d'une amie, en pareille circonstance; néanmoins, elle manquait d'audace pour son propre compte. Si l'on apprenait, si son oncle la désapprouvait... Sans doute, elle aurait pu lui soumettre le cas, mais elle craignait son veto...

Le samedi suivant, Yvonne, ainsi qu'elle avait coutume de le faire, était partie en promenade avec Mlle Amélie. Elles montèrent sur la colline, s'installèrent sous les pins, à travers lesquels le ciel resplendissait. A leurs pieds, dans la vallée, le cours rapide du Rhône formait des remous glauques; les maisons du village, dorées par les siècles ensoleillés, se groupaient autour de l'église. C'était une chaude après-midi de mai, une après-midi un peu féerique, tant l'espace semblait saturé par une vapeur étincelante de rayons. La jeune fille étala sur le sol pierreux, tapissé d'aiguilles de pins, le châle qu'elle portait sur son bras et s'y étendit. Sa compagne s'installa sur un pliant, auprès d'elle et soupira d'aise, car cette course l'avait essoufflée. Yvonne resta sur le dos, les mains croisées sous la nuque, les pieds joints. Ses larges yeux se perdaient, à travers le tamis des branches, dans l'azur. Elle se reportait aux années où, petite fille, insouciante, la destinée lui semblait facile; puis, à l'époque où elle commençait à réfléchir... L'amour, ce mot

qui l'effrayait, la charmait, tout à coup... Puis, elle eut peur de nouveau. Elle voulait croire que cette splendeur de la lumière, cette ombre des pins, cette nature, sauvage par sa végétation et classique, par ses lignes, suffisaient à l'enchanter...

— Voyez donc, Yvonne, dit Mlle Amélie.

— Quoi?

— Vous n'avez pas lu *Les Pages*, aujourd'hui?

— Pas encore.

— Il faut croire que l'article de l'autre jour a porté; tenez, cette annonce : « Jeune officier désire correspondre avec jeune fille intelligente. »

Tout de suite, avec la spontanéité de son âge, l'esprit d'Yvonne travailla : certainement, cet officier devait être mélancolique, inquiet : il avait, peut-être, reçu les premières blessures de l'existence... Quelle épreuve avait attristé son âme? Sans cela, quêterait-il le bonheur, le demanderait-il au hasard? Il y aurait une jolie réponse à écrire, une réponse intuitive, une réponse qui consolerait et, déjà, des phrases naissaient...

— Vous ne dites rien, Yvonne? Savez-vous à quoi je pensais?

— Ma foi non.

— A répondre...

— Vous?

— Moi-même...

Un sourire effleura les lèvres de la jeune fille.

Il déplaisait à Yvonne de lui céder cette place... Ce rôle lui appartenait; elle sentait confusément qu'elle trouverait les mots désirés... En même temps, elle se posait mille questions : Mlle Amélie possédait une machine à écrire; elle copierait les lettres. Mais, comment lui arriveraient les réponses? Elle interrogea son institutrice, en ayant l'air d'abonder dans son sens.

— Rien n'est plus simple, affirmait celle-ci, je donne mon nom, Mlle Amélie, sans plus ni moins... Je préviens le facteur... Au fond, je ne ferai rien de mal et, d'ailleurs, je cesserai d'écrire si je m'aperçois que la correspondance devient scabreuse. Je ne risque rien... que le bonheur. Qu'en pensez-vous?

Un souffle d'air remua le faîte des pins. Ce souffle souleva l'écharpe mauve et parfumée d'Yvonne; déjà, les premières lueurs du crépuscule coloraient les nuages blancs effilés, qui voguaient sur l'azur. Un oiseau siffla.

Le monde se parait pour une nuit étoilée, et la pensée d'Yvonne se nuançait d'une émotion splendide. La jeune fille se leva :

— Rentrons, voulez-vous?

Elles marchèrent en silence, jusqu'à la clairière, à mi-côte, où une antique croix de pierre s'élève sur le bord du sentier. Là, voici quelques jours, Yvonne avait vu, auprès d'une jeune fille, coiffée en arlésienne, toute intimidée d'être sur-

prise, un beau garçon qui lui parlait et la regardait dans les yeux... Elle crut les voir, encore...

Elle s'arrêta.

— Alors, demanda-t-elle, vous croyez que ce ne serait pas mal d'écrire?

— Assurément non!

— Eh bien, dit Yvonne sur un ton résolu, c'est moi qui répondrai.

Et Mlle Amélie eut de la peine à la suivre, tant elle était impatiente de rentrer au castel.

III

Il y avait eu bal, la veille, et les volets de la maison habitée par la famille Lebardec étaient clos, encore que, depuis longtemps, les caressât le clair soleil. Tout le monde dormait.

Vers midi, seulement, on vit descendre un à un les membres de la famille Lebardec. Marcelle et Louis, les premiers, se rejoignirent au salon.

— Eh bien, demanda le jeune officier, es-tu contente de ta soirée?

— Très contente, répondit-elle, avec un air mutin qui semblait cacher un secret.

— Comment le trouves-tu?

— Qui?

— Allons, pas de cachotteries, le lieutenant Raoul Romilleux, d'Arles. Un fantassin... mais, un beau militaire, tout de même...

Marcelle rougit légèrement et, se fâchant presque :

— Tu es stupide, déclara-t-elle je n'ai pas remarqué ce monsieur plus que les autres.

— Lui, n'a dansé qu'avec toi... Il t'a priée de lui accorder le cotillon et tu as accepté...

— Pourquoi lui aurai-je refusé?

— Je ne t'en blâme pas; au contraire.

Elle allait se défendre contre cette insinuation, mais, par la fenêtre, Louis aperçut un passant qui examinait la maison avec une attention particulière :

— Regarde, s'écria Louis, regarde, Marcelle. Tu reconnais bien Romilleux?

— Tu es insupportable, si je voulais te taquiner, moi aussi...

— Je t'y autorise!

— Crois-tu que tes assiduités auprès de Fernande...

Louis caressa sa moustache d'un geste insouciant :

— Ah oui, Fernande, soupira-t-il, très gentille, très bonne camarade...

— Elle ne te plaît pas? interrogea Marcelle.

— Oui et non...

— Ah! tant pis... J'avais rêvé...

— Rêve, Marcelle, rêve toujours, mais rêve pour toi, cela vaudra mieux!

Le déjeuner interrompit leur entretien. Madame Lebardec avait accumulé de nombreuses observations : elle les débitait intarissablement. M. Lebardec, lui, hochait la tête, et lançait, de temps à autre, une critique définitive sur les

mœurs contemporaines. Mais, on parla aussi de l'invitation qu'il faudrait rendre, et l'on fixa une date. Négligemment, Louis prononça le nom de Raoul Romilleux, et Mme Lebardec, jetant à sa fille un regard significatif, avec l'intention évidente « de ne pas avoir l'air d'y attacher d'importance », entama l'éloge de l'officier.

En sortant de table, chacun voulut se reposer; quant à Louis, il alluma un cigare et résolut de partir en promenade.

Il sortit de la ville et longea le chemin d'Avignon. A droite et à gauche, les platanes se dressaient dans l'espace vibrant, et les cyprès faisaient songer prosaïquement l'officier à des tirailleurs qui voudraient investir la cité. Il se jugeait stupide, et, consultant sa montre, il constata qu'il était à peine deux heures et demie Il se sentait lassé, odieusement lassé par cette petite course et il se laissa tomber au bord de la route poudreuse. Au-dessous de lui, au pied du talus, l'eau du canal coulait, entre des herbes soupoudrées d'une poussière blanche. Louis était mélancolique et il comparait le présent à « autrefois »... Autrefois, il était heureux...

Cette notion de « l'autrefois » lui revenait avec précision: la théorie des journées, au collège, durant l'internat laborieux, défilait, monotone et lente. A cette époque, du moins, il avait un but: il se disait: « Je veux entrer à Saint-Cyr »; et il

y était entré. Il avait connu la solitude de cette maison.

Ensuite, ce furent les souvenirs de garnison, qui lui semblaient déjà loin. Il y avait pourtant tout juste dix jours qu'il était arrivé. Que tout cela, que cette succession de fêtes, lui paraissait d'une désolante banalité! Toujours les mêmes visages, les mêmes sourires, les mêmes potins : il songeait à ce qu'on nommait ici ses « succès », il y songeait avec un esprit désabusé. Ah oui! A qui plaisait-il? A Fernande, la seule amie de sa sœur, qu'il voyait bien trop souvent, et ce n'est pas elle qui lui donnait le désir de se marier jamais!

Il s'ennuyait; il s'était ennuyé depuis qu'il était ici, et, battant le sol avec sa canne, machinalement, comme un métronome, il comptait les jours perdus et cherchait à en fixer les étapes. Tout à coup, il se rappela : *Les Pages de la jeune fille*... Cet article... Quelle folie! A quel mouvement puéril avait-il cédé? C'eût été drôle... oui, très drôle. Mais qui aurait osé répondre? A qui serait venue cette idée audacieuse? Passer à la poste? A quoi bon? Et, soudain, il éprouva par avance comme une déception à la pensée qu'il n'y trouverait rien. Une jolie petite correspondance eût été chose délicieuse... Délicieuse, l'attente de l'inconnu; délicieuse, l'espérance d'être deviné... Quelle chimère! Il n'était rien, rien, qu'un mo-

deste lieutenant de cavalerie; rien qu'un jeune homme sage, qui se marierait quelque jour au gré de ses parents, après avoir tant souhaité apporter du bonheur à une fiancée qu'il aurait choisie. Allons! il fallait renoncer à ces sottises et reprendre le chemin de la ville, rejoindre sa famille, entrer au salon, retrouver Fernande, et assister, en auditeur patient, aux éternels racontars du Boudoir!

Il marchait lentement, plongé dans ses réflexions, et, sans s'en apercevoir, il atteignit les premières maisons de la bourgade. Il entra au bureau de tabac afin d'y allumer une cigarette : à la pendule, il constata que trois heures et demie venaient à peine de sonner.

— S'il y avait une lettre, pourtant!

Cette pensée l'obsédait. Elle s'imposait, comme une sorte de pressentiment auquel il refusait de croire.

Près de la maison de ses parents, il hésitait encore. Mais, la curiosité la plus forte le fit se diriger vers la poste. Il y était connu, et il lui déplaisait d'avoir l'air d'insister.

Il s'approcha du guichet, très indifférent en apparence, et acheta par contenance dix timbres-poste à cinq centimes. Comme il payait, l'employé l'interpella :

— Justement, j'ai quelque chose pour vous!

— Pour moi, vous m'étonnez!

— Mais oui; vous avez bien prescrit qu'on vous réserve les lettres adressées à M. le lieutenant Louis, à Boudoir?

— C'est exact. Alors, vous avez quelque chose?

— Voilà, mon lieutenant.

Aussitôt sorti du bureau, il examina l'enveloppe, une enveloppe fine, en toile anglaise mauve, qui fleurait un parfum discret de fraîcheur, de printemps et de distinction. Louis constata que son nom était imprimé à la machine à écrire. Ainsi, l'auteur de ces lignes tenait à conserver l'anonymat.

Il y avait du monde chez ses parents: le lieutenant Raoul Romilleux avait prétexté un service ou un renseignement à demander, pour se présenter chez les Lebardec; en l'absence du frère, la sœur et la mère l'avaient reçu, et, lorsque Louis parut, il manifesta quelque embarras, car il avait oublié l'objet qui l'amenait ici. Il allégua diverses courses pour se retirer, et Louis, l'aidant par une amicale complicité, l'engagea à revenir sans retard.

Maintenant, Louis restait seul avec Fernande et sa sœur. Marcelle, bien qu'un peu émue par la visite de Raoul, devina tout de suite que son frère « avait quelque chose » et se mit en devoir de le taquiner. Il commença par résister, car il aurait préféré ouvrir cette enveloppe sans témoins. Toutefois, la collaboration des deux

jeunes filles lui était indispensable. Il finit par avouer:

— Il y avait une lettre à la poste.

— Que ne le disiez-vous? s'écria Fernande.

— Il fallait m'en laisser le temps, répondit-il.

— Montre, commanda gentiment Mareclle.

Lentement, il sortit l'enveloppe de sa poche, et, comme s'il ne voulait pas que ce parfum fût respiré par quelque autre que lui, il s'empressa de la déchirer. Il déplia un feuillet, dont les pages étaient remplies. Il lut, à haute voix, presque à contre-cœur :

« Je ne sais, Monsieur, ce que vous penserez de moi. J'ignore qui vous êtes. Seriez-vous un romancier, en veine d'études psychologiques? Seriez-vous un railleur, désireux de vous moquer d'une correspondante? Ou seriez-vous, simplement, ce que vous dites, un jeune officier qui désirerait causer avec une personne que vous souhaiteriez intelligente? Je ne cherche pas à approfondir.

« Il m'est agréable de me figurer que vous êtes officier, que vous êtes épris de votre métier, car je n'en connais pas de plus noble.

« Vous l'aimez, n'est-ce pas? Si vous y consentez, je parlerai volontiers avec vous de votre belle carrière, de votre vie, plus volontiers de vos devoirs. Le rôle des femmes ne consiste-t-il pas à

rappeler avec douceur — avec un peu de grâce, quand elles en sont capables, — ce que l'existence offre de difficile, de pénible quelquefois aux hommes, et à essayer de le leur rendre aimable, sans effort?

« Votre tâche est ardue, ingrate, quelquefois; je me représente, sans peine, vos découragements et vos désirs de bien faire. Ne vous moquez pas de mes idées. Je suis sincère, et je crois que rien de ce qui est sincère n'est inutile.

« Si cela peut vous distraire, écrivez-moi à l'adresse suivante: « Mademoiselle Amélie, à Geyrières. » Votre lettre me parviendra, et je verrai ce que j'aurai à faire. »

Marcelle et Fernande arrachèrent des mains de Louis ces pages, afin de les examiner à loisir.

— Oh! que ça sent bon! s'écria Mlle Fernande.

Cette remarque irrita Louis. Marcelle se contenta de dire:

— C'est amusant. Qui cela peut-il être?

— Répondrons-nous? demanda Mlle Fernande,

— Certainement, affirma Louis.

— Tout de suite, voulez-vous?...

Mais Louis, reprenant la lettre, la plia et la mit dans sa poche; puis il déclara:

— Demain; j'ai la migraine, ce soir. Il faut un peu réfléchir, pour piquer la curiosité de cette

demoiselle qui ne m'a point l'air sot. Je veux faire une petite rédaction soignée.

Le soleil commençait à décliner; Louis abandonna Marcelle au souvenir de Raoul, et Mlle Fernande au désappointement de le voir partir.

IV

Louis s'était imaginé qu'il lui serait le plus aisé du monde de répondre. Le tour réservé de ces lignes ralentissait son inspiration. Pourquoi ce ton moral, cette discrétion sévère? Sans doute, *Les Pages de la jeune fille* ne comptaient parmi leurs abonnées que des personnes d'une parfaite éducation; cette réponse était surprenante, par le fait seul qu'elle eût été envoyée. Mais, ce raisonnement ne convainquait pas l'officier, et, le lendemain, quand il revit Mlle Fernande et sa sœur, il leur avoua qu'il n'avait point trouvé de termes capables de le satisfaire. Il se sentait tellement déconfit qu'il était prêt à abandonner la campagne. La curiosité de Marcelle ranima la sienne:

— Moi, déclara-t-elle, je trouve que cette lettre témoigne en faveur de celle qui te l'a adressée... Cette jeune fille...

— Qui te prouve qu'il s'agit d'une jeune fille? interrompit Fernande. C'est, peut-être, probablement même, quelque demoiselle mûre, impa-

tiente de prêcher. Après tout, ton frère n'avait pas l'intention de prendre cette idée au sérieux... n'est-ce pas?

— Du tout, du tout, dit le jeune officier avec un peu d'hésitation.

— Alors, mettons-nous à l'œuvre. C'est convenu?

Louis demanda:

— Vous croyez, vraiment, qu'il s'agit d'une personne mûre?

— J'en suis persuadée, affirma Fernande, et je vous ai fourni mes raisons.

Marcelle, devinant que son frère se désintéressait de la question, déclara:

— Au fond, nous n'en savons rien, ni les uns, ni les autres. Je suis pour le moyen terme. Peut-être, la correspondante en question est-elle ravissante, et en tous points digne que l'on se donne un peu de mal pour elle. Laissons-la s'expliquer. Essayons, pour la forcer à se dévoiler plus vite, d'un peu d'ironie... Ecoute, Louis, tu as confiance en moi?

— La plus aveugle confiance...

— Eh bien, reste un instant avec Fernande; je monte dans ma chambre, je vais rédiger mon projet. Tu y ajouteras, tu en enlèveras ce que tu voudras, et je serais fort surprise si, à nous trois, nous ne réussissions pas à mettre quelque chose de convenable sur pied.

L'absence de Marcelle fut courte; elle parut telle à Mlle Fernande, elle parut longue à Louis. Mlle Fernande, sans qu'elle s'en rendît compte, car elle était très naïve, au fond, malgré son espièglerie, désirait plaire à Louis; il l'écoutait, la regardait et demeurait apathique.

— Qu'ai-je donc? songeait-il. Me voici auprès d'une amie de ma sœur, à laquelle je ne crois pas être totalement indifférent, — du moins, son attitude m'autorise à le supposer, — de tout temps, nous nous sommes considérés un peu comme « promis » l'un à l'autre, et elle m'ennuie...

Mais Marcelle revenait. Sa lettre, en vérité, ne manquait point d'esprit; pourtant, son frère ne s'en montra point content. Il s'expliqua:

— Tu comprends, Marcelle, ceci me semble un peu mièvre; cette tournure de phrase révèle une femme; ce mot n'est pas de situation. Bref, je te reproche de ne pas assez te déguiser. Si tu y consens, je vais y ajouter ma note.

— Moi, dit Mlle Fernande, j'aurais donné une leçon à cette personne. Elle est ridicule, voilà tout!

— Ce serait le plus sûr moyen d'arrêter notre correspondance, remarqua Louis.

— Tenez-vous donc à la continuer?

— Pourquoi pas?

Il s'installa devant le secrétaire de sa mère,

auprès de la fenêtre, s'arrêtant parfois, pour réfléchir, et le grincement de sa plume, qui courait tour à tour et raturait, se mêlait au murmure de la conversation à mi-voix des deux amies.

Enfin, tous trois tombèrent d'accord, et, le soir même, la réponse prit le chemin de Geyrières.

Le lendemain, à la première distribution, elle parvint à Mlle Amélie. Depuis quelques jours, elle guettait le facteur, et, quand elle tint cette enveloppe entre ses doigts, ils tremblèrent. Elle succomba presque à la tentation de garder la lettre pour elle seule. En se mirant dans la glace, Mlle Amélie, ce matin-là, découvrit à son visage une fraîcheur et une jeunesse qu'elle n'y avait point trouvées depuis de très longues années; la beauté, en somme, prend les aspects les plus divers: la sienne gardait la mélancolie d'un tendre automne, — du moins, c'est ainsi qu'elle désirait la juger. Bien que la première lettre fût tout entière d'Yvonne, Mlle Amélie l'avait recopiée, et — elle n'en doutait pas — son émotion avait certainement imprimé aux caractères impersonnels de la machine sa marque personnelle. *On* répondait, *l'Elu* répondait: donc, il l'avait pressentie, et voici qu'à la figure d'un jeune militaire conquérant, elle substituait celle d'un officier, — capitaine au moins, — qui, ayant achevé sa carrière, jouissait d'une agréable aisance et

désirait partager sa retraite avec une âme sœur. Yvonne l'appela.

Dès qu'elle eut poussé les volets, la jeune fille, paresseusement allongée dans son lit, le coude replié sur ses yeux éblouis par la lumière, s'étira dans un geste plein de grâce. Le soleil, en glissant au milieu de cette chambre virginale, y répandait sa bonne chaleur et sa gaieté. Les rideaux de toile crème avec des dessins rouges, les tentures à ramages, le crucifix au-dessus de l'oreiller, les portraits accrochés au mur, les livres pieux et quelques poètes aimés dans la bibliothèque, les flacons de parfums sur la coiffeuse, le dé, qui brillait sur la table à ouvrage, et le buvard fermé, sur le secrétaire, dans l'angle, tout se mit à sourire, et cette pièce très simple, avec ses chaises anciennes et son petit canapé Louis XVI, ressembla à une volière où le plus aimable des oiseaux s'impatientait avant de prendre son vol et de s'établir sur la branche de platane que la brise très douce inclinait au ras de la fenêtre...

— Rien encore ce matin? interrogea-t-elle.

— Si, mignonne. Et j'ai du mérite de ne pas avoir ouvert l'enveloppe...

Yvonne écouta la lecture que lui fit Mlle Amélie.

« Mademoiselle,

« J'ai reçu avec autant de surprise que d'agrément la lettre que vous avez bien voulu m'adres-

ser; elle est la seule qui me soit parvenue, et je vous remercie de ne point vous être effrayée du procédé que j'ai employé: votre style me prouve — et je le constate en vous en félicitant — que les femmes françaises, quoiqu'on en dise chez les étrangers qui prétendent détenir le monopole de toutes les hautes vertus, savent montrer de l'audace, de la dignité, de la grâce, sans, pour cela, abandonner cette réserve et cette discrétion qui font leur charme.

« A en juger par votre réponse, mademoiselle, vous désirez me faire du bien. Voilà qui est louable, et je ne saurais qu'admirer la belle inspiration morale qui vous a guidée. Certes, je n'attendais ni ne désirais une correspondance futile; mais — permettez-moi de le confesser ici — je redoute, par instinct, les conseils trop sévères; les conseils! si vous saviez comme on nous les prodigue! J'aime mon métier, puisque, dès l'enfance, je rêvais de suivre cette carrière; je ne regrette nullement d'être entré dans cette voie, et pourtant, lorsque la journée est finie, que je retrouve ma chambre, je ressens je ne sais quelle lassitude, quel désenchantement.

« Vous voyez, mademoiselle, qu'il se mêle à mon idéal une mélancolie que vous guéririez plus aisément par un peu d'esprit — et vous en avez beaucoup, je n'en saurais douter — que par des sermons, si élevés qu'ils soient.

« A quel mouvement ai-je obéi en faisant insérer cette annonce? A la curiosité, assurément ; surtout, au désir de rencontrer une sympathie, d'entendre un mot qui m'encourageât à penser : « Tout le monde n'est pas indifférent à mon sort; « voici une personne que j'ignore, et c'est d'elle « que me vient la bonne parole qui me cause « de la joie. » Si les femmes, comme vous le dites si bien, mademoiselle, ont pour mission de rendre le devoir aimable aux hommes, les hommes peuvent aspirer, sans trop de présomption, à éclairer les femmes sur la vie, à les rassurer sur la réalité, à leur prouver que rien de ce qui constitue leur beauté — si bien française — n'est perdu pour les cœurs sincères.

« Excusez, mademoiselle, ce trop long bavardage, qui vous a sans doute fort importunée, Vous le voyez, je ne suis pas un « psychologue », un *étadamiste*, comme disent ces messieurs; je ne suis pas non plus un dilettante en veine de plaisanterie, je suis simplement un officier qui serait heureux de s'entretenir, de temps à autre, avec une âme bienveillante, et c'est pourquoi j'ose espérer recevoir bientôt quelques lignes de vous: elles me seront un précieux témoignage de votre indulgence, de votre esprit, de votre bonté. Souffrez que, par avance, je vous en remercie, et vous assure, mademoiselle, de mes sentiments les plus respectueux. « Lieutenant Louis,

« à Boudoir. »

Yvonne avait écouté, sans trahir ses impressions. Elle demeura silencieuse. Mlle Amélie restait penchée sur les feuillets et paraissait vouloir les apprendre par cœur; elle n'était pas enchantée; elle hochait la tête; elle tournait une page, la reprenait, comparait et jugeait le ton sceptique de cette lettre avec quelque rigueur. Ce n'est pas ainsi qu'elle s'était figuré le héros de son rêve.

Le soleil, le gai soleil de mai, cependant, étendait sur les dalles un tapis de lumière. Une mouche bourdonnait dans l'espace, et Yvonne, toujours immobile, respirant l'air tiède, suivait le cours nonchalant de sa pensée. Elle se sentait heureuse de vivre, d'être là, de s'abandonner à toutes ses illusions de jeune fille; elle était heureuse pleinement, puisqu'elle ne savait pas pourquoi.

— Eh bien, mignonne, qu'en dites-vous? demanda Mlle Amélie.

— Je dis que cela m'amuse, que ce lieutenant ne me semble pas être un sot, et que sa lettre me cause de l'agrément.

— Je la trouve bien superficielle.

— N'avait-il pas jugé la mienne bien austère?

— Il avait tort; vous lui avez prodigué les plus sages conseils, et vous lui avez parlé comme il convient de le faire quand on est, comme vous, une jeune fille parfaitement née, et qui a reçu votre éducation.

— J'y consens, Mademoiselle Amélie, et n'ai point l'intention de critiquer les principes que vous m'avez inculqués avec tant de dévouement. Mais, voyez-vous, je me rends compte que j'ai ennuyé ce jeune homme... Mais oui, je l'ai ennuyé.

— Dans ces conditions, arrêtez-vous là; il n'est pas digne de correspondre avec vous.

Le joli visage d'Yvonne se colora doucement, sous le reflet doré d'un rayon; elle répondit avec conviction:

— Je ne vous comprends pas, Mademoiselle Amélie, en vérité, je ne m'explique pas votre mauvaise humeur. Ce monsieur serait-il un sceptique, ou même, désirerait-il simplement se divertir, il ne faudrait pas le condamner pour cela. Je veux lui prouver que je ne suis pas aussi insupportable qu'il le croit. Après tout, je ne peux pas rester sur cette accusation; elle m'humilie, et je tiens à lui en donner un démenti.

La sage institutrice ne découvrit pas l'argument péremptoire pour détourner Yvonne de sa résolution. Son élève lui échappait, et elle le constatait avec une nuance d'amertume. En vain, elle invoqua les convenances, elle fit appel à la raison, à la sagesse; elle alla même jusqu'à prévenir Yvonne qu'elle déclinait toute responsabilité: peine perdue, Yvonne avait son idée arrêtée: elle y mettait un point d'honneur et un entête-

ment de petite fille qui veut un jouet. Enfin, elle fléchit sa prudente compagne en lui parlant de l'inconnu.

— Et qui vous prouve, Mademoiselle Amélie, qu'un jour cet officier ne se découvrira point? Il déclare qu'il est lieutenant. Supposez qu'il ait un grade supérieur: c'est peut-être le bonheur pour vous. Laissez-moi y travailler à ma manière.

Encore qu'elle dût conclure de cette réponse qu'elle avait passé l'âge de séduire un lieutenant, qu'elle déplût un tantinet à Mlle Amélie, elle se sentait trop flattée dans son secret penchant pour ne pas prêter une oreille complaisante aux insinuations d'Yvonne, et elle céda à ses instances. Bientôt même, elle lui apporta le sous-main qu'elle réclamait, du papier et un crayon, car Yvonne avait décidé de répondre sur-le-champ; Mlle Amélie recopierait sa prose, tandis qu'elle s'habillerait, et la missive partirait par le courrier de midi.

Assise dans son lit, les genoux repliés, Yvonne cherchait la première phrase et portait à ses lèvres le crayon qu'elle tournait entre ses doigts. La mouche continuait à bourdonner; un oiseau siffla sur la branche du platane, un autre le rejoignit en battant des ailes, et tous deux s'échappèrent.

Soudain, Yvonne, ennuyée par sa trop longue méditation, fit mine de se lever; puis elle s'al-

longea sur le dos une seconde; enfin, elle reprit sa pose première, et, cette fois, elle écrivit tout d'une traite, sans rature:

« Monsieur, je viens de recevoir votre lettre. Savez-vous qu'il est assez embarrassant de s'adresser à un critique tel que vous? Mais vous avez piqué mon amour-propre.

« Si vous me connaissiez, vous sauriez que je suis la moins sermoneuse des femmes. Sans doute vous ne me connaîtrez jamais, et nous en resterons à échanger quelques lettres, que nous nous enverrons, comme des enfants qui se lancent un ballon, par-dessus un mur, sans se voir.

« Maintenant, monsieur, laissez-moi vous gronder un peu. Vous songez à votre idéal, aux triomphes, à l'héroïsme sur les champs de bataille, et vous vous plaignez secrètement de votre existence actuelle. Vous n'êtes pas juste. Je m'imagine que vous êtes sorti de Saint-Cyr, que vos études antérieures, jointes à vos traditions familiales, vous ont préparé à votre rôle présent: c'est votre faute si vous ne le comprenez pas. Au lieu de réciter des théories morales à vos hommes, vous auriez plus d'avantage à puiser en vous-même les leçons que vous êtes chargé de leur donner; à quoi bon avoir éprouvé quelques sentiments sincères et profonds, si les autres n'en profitent point? Et c'est votre mission.

« Votre situation présente n'est pas aussi triste

que vous vous plaisez à le croire. Enfin, vous êtes jeune — du moins votre grade me permet de le supposer — et vous conquerrez peut-être, un jour, cette gloire dont vous rêvez. Tâchez d'y préparer votre âme, et apprenez de vos pères à vaincre, le sourire aux lèvres.

« Mais je prêche encore. Tant pis pour vous, monsieur. Vous avez désiré correspondre avec une « jeune fille intelligente ». Suis-je l'une et l'autre? A vous de le discerner. Au revoir, monsieur. »

Une heure plus tard, comme Yvonne quittait le castel, auprès de Mlle Amélie, elle croisa M. de Trévaignac.

— Bonjour, petite! Où vas-tu si belle, dès ce matin?

Elle répondit en riant:

— Service commandé. A tout à l'heure, mon oncle!

V

Périodiquement, un souffle de plaisirs passait sur Boudoir. Le mistral, qui se levait tout à coup sur les plaines voisines de la Crau, avait moins de puissance que ces rafales qui sortaient la petite ville avec brusquerie de sa langueur, pour la précipiter dans une succession de fêtes. Seulement, on commençait à se lasser des bals, des comédies, voire de la bienfaisance, et l'on était à la recherche d'inédit. Chaque année, la « Société protectrice des jeunes prisonniers et prisonnières libérés » organisait soit une vente, soit une kermesse; on avait eu, l'hiver dernier, la gracieuse pensée d'un bal travesti, où l'on ne devait paraître que costumé en futur criminel ou en forçat. Un certain M. Michalon y avait fait sensation sous le déguisement d'un bourreau moyen âge. C'était un homme trapu, à la grosse figure, avec les moustaches en crocs caressant le nez camus, et une barbiche à la Méphistophélès; il avait paru « effrayant », lorsqu'il roulait des yeux terribles

sous ses épais sourcils et qu'il brandissait dans sa main velue un glaive, qui n'était, pourtant, qu'une latte de bois, recouverte de papier d'argent. Comme on le critiquait de cet excès, il avait répondu avec une conviction qui n'admettait pas la réplique:

— Je suis hostile à la peine de mort, et j'ai voulu en inspirer l'horreur!

D'ailleurs, M. Michalon jouissait d'un prestige particulier; il était le bout-en-train de Boudoir; il se multipliait, se répandait, suait sang et eau pour ranimer la gaieté. Lorsqu'on hésitait ou que l'on se sentait embarrassé, on disait:

— Bah! M. Michalon trouvera bien quelque chose!

Et, en effet, M. Michalon trouvait toujours. L'ennui inspirait son ingéniosité. M. Michalon avait été éclipsé, jadis, par sa femme, qui, délicate de santé, très diserte, lui était réputée intellectuellement fort supérieure. Sans doute, à en croire les Boudorisiens, cette intelligence lui venait des cours qu'elle avait suivis dans son chef-lieu natal, et dont elle avait retenu des citations entières par cœur: « Une cérébrale », déclarait-on; et cette vertu lui était restée, jusqu'à ce que les Lebardec se fussent installés dans la ville et qu'ils eussent démontré que l'esprit parisien — le vrai, le leur — savait joindre plus de légèreté à plus de réflexion: les vues de M. Lebardec sur

l'agriculture en témoignaient sans conteste. « Du temps de Mme Michalon », Boudoir était devenu « un véritable centre intellectuel ». On avait « monté une pièce » en deux actes, de Scribe, et, bien que M. Michalon — qui préférait le sport, surtout l'automobile, à ces jeux spirituels, — ne témoignât point d'un grand enthousiasme pour ces réjouissances trop attiques à son gré, il les subissait avec une certaine bonne grâce, puisqu'elles lui assuraient une situation dans la cité. Néanmoins, ce fut un secret soulagement pour lui quand — voici trois ans — Mme Michalon mourut. Boudoir tout entier respira, — car, on ne l'avouait point, mais le fait était patent, — ce despotisme littéraire lui pesait. Pendant le deuil du mari, on traversa une vilaine crise; enfin, un beau matin, l'entrain reparut avec le soleil du printemps. Les Lebardec reprenaient les traditions, et M. Michalon sembla renaître. Sa mine, de morne, devint réjouie, et bientôt, toujours vêtu à la mode d'après-demain, il parcourut la ville et visita les salons.

Il avait son secret: M. Michalon rêvait d'épouser Mlle Fernande. Cette jeune fille toujours gaie et jamais difficile à comprendre, l'avait charmé; il éprouvait l'impérieux besoin de se reposer de tant d'épreuves intellectuelles, endurées stoïquement. Mais, il fallait la conquérir, et M. Michalon devinait en Louis un rival redoutable. Il avait le

prestige de l'uniforme, tandis que M. Michalon, alourdi par un envahissement de graisse — précoce, il est vrai, — simple commerçant, ne pouvait opposer aux qualités militaires que la sincérité de ses vertus civiles sa bonne humeur toujours égale, ses mœurs irréprochables et ses théories humanitaires convaincues.Peut-être avait-il voulu se créer par là une sorte d'originalité. Ardent patriote, il réussissait à concilier son amour immodéré d'une paix perpétuelle — dans laquelle prospère le commerce — et sa passion parfois guerrière. Il se rattrapait sur le soldat. Des torrents d'éloquence s'échappaient de ses lèvres lorsqu'il parlait de l'armée; mais il s'exprimait avec amertume sur le « corps des jeunes officiers — des égoïstes, quoi! — des désœuvrés, des inutiles » .

— Parlez-moi d'un homme d'âge, s'écriait-il, d'un vigoureux chef de bataillon, solidement campé sur son cheval; mais ne me parlez pas de ces gringalets, que le premier courant d'air ferait trébucher!

Mlle Fernande s'était vite aperçue des intentions nourries par son compatriote. Elle l'estimait, et sa famille la pressait de céder à ses instances ; mais, dès que Louis revenait, elle se reprenait à refuser ce parti. M. Michalon rendait régulièrement visite à la mère de Fernande — la solide et excellente Mme Caravaillon, — qui l'encoura-

geait. Pour le consoler, elle lui répétait avec une invariable douceur:

— Le jour n'est pas bien choisi, monsieur Michalon!

Et M. Michalon soupirait:

— C'est bon, je repasserai!

Et il s'en allait. Il n'en continuait pas moins à répandre ses sarcasmes sur les jeunes officiers.

Cette année-là, en 190.., il résolut d'éblouir Boudoir par une idée hardie: Pourquoi n'aurait-on pas ici une « Fête des Fleurs »? Pénétré de son projet, qui avait éclos la nuit même, il se dirigea vers la maison Lebardec. Justement, c'était « le jour » de madame, et, au salon, se trouvaient réunies les personnes de la société les mieux qualifiées pour une telle entreprise. Il y avait là, avec la famille Lebardec au complet, Mlle Fernande et sa mère, Mme Boulaigney, la sémillante épouse d'un notaire fraîchement établi; Mmes Lescénas, deux belles-sœurs qui rivalisaient d'entrain; M. Parigoulet, un jeune millionnaire. Il y avait aussi, Lucie, Germaine, Alice, Léonie et Francine Lesmarillées, avec leur mère, qui les couvait jalousement, et qui, toutes en même temps, admiraient également M. Parigoulet; il y avait, enfin, Raoul Romilleux, qui, décidément, avait beaucoup de renseignements à demander à son camarade de la cavalerie.

Dès que M. Michalon parut, on poussa un cri de satisfaction:

— Enfin, le voilà! Vous allez nous sauver!

Ce succès le ravit. Un sourire vainqueur épanouit sa face brune et ronde; le gilet blanc s'étala entre les revers du veston gris clair, et sa large chaîne d'or se mit à briller. M. Michalon demanda:

— Et qu'y a-t-il pour le service de ces dames?

Mme Lebardec lui offrit le plus solide de ses fauteuils en velours d'Utrecht, ce qui nécessita un mouvement général de la société; il s'y assit et écouta:

— Vous nous apportez bien une idée, voyons, dit la maîtresse de la maison; nous nous creusons la tête pour découvrir quelque chose. Voici la date de notre fête annuelle qui approche; la permission de mon fils touche à sa fin — bien qu'il obtienne, je l'espère, la prolongation qu'il a demandée, — il est temps de nous y mettre.

— J'allais vous en parler, répondit M. Michalon, en se penchant un peu en avant.

Le coude sur son genou droit, la main à la hauteur de l'œil, le bras gauche sur le fauteuil, il développa sa proposition:

— Une Fête des Fleurs, un Corso fleuri, tout simplement. Vous m'objecterez que Boudoir n'est point Paris, que nous n'avons pas les Champs-Elysées; mais, mesdames, nous avons les fleurs!

Autour de la ville, le boulevard forme une ceinture magnifique, où chevaux, voitures et automobiles peuvent évoluer; tout le monde se concentre sur la place; le public, sur des chaises, tout autour du kiosque, jette et reçoit les fleurs; on n'a qu'à tourner, comme un carrousel : avec ça, le *souleu!* Cela peut être magnifique... On vend les fleurs, on vend des rafraîchissements, on photographie et tire des cartes postales, et enfin, le soir, une fête vénitienne...

— Pour une fête vénitienne, remarqua Louis, il faudrait de l'eau...

M. Michalon le toisa, et, serrant les poings pour s'assurer qu'il était en formes, il osa cette réplique courageuse:

— Té, jeune homme, des lampions dans les arbres suffiront à nous contenter!

Il s'échauffa; il plaida sa cause avec frénésie, s'adressant de préférence à Mlle Fernande Caravaillon, et il finit par l'emporter.

— En effet, dit M. Parigoulet, je fleurirai mon auto, rien qu'avec des violettes.

— Délicieux, murmurèrent en chœur Mlles Lucie, Germaine, Alice, Léonie et Francine Lesmarillées; délicieux, en vérité.

Leur mère, après elles, reprit:

— Une véritable idée d'artiste!

— Moi, déclara Mme Caravaillon, je ne lan-

cerai de ma trente chevaux que des roses blanches!

Mlle Fernande acquiesça au projet de sa mère. Mme Boulaigney opta pour le myosotis, et Mmes Lescénas, qui persistaient à rester « attelées », décidèrent que leurs deux alezans seraient harnachés de toutes les couleurs de la flore.

— Et toi, demanda Marcelle à son frère, qu'en penses-tu?

— Je pense, dit le jeune officier, que voilà quelque chose qui ne me déplaît pas. Je vous proposerais de me joindre au cortège, à cheval, si nous étions cinq ou six cavaliers, ce serait amusant.

M. Michalon comprit aussitôt dans quel état d'infériorité le placerait une telle comparaison; il se récria:

— Je ne suis pas de cet avis; rien que des voitures; sans cela, ce serait une cavalcade.

— En effet, opinèrent ces dames.

— Alors, je m'incline, répliqua Louis; mais, il faut qu'il y ait aussi un peu de mouvement dans le public. Je ferai donc construire une sorte de loge que nous ornerons à notre façon; là, quelques jeunes filles se costumeront en bouquetières et ce sera pittoresque.

— Très bien! acquiesça Raoul Romilleux, qui s'était tu, jusque-là.

Marcelle, de son côté, s'empressa de se ranger

à cet avis, et Mlle Fernande déclara qu'elle céderait sa place dans l'automobile de ses parents à l'une des demoiselles Lesmarillées, ce qui permettrait aux trois autres et à leur mère d'accepter l'invitation que leur fit M. Parigoulet.

— A propos, dit Mme Boulaigney — qui jouissait d'une réelle influence depuis qu'elle avait présenté le lieutenant Raoul Romilleux à Boudoir — je vous demanderai l'hospitalité pour une jeune fille de mes amies, la nièce du colonel de Trévaignac, qui habite près d'Avignon. Elle est très jolie et gracieuse...

— Elle sera donc deux fois la bienvenue, affirma Louis.

Cette nouvelle parut satisfaire M. Michalon et le consolait presque du désir que Fernande avait exprimé de se costumer en bouquetière et de figurer dans la loge. On discuta encore quelques détails. M. Lebardec, en sa qualité d'ancien chef de bureau du ministère de l'Agriculture, émit quelques idées sur la flore de la Côte d'Azur; l'on écouta avec déférence; puis, on se sépara, car il était tard. Mais, sur la place, les Lebardec entendirent, pendant un long moment encore, M. Michalon qui s'écriait:

— Un coup d'œil magnifique! Tenez, les voitures déboucheront par là...

Les jours suivants, Louis fut occupé par les préparatifs de la fête. Fernande, d'autre part,

ne quittait plus la maison, et combinait avec Marcelle les costumes qu'elles revêtiraient. Marcelle, tout au souvenir de Raoul Romilleux, ne pensait qu'à lui plaire, et Fernande en profitait pour prolonger ses visites sous mille prétextes. Parfois, M. Michalon surgissait brusquement, flairant la présence de Fernande dans la maison, et il interrompait les causeries. Elles n'en reprenaient qu'avec plus d'entrain dès qu'il s'éloignait.

Une après-midi, trois ou quatre jours plus tard, Mlle Fernande commit la maladresse de demander à Louis « s'il n'avait rien reçu de nouveau de Mlle Amélie ». En réalité, il l'avait oubliée; il avait négligé de passer à la poste.

La jeune fille en parut enchantée.

— Savez-vous, lui dit-elle, que vous paraissiez très séduit par cette correspondance. Je ne vous reconnaissais plus. Alors, sérieusement, vous ne voulez pas continuer?

— Ma foi, non, répondit-il; cela tournait à la banalité. Toutefois, j'irai à la poste, demain; il n'y aura rien. C'est fini.

Le lendemain, il rapportait la lettre d'Yvonne. Malicieusement, il l'agita entre ses doigts, devant Mlle Fernande.

— Vous voyez, observa-t-elle, que vous y attachez plus d'importance que vous n'osez l'avouer!

— Pas du tout. La preuve, tenez, je n'ai même pas ouvert cette enveloppe et je vous en laisse

le soin, à Marcelle et à vous. Excusez-moi, il faut que je sorte.

Mlle Fernande la prit et la garda. Marcelle était mélancolique; depuis quatre jours, elle était sans nouvelles de Raoul.

— Si nous lisions cette lettre? proposa Fernande.

— Que veux-tu que cela me fasse? Prends-la!

Et Mlle Fernande n'en prit connaissance que le soir; seule, dans sa chambre, elle la parcourut, en souriant; mais, en les relisant, ces mots lui parurent inspirés par une âme sensible. Non, elle ne voulait pas que Louis lût ces pages, et, après tout, puisqu'il les lui avait livrées, elle répondrait et donnerait la leçon tant désirée; elle traiterait « cette personne », ainsi qu'elle méritait de l'être, en duègne sentimentale et elle trouverait le moyen de parler un langage qui provoquerait une réponse capable de décourager Louis à jamais. Le lendemain, elle fit partir les lignes suivantes :

« Mademoiselle, c'est le cœur vibrant d'émotion que je réponds à vos pages. Vous êtes la petite fleur bleue qui végétez dans le jardin de mes rêves.

« Oh! Mademoiselle, écrivez-moi. Envoyez-moi une nouvelle gerbe de fleurs et croyez, je vous prie, à mes sentiments les meilleurs et mes salutations empressées. — Louis. »

Mlle Fernande Caravaillon s'était souvenue des formules employées pour un client de marque.

L'après-midi même, la lettre expédiée, elle revit le jeune officier :

— Eh bien, questionna-t-il, et cette épître?

Un peu hésitante, Mlle Fernande lui demanda :

— Vous la voulez? Elle n'est pas intéressante. .

— Donnez toujours, répondit-il; ce sera pour ma collection!

Il la glissa dans sa poche sans même la regarder...

VI

Depuis quelques jours, le colonel de Trévaignac était fort agité : il avait à prendre de graves résolutions et rien ne l'incommodait davantage. Charger à la tête de ses cavaliers, à la bonne heure; mais, examiner une question, la tourner, la retourner, engager sa responsabilité, ces exercices l'épouvantaient. Encore, s'il se fût agi de lui, de lui tout seul, bah! « sa peau », comme il disait, « ne valait pas si cher »; mais il s'agissait de sa nièce, de sa petite Yvonne, presque sa fille, et on cherchait tout simplement à la lui prendre, à la marier! Quelle drôle d'idée! Comme s'ils ne vivaient pas heureux, dans leur manoir; comme si elle avait jamais désiré autre chose que de demeurer auprès de son oncle; il y a peu de jours encore, Yvonne le lui avait affirmé, d'une voix si tendre, avec un regard si calin, qui avait causé tant de plaisir au pauvre tuteur, qu'il ne pouvait, qu'il ne voulait pas douter d'elle. Pourtant, il y avait environ

une semaine, il avait reçu la visite fatale qui le troublait si profondément.

— Quelle satanée invention! répétait-il, tout en se promenant de long en large sous les pins, devant le castel et en tirant de son cigare des bouffées rageuses.

En vain, après le déjeuner, Yvonne avait tenté de pénétrer le secret de son oncle :

— Qu'avez-vous? lui avait-elle demandé; si vous avez quelque chagrin, je vous consolerai...

Mais lui, que ces attentions désolaient par la crainte de les perdre, l'avait écartée du geste, doucement, et il lui avait répondu :

— Non, non, laisse-moi; ce ne sont pas des histoires de petite fille.

Yvonne l'avait regardé avec ses beaux yeux interrogateurs, ses yeux qui l'imploraient; le colonel avait hésité, puis une fois encore, il l'avait éloignée. Elle était partie, lentement, presque boudeuse et sa démarche trahissait sa tristesse. Alors, il l'avait rappelée :

— Embrasse-moi, petite, embrasse-moi vite! Tu m'aimes bien, n'est-ce pas?

— En doutez-vous, mon oncle? Vous m'êtes tout ensemble un père et une mère...

— Tu ne songes pas à me quitter?

— Quelle idée! Jamais!

— Je suis vieux, Yvonne, je n'en ai plus pour longtemps à vivre!

Il s'était apitoyé sur son propre compte : en vérité, M. de Trévaignac, sans avoir eu le temps de se ressaisir, avait senti deux larmes glisser le long de ses joues. La jeune fille les vit : elle jeta autour du cou de son oncle ses bras légers, se haussa sur la pointe des pieds, et, le forçant à baisser la tête, elle déposa sur son front le plus tendre baiser d'enfant. Il s'était ressaisi, d'un mouvement sec, comme au commandement du « garde à vous », avait repris son attitude de parade, et, d'un accent qui dominait son émotion, il avait déclaré :

— Va, va te promener, ma nièce.

— Vous ne voulez pas me confier la cause de votre souci?

— Non, non... je ne peux pas.

— Vous ne m'aimez donc plus?

— Yvonne, c'est mal ce que tu dis là... Tout à l'heure, nous verrons.. Laisse-moi!

Il était resté seul, arpentant l'allée. Enfin, il s'assit sur le banc de pierre, au pied d'un pin noueux, le long de l'écorce duquel suintait une coulée gluante de résine. Les craquements d'alentour le laissaient indifférent; quelques aiguilles tombèrent, sous la pesée légère d'un écureuil; une charrette cahottait sur la route, à l'entrée du village : M. de Trévaignac n'entendait rien; il était absorbé par sa méditation; il était malheureux.

De quoi se plaignait-il, en somme? Ce qui arrivait là était très naturel; il aurait dû s'y attendre depuis quelque temps; mais voilà, on a beau s'y attendre, on n'est pas prêt et il s'adressait à lui-même un discours, une sorte de théorie, comme lorsqu'il s'adressait à ses cavaliers, et qu'il voyait fléchir la discipline ou qu'il sentait un relâchement. Il voulut se remémorer les faits lointains.

Il avait adopté Yvonne, après la mort de ses parents; tout de suite, il l'avait adorée. Elle n'était alors qu'une gamine. La solitude la lui avait rendue deux fois chère. Il n'avait rien négligé pour son éducation, évitant d'entamer l'héritage de ses père et mère, subvenant de sa poche à tous les frais et avec quelle joie! Assurément, il avait songé qu'un jour viendrait où elle serait une grande et belle jeune fille et où il faudrait la marier. S'il avait été son père, cette pensée eut été très naturelle; mais, il n'était que l'oncle; à sa sollicitude se mêlait une sorte de coquetterie instinctive; une tenue négligée, devant Yvonne, l'aurait choqué. Les sentiments qu'il éprouvait à son égard demeuraient très purs, très exclusifs, aussi; bref, il était jaloux de ses prérogatives; il occupait, à la fois, la place du père, de la mère et de l'ami; comment aurait-il admis qu'un autre — un malotru — le privât d'une parcelle de son bonheur?

En somme, n'est-ce pas pour éviter une crise trop hâtive qu'il s'était retiré à la campagne, dans ce castel? Personne n'aurait eu l'idée de chercher ici, au fond de cette province, derrière ce rideau de pins, la précieuse créature qu'il gardait, sur laquelle il veillait avec tant d'angoisse? Et, jamais, elle ne s'était plainte de son isolement, jamais, non plus, de son existence monotone. Elle n'avait guère fréquenté le théâtre qu'une fois, deux, peut-être, à Avignon, et elle avait entendu *Œdipe Roi* et *Antigone* dans les ruines d'Orange. Quant au bal, aux fêtes, aux relations mondaines, Yvonne en avait horreur, elle le déclarait du moins, et son oncle goûtait trop de plaisir à la croire pour avoir l'humeur d'en douter. Que leurs heures fuyaient gentiment! tout de leur petite organisation le charmait, lui, le colonel en retraite! Le soir, auprès d'Yvonne qui lisait, et de Mlle Amélie occupée à un travail de broderie, il faisait d'interminables patiences en fumant sa pipe et il s'interrompait pour citer une anecdote du passé, pour évoquer un souvenir, pour s'exalter en ressuscitant une vision d'autrefois et les deux femmes l'écoutaient avec admiration. Fini, tout cela, bien fini! Car, maintenant, il en était sûr!

Yvonne avait déclaré qu'elle ne consentirait qu'à un mariage d'amour; elle manifestait une sorte d'inquiétude à l'idée d'unir sa destinée à

celle d'un inconnu. Elle voulait avoir le temps de choisir; pour choisir, il était indispensable de rencontrer des prétendants : or, elle ne voyait personne, ici; M. de Trévaignac fuyait les occasions; avait-il le droit, aujourd'hui qu'elle s'offrait, de la cacher à sa nièce? Ah! pourquoi, en l'adoptant, n'avait-il pas songé à l'avenir? S'il s'était installé à Paris ou dans une grande ville, la préparation se serait faite toute seule, lentement, par étapes; il n'aurait pas été surpris avec cette brusquerie. Il était coupable. Yvonne, sans le confesser, s'ennuyait peut-être et, depuis très longtemps; elle accepterait le premier parti qu'on lui présenterait et il resterait, privé de sa présence.

— Je suis un vieil égoïste, un vilain, un monstrueux égoïste, répétait-il; je n'ai que ce que je mérite!

Les événements s'étaient présentés sous leur forme la plus naturelle. En s'installant à Geyrières, M. de Trévaignac s'était adressé à un notaire, avec lequel sa famille se trouvait en relations, pour acquérir le castel qu'il habitait. Ce notaire avait une fille, qui avait épousé son premier clerc, M. Boulaigney, depuis notaire lui-même à Boudoir. Parmi les très rares personnes qui rendaient encore visite au colonel et à sa nièce, ce jeune ménage semblait les fréquenter avec plaisir. Mme Boulaigney se sentait une vive

sympathie pour Yvonne, cherchait à gagner sa confiance et la raisonnait, la grondait affectueusement lorsqu'elle lui exposait ses idées sur le mariage. Souvent, déjà, elle avait entrepris M. de Trévaignac et avait abordé avec lui cette question : il lui opposait l'indifférence, même une fin de non-recevoir.

Jusqu'alors, elle n'avait soumis à M. de Trévaignac aucune idée précise, et voilà que cette jeune femme — c'était décidément une manie — lui apportait un plan préparé de longue main. Il s'agissait d'un jeune officier, en garnison à Aix, garçon charmant — bien entendu — avec de la fortune et ne se montrant nullement intéressé; de l'avenir, très amoureux de son métier, bien noté : en un mot l'idéal. Certes, M. de Trévaignac professait un culte intégral pour l'armée et une telle perspective devait, de prime abord, lui paraître la moins antipathique de toutes celles qu'il pût avoir à envisager. Il poussa néanmoins les hauts cris, lorsque Mme Boulaigney avoua que ce prétendant appartenait à l'infanterie.

— Un fantassin! Un fantassin! gémit M. de Trévaignac; je me méfie de ces gens-là; moi qui ai fait toute ma carrière dans la cavalerie!

— Qu'importe, s'il rend Yvonne heureuse!

— La question est là : un fantassin peut-il rendre heureuse ma nièce!

— Mieux vaut un officier d'infanterie hon-

nête homme, qu'un officier de cavalerie avec des défauts!

— Je me le demande, s'écriait le colonel, avec une sorte d'exaltation! Il y a une supériorité manifeste.

— D'accord, cher Monsieur de Trévaignac, mais réfléchissez; vous n'avez pas le droit d'empêcher votre nièce de le rencontrer; il peut lui plaire...

— Hé! sans doute, je ne le sais que trop! Où se verraient-ils?

— A la fête de charité de Boudoir; Yvonne ne serait point prévenue de mes intentions.

— Et comment s'appelle-t-il, votre fantassin?

— Raoul Romilleux.

— Raoul Romilleux, répétait M. de Trévaignac, en faisant rouler les R, un prénom d'Opéra-Comique, et un nom de bourgeois... c'est impossible!

— Votre nièce décidera!

Et Mme Boulaigney avait tant et si bien plaidé qu'elle avait arraché une promesse à cet oncle ombrageux. Maintenant, il relisait la lettre l'invitant à la fête des fleurs; une chambre pour lui et une chambre pour sa nièce les attendaient chez le notaire; il avait promis; il lui restait à en informer Yvonne.

Lorsqu'il la vit, au retour de la promenade quotidienne, descendre du castel et pénétrer dans

l'allée de pins, d'où il n'avait pas bougé, son cœur se mit à battre le rappel. Il s'était juré de traiter « la chose » en diplomate, de céler la vérité, de ne point confesser à Yvonne le véritable motif qui l'appelait à Boudoir, et voici que son acceptation trop empressée le remplissait d'angoisse, égarait sa raison et bouleversait sa volonté. La tête enfouie dans ses mains, il attendait l'approche de la victime; pour la première fois, ce vieux soldat, qui avait bravé le feu sans crainte, tremblait de tous ses membres. Il crut défaillir, quand les doigts de la jeune fille se posèrent sur son épaule et qu'elle mit un baiser, léger comme le coup d'aile d'un papillon, sur son front incliné. Yvonne était là! La bataille allait commencer : « Allons, ressaisis-toi, vieux cœur, en avant! » se dit le colonel, et, les yeux clos, il se lança dans la mêlée.

Yvonne s'était assise auprès de lui, il avait levé la tête, s'était tourné vers elle et il se mit à parler d'une voix oppressée :

— Ecoute, ma chère enfant, il est nécessaire que je te mette au courant d'une situation très grave. Ne m'interromps pas. Je suis très inquiet, excessivement troublé par ce que j'ai à te dire... Enfin, voilà! je peux mourir d'un jour à l'autre; je ne veux pas que tu restes seule, sans appui. Ta fortune est modeste et ma pension s'éteindra avec moi... Donc, j'ai réfléchi... Mme Boulai-

gney s'est occupée de toi; elle m'a adressé de sévères remontrances qui m'ont ému... J'avais pris l'engagement de te cacher le véritable objet de sa démarche; je ne peux pas et ce n'est pas de ma faute... Je ne peux pas... Enfin voilà! oui, voilà... Elle a, paraît-il, découvert l'oiseau rare, le mari qui te convient... Oh! je sais ce que tu vas me répondre; un fantassin, un bourgeois, ne te plaisent pas...

— Je n'ai rien dit, mon oncle!

— C'est la même chose... Enfin, voilà!... Elle a décidé de te présenter un certain Raoul Romilleux... Il est inutile de jouer au plus fin avec toi... Veux-tu te marier?

— Vous connaissez mes sentiments là-dessus...

— Je les connais. Veux-tu?

— Je ferai ce que vous voudrez!

— Eh bien! puisque tu l'exiges, nous irons à cette fête de Boudoir!

— Ah!

L'exclamation avait échappé à la jeune fille : Boudoir! c'est là qu'habitait son correspondant! Elle ne songeait point, tout à l'heure, qu'un hasard pourrait les rapprocher; tout à coup, elle eut l'idée que Raoul Romilleux cachait peut-être sa personnalité sous le nom de Louis — elle ignorait, en somme, à quelle arme il appartenait — et cette idée la remua.

Elle se tut, cependant, par pudeur, par dis-

crétion, mais ses regards pensifs errèrent devant elle. Le soir commençait à se préparer; les pins se faisaient plus denses; le soleil moins ardent rayonnait avec des reflets d'argent...

— Que signifie ce soupir? interrogea le colonel.

— Rien, mon oncle, si ce n'est que j'hésite...

— Décide-toi, j'ai hâte d'en finir!

— Laissez-moi jusqu'à demain matin...

Et M. de Trévaignac remarqua avec mélancolie qu'Yvonne ne disait plus catégoriquement non.

Yvonne avait pris sa résolution; elle désirait. toutefois, avant de répondre, attendre la lettre de Louis : voilà quatre jours qu'elle n'avait point reçu de ses nouvelles. La nuit splendide embaumait le miel des fleurs et les pins bruissaient doucement dans l'espace sec. Aucune brume n'altérait le regard des étoiles. Elles semblaient toutes proches, sur la voûte obscure du firmament. La jeune fille laissa sa fenêtre ouverte pour que la splendeur de l'univers l'enveloppât d'un peu d'éternité; le sommeil la rendit délicieusement inconsciente jusqu'au matin et elle s'éveilla, avec la sensation du bonheur...

Mlle Amélie apporta l'enveloppe...

Le style de Fernande désenchanta Yvonne. Quelle singulière contradiction entre ces phrases d'un convenu ridicule, ces comparaisons mala-

droites et le premier langage qui dénotait de la sincérité? Est-ce ainsi qu'elle désirait être comprise, elle, la romanesque jeune fille, elle qui ne demandait qu'à vivre, qu'à éclore au bonheur? Elle replia ses rêves sur son âme : elle se soumit au destin...

— Quelle lettre adorable! s'exclamait Mlle Amélie, quelle poésie, dans ces lignes; je me sens devinée par cet inconnu!

— Eh bien, ma bonne Mademoiselle Amélie, il vous est aisé d'y répondre; je vous abandonne ce soin.

— Comment? vous renoncez...

— A être traitée de la sorte, assurément!

Maintenant, elle était bien décidée à dire à son oncle qu'elle ne voulait point se rendre à Boudoir. Mais, de son côté, M. de Trévaignac avait réfléchi, avait pesé les raisons de Mme Boulaigney et, lorsque sa nièce lui fit part de ses desseins, il déclara, avec une autorité qu'il s'imposait à lui-même et qui n'admettait pas de réplique :

— Moi, je veux que tu y ailles; donc, nous irons!

VII

La réponse de Mlle Amélie provoqua d'autant plus d'hilarité qu'elle arriva en pleines assises du « Comité des fêtes », chez Mme Lebardec. Raoul Romilleux avait été jugé indispensable et, bien qu'il n'exprimât que très rarement une opinion, sa présence était jugée nécessaire par Louis. D'ailleurs, il ne se faisait point faute de venir une fois par semaine — sans compter le dimanche — d'Arles à Boudoir, en automobile ou même en chemin de fer.

Naturellement, M. Michalon ne manquait aucune de ces réunions chez les Lebardec. Afin de s'acquitter dignement de sa mission, il s'était attaché un secrétaire, un brave homme qui frisait la soixantaine et qui moulait avec une écriture de sergent-major les factures dont le relevé lui était confié. Mlle Fernande accueillait M. Michalon avec un peu de hauteur, mais avec une nuance de sympathie aussi, à laquelle il était sensible.

Mme Caravaillon, qui, au fond, lui était acquise, — ce mariage assurait le séjour de sa fille à Boudoir — l'encourageait dans son optimisme et « Monsieur le commissaire général » — on lui avait décerné ce titre d'un commun accord — rêvait à sa destinée dont il voyait le déroulement uniformément serein. A quoi bon envisager une déception possible? Déjà, son imagination lui représentait la maison qu'ils habiteraient; il planterait un palmier, dans son jardinet et ils vivraient là des heures paisibles, lui, à raconter le bilan de sa journée, elle, à broder, en l'écoutant. Il avait, même, voici trois jours, essayé de dévoiler ce paradis terrestre à Mlle Fernande, en usant de circonlocutions imagées : toute la flore de la région y avait passé. Mlle Fernande l'avait écouté, avait souri, car, au fond, les assiduités de ce M. Michalon la flattaient. Après tout, elle avait inspiré « une grande passion », et quelle que soit la victime, on n'en est pas moins secrètement enorgueilli. Mais, surtout, M. Michalon servait, sans le savoir, ses ambitions. Elle se disait que la situation commerciale de son père égalait celle de M. Lebardec. Leurs fortunes étaient équivalentes : les deux familles étaient très riches. Louis Lebardec venait d'obtenir une nouvelle permission de trente jours; Mlle Fernande se plaisait à s'imaginer qu'il restait à Boudoir pour elle : elle avait acquis la certitude qu'il

désirait demander sa main et elle le forcerait bien à se déclarer. La jalousie serait un ferment. M. Michalon ne possédait point une âme de poète et, s'il devait souffrir un jour, il n'en serait que plus heureux de se faire consoler par un autre mariage.

Quant à Marcelle, le caractère de Raoul Romilleux la charmait. Mme Lebardec paraissait heureuse de recevoir ce jeune officier qui, orphelin et à la tête d'un joli capital, rêvait quelquefois, à haute voix, d'une autre existence, plus calme, dans une petite ville, où l'on se distrayait agréablement, où l'on aurait une maison élégante, et dans les environs de laquelle il serait aisé d'acheter une terre qui occuperait utilement ses loisirs.

Louis, sans critiquer son camarade, ne partageait point ses vues. Il leur arrivait de parler de la caserne : Raoul s'exprimait en homme indifférent; Louis conservait une confiance inaltérable dans les ressources de la nation. La désespérance lui paraissait une lâcheté. Néanmoins, il évitait de formuler son avis, par la crainte d'éloigner Raoul et il ne se sentait pas assez de force pour entreprendre une œuvre de prosélyte.

Louis hésitait entre la logique qui l'engageait à céder aux avantages d'une union raisonnable et un mariage plus romanesque. Toutefois, il avait compris, par la correspondance engagée, la

vanité de s'en remettre au hasard et l'illusion de se fier à son étoile.

A quoi bon, désormais, passer à la poste? Ce jeu d'enfant devait cesser. Et, voici que le facteur, pris d'un beau zèle, l'avait demandé personnellement, à l'heure du courrier et l'avait obligé à quitter le salon de Mme Lebardec. D'abord, Louis s'était figuré qu'un ordre de son colonel le rappelait à Lyon, mais, le facteur, sortant de sa boîte une enveloppe grise, jetant autour de lui des regards scrutateurs, avait dit :

— Voilà quelque chose pour vous!

Louis reconnut l'envoi à l'adresse, tracée à la machine à écrire.

— N'est-ce pas, reprit le facteur, elle est arrivée depuis une petite semaine et, comme vous ne veniez pas la chercher, le receveur m'a *fait* comme ça :

— Vous la remettrez secrètement au lieutenant Lebardec.

— Vous avez eu raison.

— Faudra-t-il apporter les autres?

— Certainement.

— Allons, sans adieu, mon lieutenant!

Louis n'avait pas lu la précédente lettre et ne se souvenait que de la première, qui ne lui avait point déplu. Celle-ci répondait à l'envoi de Fernande... Il fut tenté de l'ouvrir, mais il préféra la remettre à la jeune fille en personne.

— Voici pour vous, Mademoiselle Fernande.

M. Michalon lui lança un coup d'œil ombrageux, mais elle se mit à rire :

— Oh! ce sera très drôle! Ecoutez!

Il fallut, d'abord, expliquer l'origine de cette correspondance; Mme Lebardec rappela que, le premier jour, lorsque son fils avait conçu « ce projet insensé », elle l'avait déclaré « très dangereux ». Elle prenait à témoin Raoul Romilleux, et, comme Marcelle, de son côté, avouait avoir collaboré à la première lettre, sa mère jugea bon de la gronder; l'élégant officier d'infanterie, aussitôt, se mit en devoir de prendre la défense de Marcelle et approuva fort cette espièglerie. Au contraire, M. Michalon opina nettement que « ces plaisanteries risquaient de compromettre des jeunes filles, qu'elles présentaient de nombreux inconvénients »; il alla même jusqu'à critiquer avec vivacité l'auteur de la proposition.

— Permettez, cher Monsieur, riposta Louis, je revendique sans honte, la paternité de l'annonce, mais le raisonnement que vous tenez, je me le suis tenu avant vous. J'avais l'intention arrêtée d'interrompre ce jeu, fort innocent, avouez-le...

— Compromettant, je maintiens le mot, affirma M. Michalon, en se félicitant de son audace.

— Compromettant, compromettant, répéta Louis, je ne vois pas trop pourquoi. Les lettres

sont écrites à la machine et mon nom n'engage que moi...

— Après tout, ceci vous regarde.

— Vous êtes bien sévère, dit Mlle Fernande, et je ne comprends pas pourquoi. Ces lettres, que M. Louis Lebardec refusait de continuer, je les ai reprises à mon compte...

— Vous, Mademoiselle?

— Moi-même, j'ai répondu à la dernière et je suis curieuse de savoir ce que contient celle-ci.

Et elle récita la sienne presque littéralement. Louis intervint :

— Au fait, il serait amusant de lire, d'abord, celle à laquelle allait cette réponse et que je ne connais pas encore...

— A quoi bon?

— Ce sera plus drôle. J'ai envie de la chercher.

— Non, déclara Mlle Fernande, elle n'offre aucun intérêt. Je vous assure qu'elle ne contenait que des phrases creuses... Comme celle-ci, sans doute.

Et, afin de retenir l'importun, elle rompit le cachet.

— Oh! soupira-t-elle, il paraît qu'elle en avait gros sur le cœur, Mlle Amélie — car ma correspondante se nomme Amélie — m'envoie quatre pages très serrées. Ce doit être drôle.

La jalousie rongeait le cœur de M. Michalon.

Il crut dissimuler sa souffrance par l'empressement qu'il manifesta d'entendre cette lecture. Pour l'agacer, Mlle Fernande commença par lire pour elle seule, avec de petits sourires qui semblaient mystérieux à tout le monde. Le silence ne la gênait point; elle était ravie de se voir l'objet de l'attention générale. Enfin, Marcelle s'impatienta :

— Tu es crispante, s'écria-t-elle, dépêche-toi.

Mlle Fernande lut :

« Monsieur, dois-je vous répondre? Vous me dites des choses... J'ai peur de vous exprimer très mal ce que j'éprouve. Un beau clair de lune éclaire la nuit et, quand je vois le clair de lune, je rêve. Et vous, l'aimez-vous?

« Vous allez vous moquer de moi et croire que je suis bien romanesque. Ce n'est pas de ma faute. Quand on est toute seule et qu'on a le cœur encore si jeune, il y a des moments où il se met à battre très vite et très fort et il vous semble que la vie va recommencer moins mélancoliquement.

« Je voudrais beaucoup vous donner des conseils. Mais j'ai peur de faire de la morale et de vous ennuyer. Vous m'avez écrit une première lettre ironique, à laquelle j'hésitais à répondre; mais celle-ci me prouve que nos âmes sont sœurs et que nous pourrons nous rapprocher par de beaux sentiments. »

Mlle Fernande marqua un temps; Louis murmura :

— Toutes nos félicitations, mademoiselle, pour votre talent!

Elle reprit:

« Vous m'avez devinée, monsieur; je suis une petite fleur bleue qui croît à l'écart de la route; personne ne m'a vue, au milieu des hautes herbes qui m'entourent, et il y a longtemps que je suis là! »

— Aïe! fit Mlle Fernande, elle n'est plus jeune! Ecoutez: voilà qui est pire!

« J'ai grand peur de vous décevoir, si jamais nous nous rencontrons; je ne suis pas jolie, oh! non! je n'en ai pas la prétention, je sais à quoi m'en tenir; mais, n'est-ce pas, quand on vous contemple avec les yeux du cœur, on ne voit plus les défauts du visage.

« J'essaie de me représenter votre personne. Vous me faites penser aux chevaliers d'autrefois...

« Mais, voilà que je divague. Ayez un peu de patience, monsieur. Ecrivez-moi encore... Cette nuit, je veux laisser ma fenêtre ouverte, pour que le clair de lune entre dans ma chambre, pour que je sois radieuse de sa clarté. Vous me répondrez, n'est-ce pas ?

« Amélie. »

— Pauvre fille! prononça Louis.

— Vous la plaignez? demanda Fernande; elle est grotesque. A présent, plus de doute: c'est une vieille toquée...

— Justement, reprit-il, elle est digne de pitié. Pour la première fois, peut-être, quelqu'un lui témoigne de l'intérêt, et dans les termes rêvés par elle...

— Raison de plus pour continuer, dit Raoul; tenez, pendant que Mlle Caravaillon lisait, je crayonnais une réponse:

« Mademoiselle,

« Comme vous, je suis tout ému par votre lettre et par la poésie qu'elle révèle. Nous autres officiers de cavalerie... »

Il se tourna vers Louis, en ajoutant :

— C'est pour vous laisser votre paternité, mon cher camarade!

« Nous autres officiers de cavalerie, nous adorons la nature, et nous cherchons inlassablement la petite fleur bleue dans la prairie.

« Je voudrais avoir l'honneur de vous être présenté; je voudrais savoir qui vous êtes, oui, je voudrais le savoir. Pardonnez-moi de vous exprimer si mal mon sentiment; je suis un peu souffrant; je crois que j'ai un peu de fièvre...

« Votre réponse me ferait du bien.

« LOUIS. »

Tout le monde — Mme Lebardec elle-même,

afin de ne pas le contrarier, — ayant jugé cette lettre « très spirituelle », on décida de la copier sur-le-champ.

— A propos, demanda Raoul, où habite Mlle Amélie ?

— A Geyrières, répondit Marcelle.

— A Geyrières ?

— Vous y connaissez quelqu'un ? interrogea Louis.

Raoul hésita, et, prenant son parti, il déclara :

— Personne; j'y ai passé en manœuvres...

Et la lettre partit.

VIII

— Eh bien, petite, qu'as-tu donc? Te voilà toute chagrine?

— Je n'ai rien, mon oncle; j'ai mal dormi, et j'ai la migraine.

— Diable! Diable! ne t'avise pas de tomber malade! Il faut que, dans quinze jours, tu sois belle, pour me faire honneur à cette Fête des Fleurs.

— Je tâcherai. A ce soir, mon oncle.

L'excellent M.de Trévaignac s'en va, le chapeau incliné sur l'oreille droite, le veston ouvert et battant l'air de son jonc. Yvonne le suit des yeux, mélancoliquement. Elle s'est étendue sur le fauteuil pliant, et elle songe. Le mistral s'est levé, ce matin, mais un mistral plus taquin que méchant; il s'amuse dans le faîte des pins. Leur bruissement engourdit, énerve et caresse la pensée d'Yvonne. M. de Trévaignac a disparu; sa démarche est toujours allègre, son corps droit, le port de sa tête reste fier: il vieillit, cependant.

Des larmes montent aux paupières de la jeune fille : son oncle est si bon, si parfaitement bon pour elle; maintenant encore, avec quelle humeur souriante il se prépare à la marier. Se marier! cette idée qui avait tant rebuté Yvonne, se précise et lui semble plus acceptable; elle se résignera. Tous les hommes ne sont pas égoïstes, railleurs et méchants. M. de Trévaignac, par exemple; c'était un officier, lui aussi, mais un officier d'une autre époque, qui n'aurait jamais écrit la vilaine lettre que Mlle Amélie a reçue ce matin...

Au-dessus d'elle, par la fenêtre ouverte, Yvonne entendait le « clac-clac » de la machine à écrire sur laquelle pianotait Mlle Amélie... La fidèle institutrice s'exaltait tout à coup, se prenait à admirer cette lettre ridicule. Qu'allait-elle encore inventer pour s'attirer de pareilles divagations?

Yvonne se souvient, alors, que la dernière lettre envoyée de Geyrières n'était point d'elle; Mlle Amélie seule en était l'auteur: Yvonne ne la connaissait même pas. Ce n'est donc pas à elle que l'inconnu répondait, mais aux élucubrations de l'institutrice! Evidemment, la brave fille s'était livrée à l'un de ses « devoirs de style » imagés; elle avait trouvé la « petite fleur bleue ». La contradiction entre la première et la dernière réponse était trop flagrante. Evidemment, ce correspondant avait été surpris par le langage de

Mlle Amélie et s'amusait à répondre sur le même ton. Yvonne pensait à monter chez Mlle Amélie pour lui dire: « Je veux écrire moi-même; vous me couvrez de ridicule; on se moque de nous... de vous, ceci vous concerne, mais de moi, c'est autre chose. Laissez-moi prouver à ce monsieur qu'il fait fausse route... » Déjà elle se levait, quand elle se rendit compte qu'il faudrait avouer l'intérêt qu'elle attachait à cette correspondance. Au fond, elle estimait grotesque, humiliant de s'en souvenir encore; que lui importait le jugement de ce monsieur? Consciente de sa valeur, elle se tenait pour supérieure à ceux qui se montraient si parfaitement indignes de la comprendre.

Mais, la tentation reparut : Yvonne se disait qu'elle aurait pu trouver un officier tel qu'avait été son oncle, dans sa jeunesse. Il aurait été séduit par le mystère d'abord, puis par la grâce des lettres qu'elle lui aurait adressées; comment cet inconnu n'avait-il pas été intrigué par sa lettre, à elle, la seule qu'elle lui eût adressée? Cette lettre était très bien, en somme; elle indiquait, assurément, une intention voilée, un désir vague de continuer cette correspondance... Le cœur d'Yvonne avait battu plus vite, à chaque mot qu'elle avait tracé; elle n'avait point parlé de la « petite fleur bleue », pour envoyer un parfum de sa jeunesse et un rayon de sa rêverie... La

chaude matinée provençale inondait sa chambre... Il eût été charmant, plus tard, de rencontrer cet inconnu, de lui dire: « Nous nous connaissions avant de nous connaître... »

Mlle Amélie, coiffée d'un chapeau, orné de coquelicots, apparut sur le seuil de la maison. Elle feignit de ne pas apercevoir Yvonne et se hâta de pénétrer sous les pins; mais, la jeune fille, que cette démarche insolite intriguait, rappela Mlle Amélie:

— Vous sortez? lui demanda-t-elle.

— Oui, j'ai une course à faire au village.

— Et vous ne m'emmenez pas?

— Je croyais que vous vous reposiez !

Yvonne se dressa sur son fauteuil, et, prenant la main de l'institutrice, elle l'attira doucement vers elle et la questionna :

— Vous vous rendiez à la poste?

Confuse, Mlle Amélie hésitait à répondre: son élève insista :

— N'ayez crainte, je ne vous trahirai pas!

— C'est vrai: j'allais à la poste.

— Y porter la réponse à la dernière lettre que vous avez reçue ?

Elle acquiesça par un signe de tête affirmatif. La jeune fille allait la raisonner, mais cette physionomie exprimait une confiance très naïve, et elle ne se sentit pas le courage de décevoir la

pauvre créature, excellente au fond. Elle se contenta de l'avertir:

— Mademoiselle Amélie, j'ai beaucoup d'affection pour vous!

— Je le sais, mignonne.

— Aussi, permettez-moi de vous parler franchement. Voyez-vous, on a quelquefois de ces pressentiments qui ne trompent pas. J'ai l'impression... excusez ma brusquerie... j'ai l'impression que notre correspondant se moque de nous!

Mlle Amélie fit un geste révolté, en entendant ces mots.

— C'est que vous n'avez pas lu sa lettre!

— Si, au contraire...

— Ou que vous ne l'avez pas comprise... Non, vous ne l'avez pas comprise! Reprenez-la. Chaque mot est un chant, chaque mot trahit une aspiration vers l'idéal... Il cherche, comme moi, l'âme sœur, l'âme errante, attirée par la sienne, et qu'il n'a pas encore rejointe...

— Mais, interrompit Yvonne, que prétendez-vous lui répondre?

Mlle Amélie déchira l'enveloppe qu'elle tenait à la main, déjà fermée et timbrée, en tira une large feuille de papier; puis, cherchant dans son corsage le binocle qui s'y cachait, elle le campa sur son petit nez, et, s'asseyant auprès d'Yvonne, elle lut d'une voix palpitante de ferveur :

« Monsieur, nous nous comprenons. Vous m'interrogez pour savoir qui je suis: consultez votre cœur, il vous le dira. Sachez, cependant, que j'ai souffert, que j'ai beaucoup souffert, et que, en vérité, je n'ai jamais été très heureuse.

« Pourquoi? J'étais seule, et je m'imaginais l'être à jamais! Combien de fois ai-je regardé le ciel, avec ses étoiles, en me disant: « Personne ne s'intéressera jamais à moi; personne ne voudra jamais connaître la pauvre isolée qui se meurt dans l'oubli... »

« Tout à l'heure, je considérais, dans le jardin qui entoure la maison que j'habite, les plantes des iris, maintenant fleuries; comme elles, je me desséchais par la torride chaleur de l'été, mais j'espérais la résurrection du printemps.

« Depuis que j'ai reçu votre dernière lettre, il me semble que je suis encore une petite fille. Je me retrouve ainsi que j'étais autrefois, lorsque, auprès de ma sainte mère et de mes sœurs, je courais à travers la campagne. J'ai envie de rire, de sauter à la corde, de jouer à la balle... Oh! oui, je suis toute joyeuse, et je croyais vraiment que cela ne m'arriverait jamais... Voilà ce que je suis... Une autre fois, je vous en dirai plus long.

« Maintenant, je cours jeter ces lignes à la poste.

« Oh! ne vous moquez pas de votre amie.

« AMÉLIE. »

La pauvre demoiselle avait les yeux pleins de larmes, et Yvonne, qui résistait mal à son fou rire, éprouvait cependant une sorte de pitié pour elle.

— C'est très bien, déclara-t-elle.

Et Mlle Amélie, sans attendre davantage, s'empressa de glisser sa lettre dans une nouvelle enveloppe et de se hâter vers la poste.

Ce soir-là, après le dîner, M. de Trévaignac resta seul avec sa nièce dans le salon du rez-de-chaussée : Mlle Amélie avait prétexté une migraine et s'était retirée. Le colonel fumait lentement, accoudé à la fenêtre ouverte; les fauteuils Louis XVI, les bergères en médaillons avec leurs étoffes violet-rose pâli, sur lesquelles se détachaient des fleurs blanches fanées; les plafonds hauts, avec leurs poutres transversales; le parquet carrelé, le bruissement des pins antiques, dont le murmure entrait par la croisée en mêlant à la pénombre de la salle la tiédeur d'une nuit de mai provençale; les choses et la nature dégageaient une sensation de vétusté, de mystère et de tendresse. Yvonne, éclairée et colorée par la lampe, sous l'abat-jour, travaillait à sa broderie, auprès du guéridon. Elle songeait à son correspondant inconnu; malgré ses réponses banales,

elle voulait retrouver en lui les qualités qu'elle appréciait.

En se retournant, le colonel la regarda : ah! s'il avait rencontré une pareille jeune fille, il y a quelque trente ou trente-trois ans... Il s'était condamné définitivement à la vieillesse, lui, dont le cœur demeurait si passionnément jeune...

— Tiens, Mlle Amélie est montée dans sa chambre, dit-il.

— Il y a longtemps, mon oncle, aussitôt après le dîner.

M. de Trévaignac secoua dans la cheminée vide les cendres de sa pipe et, tout en bourrant la suivante, il interrogea sa nièce :

— Eh bien, cette vilaine mélancolie?

— Oh! elle est bien passée, mon oncle, complètement passée!

— Tant mieux! As-tu travaillé à ta robe?

— Un peu, pas beaucoup.

— N'est-tu pas contente d'assister à la fête de Boudoir? Songe, tu vas, peut-être y rencontrer ton fiancé!

— Que m'importe!

— Tu ne désires vraiment pas te marier?

— Par raison, oui; par le cœur, non!

— Brave enfant! s'écria le colonel tout ému. Brave petite! Ah! si jamais ton mari ne te donne pas le bonheur parfait ..

Il esquissa un geste de menace, qu'il ar-

pour allumer sa pipe. Yvonne était inquiète. Elle pensait, subitement, à ce M. Romilleux qu'elle devait rencontrer, et, en même temps, à l'inconnu qui lui avait adressé des lettres. En somme, elle avait très peu d'expérience, elle ne connaissait pas le monde... Peut-être, si elle était mieux instruite, trouverait-elle les expressions qui toucheraient son correspondant... Son oncle la renseignerait. Elle résolut de profiter de ce tête-à-tête pour achever son éducation et elle l'interrogea :

— Croyez-vous que je sois faite pour devenir la femme d'un officier?

La question parut si stupéfiante au colonel que, d'un mouvement brusque, il fit volte-face sur sa chaise et, tenant la pipe entre ses doigts, les prunelles dilatées, la bouche entr'ouverte, il demeura deux ou trois secondes sans articuler un son. Yvonne partit d'un éclat de rire qui détendit les nerfs de son oncle, car M. de Trévaignac était très agacé par toutes ces démarches et ces projets qui dérangeaient ses habitudes et risquaient de bouleverser son existence. Il s'écria :

— Un fantassin, je ne sais pas; mais un cavalier, j'en réponds! Ils ont plus de ça — ajouta-t-il en se frappant le cœur — ce qui ne signifie pas que les autres en manquent : tous les officiers français ont du cœur!

— Vous me rassurez, dit Yvonne; vous l'avoue-

rais-je, mon oncle, on m'a représenté les militaires comme sceptiques, railleurs, ne songeant qu'à tourner en ridicule les sentiments sincères...

— Des histoires, bougonna le colonel, des histoires! Ce sont des hommes, évidemment, mais des hommes meilleurs que les autres... Que veux-tu, mon enfant, ils sont jeunes; la vie de garnison n'est pas toujours rose... Pauvres petits! Ils ne voient que la parade ou la gloire, en commençant... En permission, ma foi, ils s'amusent un peu... Mais, vois-tu, c'est là, encore que l'on rencontre les âmes les plus nobles; je te l'affirme, Yvonne, et si ce Romilleux était seulement hussard, dragon ou cuirassier, au lieu d'être biffin... Nous verrons!

Il était lancé; ses souvenirs affluèrent et il les raconta.

Quelquefois, il commençait un récit et s'interrompait, en déclarant :

— Ah! ça, je perds la tête! ces choses-là ne sont pas pour les jeunes filles... Mais il insistait sur la bonne humeur que communique le métier, sur la résignation hautaine que réclame la carrière et, surtout, il déclarait qu'une femme clairvoyante et tendre ne pouvait trouver que le bonheur avec un mari officier.

Onze heures sonnèrent. Yvonne plia son ouvrage.

— Quelle veillée, mon oncle!

— Je t'ai ennuyée, hein, avec mes rengaines!

— Au contraire : il faudra recommencer...

Soudain, timidement :

— Ainsi, mon oncle, demanda-t-elle, vous conseilleriez à une jeune fille qui voudrait se faire aimer par un officier — elle s'empressa de préciser — un officier de cavalerie, de ne pas s'arrêter aux apparences... de ne pas s'effaroucher du scepticisme ou des railleries?

— Pas le moins du monde!

— Et vous croyez qu'elle peut être heureuse et rendre heureux?

— J'en suis sûr... Bonsoir, ma nièce!

— Bonsoir, mon oncle!

Yvonne, avant de s'endormir, pensa : « Quel singulier conseil m'a donné mon oncle!... S'il avait raison, pourtant... Après tout, il s'agit d'un officier de cavalerie... »

VIII

« L'affaire de la correspondance » prenait, à Boudoir, des proportions considérables. Mme Lesmarillées, dans son salon, devant témoins, avait déclaré « qu'elle ne s'expliquait pas comment une mère tolérait de telles choses », et elle avait nettement attaqué la conduite de Marcelle et de Fernande.

— Si Mme Caravaillon s'imagine que l'on marie ses enfants avec une pareille réputation, s'était-elle écriée, elle se trompe. Je me demande jusqu'à quel point le beau Louis Lebardec doit être enchanté par le mauvais esprit de Mlle Fernande. Quant à Marcelle, je doute fort que le lieutenant Raoul Romilleux continue à lui faire la cour dans ces conditions-là!

— D'abord, qu'est-ce que c'est que ce M. Romilleux, demanda une veuve qui frisait la cinquantaine, et qui ne désespérait pas de se remarier.

— Un charmant garçon, répondit Mme Bou-

laigney, avec lequel je suis un peu parente. Je l'ai présenté moi-même à Boudoir. J'ignore quels sont ses projets d'avenir; il ne m'a point fait de confidences.

— A propos, demanda Mme Lesmarillées, qui aimait les rapprochements spécieux, ne devez-vous pas amener une jeune beauté à notre fête?

— En effet.

— Peut-on savoir son nom? interrogea Madame Lesmarillées.

— Certainement, elle s'appelle Yvonne de Trévaignac.

— Ah! elle est noble! Et elle habite?

— A Geyrières, près d'Avignon, chez son oncle, colonel de cavalerie en retraite.

Mme Lesmarillées reprit:

— Cette affaire de correspondance est très fâcheuse... Pour moi, on s'éloignera de Marcelle, même avec ses millions.

Mme Boulaigney, gentiment, prit la défense de cette « jeunesse » avec infiniment d'entrain et de bienveillance, sans froisser, toutefois, « les convictions » de Mme Lesmarillées. Mais, le bruit de cette conversation se répandit, s'enfla; on ne parla plus que d'une « brouille entre ces dames », et Boudoir fut divisé en deux camps. qui se regardaient avec défiance. On se désignait par les épithètes de « correspondistes » et « anti-corres-

pondistes ». Pendant une bonne quinzaine, on ne s'abordait plus qu'avec cette question:

— Etes-vous anti ou non?

Et l'on n'était soulagé, on ne s'exprimait avec quelque confiance que lorsqu'on se savait « du même bord ». Certaines réunions tournaient mal; devant les Lebardec et les Caravaillon, les personnes les plus passionnées observaient un silence glacial: elles tenaient à prouver « qu'elles savaient avoir l'air d'ignorer », et l'on bavardait de sujets indifférents; mais, dès que les inculpés disparaissaient, on reprenait le thème unique qui obsédait chacun, et l'on déclarait, avant même que quiconque n'eût formulé son avis:

— Je préfère vous le dire franchement, je suis *anti*.

Toutefois, la société étant limitée, on continuait à se fréquenter, sans ignorer les mauvais propos que l'on tenait sur le compte des adversaires. Mme Lesmarillées persistait à rendre visite à Mme Lebardec, et celle-ci conservait l'influence de son « milieu ». Quant à Mlle Fernande, elle affectait des allures « parisiennes »; Louis se montrait plus prévenant avec elle; que lui importaient les médisances!

Un homme, par exemple, qui souffrait de cet état de siège, c'était ce bon M. Michalon. Il jouait

les conciliateurs, se promenait de maison en maison et répétait:

— C'est déplorable, mesdames, déplorable! Boudoir a traversé les crises politiques sans se désunir; la discorde va-t-elle se mettre dans notre cité? Songez à la Fête des Fleurs, songez que nous avons besoin de la bonne volonté de tout le monde.

On l'écoutait en souriant, on subissait l'influence de son entrain et de son humeur ensoleillée; mais, dès qu'il disparaissait, on se moquait de lui:

— Ah! si sa femme vivait, elle serait avec nous!

Les Lebardec avaient adopté « une attitude très crâne »: forts de leur prestige, ils faisaient la sourde oreille. Mais bientôt, M. Lebardec remarqua qu'on lui parlait moins volontiers au cercle. Le commandant, qui ne voulait pas que l'on soupçonnât l'un de ses officiers, avait adressé une semonce au jeune Louis; heureusement, Louis l'avait rassuré, en lui affirmant que la qualité de « cavalier » était nettement spécifiée. Alors, le chef de bataillon put « rester au-dessus de ces disputes »:

— Je ne fais pas de politique, déclarait-il.

Les autres membres du cercle n'osaient pas rompre ouvertement avec l'ancien fonctionnaire: son ruban rouge — qu'il portait plus large depuis

que sa réputation semblait menacée — les tenait en arrêt; néanmoins il n'exerçait plus cette influence générale et ne frquentait plus qu'un petit groupe courageux et irréductiblement « correspondiste ». D'ailleurs, M. Lebardec demeurait indifférent à ces querelles. En somme, on ne pouvait plus nuire à son avancement; il n'avait plus de supérieur hiérarchique à ménager, et ces gamineries ne risquaient pas de troubler sa somnolence toujours bureaucratique.

Cependant, à la dernière réunion du Comité des fêtes, Raoul Romilleux avait formellement promis d'assister à la suivante. Marcelle s'était même procuré certains petits gâteaux que le jeune lieutenant affectionnait particulièrement. On l'attendait: or, Raoul ne vint pas. En vain, Louis tenta de rassurer ses parents et sa sœur: le colonel lui avait refusé la permission, le service le retenait à Arles; ces raisons ne les satisfaisaient point.

— Pour moi, déclara Mme Lebardec, il y a autre chose.

Et, craignant d'en dire trop, elle rectifia:

— Sans doute, les réunions du Comité ont cessé de lui plaire; il trouve peut-être que son rôle est trop effacé; nous saurons nous passer de sa présence.

Louis allait répondre et rassurer sa mère et sa sœur, quand on le prévint que le facteur l'at-

tendait. Encore qu'il n'y eût que des « correspondistes » dans le salon, chacun crut respirer l'odeur de la poudre. Mme Lebardec feignait l'indifférence, et Marcelle, les yeux dans le vague, se désintéressait de la question. Mlle Fernande, seule, était ravie. Alors M. Michalon, que cette attitude exaspérait, et qui ne voulait pas paraître énervé, releva la conversation et lança de sa voix que la colère contenue faisait trembler:

— Il est incontestable que la conduite de Monsieur Romilleux est singulière.

Par ces mots, il flétrissait le corps des « jeunes officiers », dans son ensemble. Il reprit:

— Je me suis laissé dire qu'il y avait un mariage en train pour lui.

Marcelle, qui s'apprêtait à servir le thé, reposa sur le plateau la tasse qu'elle tenait à la main et s'appuya contre le dossier d'une chaise. Un flot de sang monta à la face de Mme Lebardec.

— Vous en êtes sûr? interrogea-t-elle.

Interloqué par l'effet produit, et qu'il ne s'était pas imaginé aussi foudroyant, M. Michalon s'expliqua:

— Sûr, c'est une façon de parler; enfin, vous savez bien les choses qu'on raconte... Mme Boulaigney vous en dirait là-dessus plus que moi!

— Mme Boulaigney? répéta Mme Lebardec; soyez plus clair!

— Je ne voudrais pas la calomnier, reprit M. le

commissaire général, très effrayé de la tournure que prenait l'entretien; mais, on prétend...

Et il narra, tout au long, ce qui s'était passé chez Mme Lesmarillées; cita le nom de la jeune fille, son pays d'origine, avec un luxe de détails que lui suggéraient son imagination effrayée et son désir de se montrer l'homme le mieux informé de Boudoir.

— Tout s'explique! s'écria Mme Lebardec. C'est égal, je n'aurais pas cru cela de Mme Boulaigney!

Puis, pour généraliser la question, elle gémit:

— Nous vivons dans une époque très singulière, mon pauvre monsieur Michalon! Il n'y a plus de vrais amis!

L'écluse était ouverte: la rancune accumulée contre les médisants se déversa; Mme Lebardec se plaignit du sort, de la fortune, et regretta Paris, « où l'on est bien plus large » !

Mais Louis rentrait au salon, le visage souriant:

— Voilà de quoi vous amuser, dit-il; une épître de Mlle Amélie, et, si l'on continue à nous attaquer, nous n'avons qu'à nous en moquer hardiment: de telles missives valent leur pesant d'or!

Les figures désenchantées qui accueillirent son entrée l'arrêtèrent.

— Eh bien! demanda-t-il, qu'avez-vous?

M. Michalon n'y tint plus; il éclata:

— Monsieur Louis, commença-t-il sur un ton

solennel, permettez-moi de m'adresser à vous d'homme à homme, et, au nom de la concorde de notre cité, de vous supplier de cesser ce jeu, dont le caractère vraiment dangereux finit par compromettre l'esprit de la population. Notre société se divise en deux camps hostiles; la paix des familles est menacée, et je ne sais pas comment nous réussirons à organiser notre fête. Ne trouvez-vous pas qu'il serait courageux de reconnaître votre erreur? et notre Journée des Fleurs deviendrait une haute journée de réconciliation.

— Cher monsieur Michalon, répondit l'officier, vous me semblez bien excessif dans vos craintes: en somme, de quoi s'agit-il? D'une gaminerie. Mon Dieu, si vous êtes convaincu que la paix peut revenir au prix de ce sacrifice, j'y consens, et je m'engage à couper court : cette lettre sera la dernière, et, afin de vous prouver ma parfaite bonne volonté, tenez, je la déchire!

— Une minute, déclara Mlle Fernande; cette lettre m'appartient, et je la réclame. Que M. Michalon s'empresse de consacrer par la renommée votre décision généreuse, soit! Nul ne saura que je veux garder ces lignes et m'en divertir un instant. Donnez.

Elle avait tout à coup établi un rapprochement entre cette Amélie et la mystérieuse jeune fille que l'on destinait à Raoul Romilleux: du moins,

en créant une légende qui ridiculisait les Geyrié-rois, elle traçait une ligne de défense entre Louis et tout habitant du village. Elle reçut donc la lettre des mains de l'officier, et, se tournant vers M. Michalon, elle lui dit, avec un regard qui le foudroya:

— Vous pouvez annoncer par toute la ville que la lettre est déchirée et que le scandale est fini: êtes-vous content?

— Enchanté, répondit-il d'un ton pénétré par la reconnaissance attendrie. Notre séance n'aurait-elle eu que ce résultat, je la jugerais excellente et profitable à notre entreprise. Je cours chez Mme Lesmarillées; la paix refleurit enfin, et nous aurons un char paré de rameaux d'olivier, symbole de ce beau jour.

Ce soir-là, réunis dans le salon, les Lebardec semblaient anéantis. On avait informé Louis des projets de Mme Boulaigney sans lui nommer, toutefois, le village de Geyrières. Et c'était bien « cette demoiselle de Trévaignac » que Mme Boulaigney voulait leur imposer dans la loggia fleurie!

M. Lebardec, impatient de se rendre au cercle, acquiesçait aux propos de sa femme, et Marcelle, silencieuse, s'était retirée dans l'angle obscur et feuilletait un album. Alors, le courrier du soir leur apporta une lettre qui acheva de mettre le feu aux poudres. Raoul Romilleux écrivait à

Mme Lebardec, le plus poliment du monde, pour s'excuser de n'avoir pas pu se rendre à la réunion du Comité; il en éprouvait un sincère regret et n'osait point se flatter que son absence eût été remarquée. Sans un motif important et impératif, il n'eût point manqué à son engagement ; mais, une de ses vieilles parentes, qui passait deux jours auprès d'Avignon, l'avait mandé, et il n'avait pu se soustraire à ce devoir de famille. Il ajoutait qu'il espérait pouvoir assister à la prochaine séance, qui lui semblait très éloignée, d'autant plus que sa compagnie étant de piquet dimanche, et qu'étant seul officier présent, il ne pouvait songer à quitter Arles ce jour-là. Il priait Mme Lebardec de transmettre ses amitiés à son fils et de partager ses respectueuses pensées avec M. Lebardec et Mademoiselle leur fille. (Ici, un regard furtif de la mère à Marcelle, avant de lire la signature et la date.)

— Eh bien! questionna Louis, qu'est-ce que je vous disais?

— Parfait, déclara M. Lebardec, en se levant avec l'espoir de pouvoir enfin partir pour le cercle, où l'attendait sa partie de cartes quotidienne.

Un geste de sa femme le cloua sur place.

— Reste, Casimir! lui ordonna-t-elle.

Puis, reprenant la lettre, elle demanda:

— Alors, vous ne comprenez pas?

— Que veux-tu que nous comprenions, ma pauvre maman?

— Marcelle, donne-moi l'atlas!

Mme Lebardec se leva, ôta de la table livres et paniers à ouvrage qui l'encombraient, en grondant son mari de ne pas la seconder; puis, ayant découvert la carte d'état-major de la région avignonnaise, elle interrogea:

— Montre-moi Avignon.

— Ici, maman, répondit son fils.

Le doigt court et grassouillet de la mère erra quelques instants; enfin, elle poussa un soupir :

— Regardez!

Ses yeux exprimaient un triomphe douloureux.

— Regardez, recommença-t-elle; vous ne comprenez pas, aveugles que vous êtes! M. Raoul Romilleux nous écrit qu'il est allé dans « les environs d'Avignon ». Or, que voyez-vous? Quel est le premier nom qui vous frappe?

Louis se pencha et lut, au bout de l'ongle de sa mère:

— Geyrières! C'est là qu'habite cette Yvonne de Trévaignac, auprès de son oncle, colonel en retraite. C'est là aussi, mon pauvre garçon, que demeure la correspondante maudite, cette Amélie, cette folle Amélie! As-tu la naïveté de croire que vos lettres, là-bas, n'ont point causé de scandale? M. Romilleux était votre complice, il a constaté les ravages exercés par votre plaisante-

rie, il en a eu honte, et, naturellement, comme toujours, il en a fait rejaillir la responsabilité sur ces jeunes filles — sur ta sœur! Et voilà! voilà!

Louis n'écoutait guère les doléances maternelles: par métier, il remarquait que Geyrières était entouré de collines boisées et qu'un petit cours d'eau y coulait, au bord d'une route bordée d'arbres : il s'imaginait voir des platanes ou des pins. Ce site devait être charmant.

Mais Mme Lebardec s'exaltait. Marcelle persistait à feuilleter l'album, et M. Lebardec fumait paisiblement.

— Casimir, s'écria sa femme, qu'en dis-tu?

— Je dis que onze heures vont sonner, que tu m'as empêché d'aller au cercle et que j'ai furieusement sommeil.

Après cette bonne parole, il sortit. Mme Lebardec en avait gros sur le cœur. Déjà, elle s'approchait de Marcelle pour la gronder, mais son fils l'arrêta:

— Puisque je suis l'auteur involontaire du mal, dit-il, permettez-moi de le réparer. Laisse-moi seul un instant avec ma sœur: j'ai besoin de lui parler.

Dès que sa mère eut franchi le seuil de la porte, Louis alla vers Marcelle, ferma doucement l'album qu'elle tenait ouvert sur ses genoux, et lui dit:

— Regarde-moi. Tu as du chagrin, n'est-ce pas?

Marcelle se détourna; puis, ne contenant plus les sanglots qui gonflaient sa poitrine, elle fondit en larmes. Louis, apitoyé par cette douleur ingénue, prit sa main entre les siennes:

— Ecoute, écoute-moi; j'ai agi comme un gamin; je te promets que tout cela s'arrangera. Tu aimes Raoul...

Elle remua la tête en signe négatif.

— Mais si, mais si, tu l'aimes, affirma-t-il, et tu as bien raison: c'est un charmant homme, et qui te rendra très heureuse — car tu l'épouseras, je te le jure!... Voyons, tu as remarqué que tu lui plaisais. Serait-il revenu sans cela? Pourquoi ne pas croire ce qu'il écrit à maman?... Elle se monte l'imagination... Tout le monde, ici, est surexcité... Il n'y a pas que Geyrières dans les environs d'Avignon, et si tous les gens de Geyrières ressemblent à Amélie, Raoul se moquera de cette demoiselle... Comment l'appelles-tu?

— De Trévaignac, gémit Marcelle.

— Va pour de Trévaignac... Elle est peut-être laide!

— Elle est peut-être très jolie!

— Moins que toi, à coup sûr... Marcelle, as-tu confiance en moi? Oui? Alors, sois bien sage et ne te désole pas; tu verras; je ne suis pas tout à fait un imbécile: je t'affirme que tu exerces beau-

coup de séduction sur Raoul, beaucoup... Il t'aime déjà, il t'aime, sans s'en rendre compte...

— Si c'était vrai!

— Va dormir, ton rêve te répondra!

Et il la conduisit jusqu'à sa chambre, après l'avoir doucement embrassée sur le front.

X

Louis demeura longtemps à méditer devant sa table; la maison dormait, et, dans le silence de la nuit, son imagination se mit à vagabonder. La conduite de Raoul Romilleux lui paraissait singulière; Louis professait pour Marcelle une profonde tendresse, et il avait du chagrin à l'idée que sa sœur en eût; il était résolu à user de tous les moyens pour qu'elle fût heureuse, et il cherchait comment il pourrait seconder ses vœux ; pourquoi Raoul n'était-il pas venu à la séance du Comité? Le prétexte qu'il alléguait, au fond, était parfaitement plausible; par expérience, Louis savait qu'un officier ne dispose pas librement de ses loisirs; restait ce projet de mariage, conçu par Mme Boulaigney : un potin, sans doute, un de ces méchants propos inspirés par la jalousie... Au fond, il n'y avait pas lieu de se tourmenter. Son camarade de l'infanterie s'était présenté sous d'excellents auspices; sa tenue, à la fois réservée et prévenante, ne prêtait

à aucune critique; homme du monde, de bonne origine, il n'aurait point accepté de pénétrer ainsi dans l'intimité d'une famille, s'il avait été lié par des engagements antérieurs. Aucun trait ne dénotait un caractère futile, une nature légère. Il fallait donc, simplement, user d'un peu d'adresse; les événements s'arrangeraient d'eux-mêmes.

Cette conclusion semblait apaiser Louis et, déjà, il s'apprêtait à se reposer, quand une idée le gêna : cette jeune fille, à laquelle, disait-on, Raoul Romilleux souhaitait d'être présenté, s'appelait Mlle de Trévaignac; Louis connaissait le nom du colonel; on citait les exploits de ce brave, en Afrique. Or, Mlle de Trévaignac habitait Geyrières...

Geyrières! ce petit village, perdu dans les environs d'Avignon se cachait aux indiscrets; Louis l'eût ignoré, sans un hasard qui lui en avait révélé l'existence aux dernières manœuvres.

Lorsque le jeune officier, pour s'amuser, avait fait insérer cette annonce dans les *Pages de la jeune fille*, c'est de Geyrières qu'il avait reçu la seule réponse; c'est là qu'il se représentait, vivant loin du bruit, une jeune fille, indépendante par son intelligence et jolie aussi... Pourtant, Mlle Amélie ne répondait pas à ce portrait. Il avait été déçu; il s'en rendait compte, à présent : il en voulait à cette Amélie, à cette toquée, à

cette demoiselle qui n'avait aucun rapport avec l'idée qu'il s'était formée de sa mystérieuse correspondante. Geyrières était sorti de sa mémoire : pourquoi le lui rappelait-on? Il commençait à oublier cette sotte histoire, il se sentait tranquille, reconquis par la vie monotone, définitivement guéri de toute velléité romanesque, il en était soulagé; voilà qu'on lui reparlait de Geyrières, qu'on le forçait à y penser, à regarder, une fois encore, l'ébauche de cette petite aventure ridicule, exécrable, qui lui avait causé plus d'ennuis que d'agréments, dont il n'avait pas même retiré une heure de gaîté... A peine ces missives étaient-elles drôles : non, elles étaient d'une lamentable banalité, d'une piteuse mièvrerie; d'une pauvre inspiration!

Pour s'en convaincre, il suffisait de les relire; elles étaient là, ces lettres, empilées dans un tiroir, les dernières au-dessus et Louis les reprit et, les ayant ouvertes, il les parcourut. Mlle Fernande avait emporté celle d'aujourd'hui; celle d'avant-hier était grotesque:

« Si cette littérature-là séduit Romilleux, songeait-il, je conçois que ma sœur ne lui plaise point. »

Il jeta le feuillet loin, sur la table, mais il reprit le premier envoi : plus aimable, celui-là, plus discret, délicat, presque spirituel... Et il oubliait, dans la poche de son veston, le billet

dont Fernande s'était emparée et qu'elle lui avait rendu avec dédain, voici quelques jours... Voyons!... Eh, mais, pas mal du tout! Quelle idée malencontreuse avait traversé l'esprit de cette personne, pour transformer aussi complètement sa manière? Elle n'avait qu'à continuer sur ce ton... Qui sait, la timidité disparaissant, Louis aurait réussi à obtenir quelques jolies pages...

Par quelle contradiction regrettait-il, à présent, que cet échange postal, que tout à l'heure il se félicitait d'avoir arrêté, fût définitivement interrompu? Il avait promis de s'en désintéresser. Après avoir relu les deux premières lettres, il était tenté de recommencer... En vérité, il ne s'expliquait cette différence de langage que par un caprice de sa correspondante. Elle répondait, après tout, aux paroles de Fernande, puis de Raoul, et, se devinant mystifiée, elle donnait le change, voilà tout! Louis se prenait à sourire de ce quiproquo.

S'il se trompait, au contraire? Si, après avoir hésité, Mlle Amélie — car il ne connaissait qu'elle — avait dévoilé sa véritable nature? Si elle était une déformation bouffonne de ce qu'il eût souhaité?

« Allons, pensa-t-il; on ne sait pas ce qui peut advenir; un jour, il me sera utile ou agréable d'avoir conservé ces pages; ne serait-ce que pour

me justifier, si l'on m'accuse, encore, d'une pensée indélicate. Je prouverai que je n'ai rien à me reprocher! »

Il ouvrit sa fenêtre. Dans le ciel limpide pleuraient des étoiles. Louis dominait le boulevard, où les lumières électriques s'égrainaient et plus loin, se perdaient dans l'obscurité. Un chien aboya; ce recueillement pacifique, cet assoupissement provincial, ramenait Louis à la réalité.

« Il n'y a point de poésie en tout cela, conclut-il; Geyrières ne compte, parmi ses habitants, que la nièce d'un colonel en retraite, dont l'idéal se borne à accepter un mariage conventionnel. Cette personne ne m'intéresse ni de près, ni de loin... Quant à Mlle Amélie — la seule âme originale de ce village — elle ne mérite point de retenir une seconde mon attention... Il n'y a, là-bas, qu'une vieille folle et une créature banale. »

Et il se coucha.

Il y avait, pourtant, à Geyrières, une jeune fille, toute émue par les paroles de son oncle, toute désolée d'accepter une entrevue qui lui déplaisait et qui contemplait ces mêmes étoiles. Hier, après la conversation avec le colonel, elle avait doucement rêvé à l'avenir. Elle aussi, avait relu la première lettre de Louis et l'avait méditée. Quel était ce jeune officier? D'abord, elle avait pensé qu'il appartenait à la garnison de Boudoir;

mais, la réponse à Mlle Amélie — celle qui lui avait causé beaucoup de peine — l'avait informée qu'il était officier de cavalerie et M. de Trévaignac lui en avait tant dit à ce sujet, qu'elle s'était laissée convaincre. Mon Dieu oui! Elle n'acceptait point, pour le corps des lieutenants dont, jadis, son oncle avait fait partie, l'humiliation de passer pour des hommes sans cœur. Le colonel, en évoquant ses souvenirs d'autrefois, avait raconté quelques aventures, quelques farces innocentes et de bon goût : il se défendait d'avoir jamais pris un plaisir quelconque à ridiculiser une jeune fille. A vivre, ainsi, auprès de ce vieux militaire, à écouter, chaque soir, ces récits qui se confondaient dans sa jeune imagination et lui laissaient un souvenir agréable, spirituel et finement nuancé de galanterie. Yvonne avait subi l'influence d'un cœur honnête et resté jeune.

« Pourquoi, avait-elle pensé, d'autres ne lui ressembleraient-ils pas? »

C'est à une impulsion spontanée qu'elle avait obéi en répondant à l'insertion des *Pages de la jeune fille*, et, en somme, si elle n'avait écouté que son inspiration, elle n'aurait pas mis dans la confidence son institutrice.

D'autre part, elle ne savait point se servir de la machine à écrire, et un autographe risquait de la compromettre; alors,... oui, alors, le lieutenant Louis s'était moqué d'elle. Les pro-

pos de son oncle étaient revenus à sa mémoire : « En permission, avait-il déclaré, on s'amuse un peu », or, cet officier était en permission, car il n'y avait point de cavalerie à Boudoir : Yvonne s'en était assurée en consultant l'*Annuaire militaire*, et elle n'avait pas trouvé, non plus, un des dix ou douze lieutenants de cette garnison dont le prénom fut celui qui servait de signature à ces messages. L'Annuaire ne donne que l'initiale et les noms de deux lieutenants, seulement étaient suivis, entre parenthèses, par la lettre *L*; pourquoi ne s'appelleraient-ils pas, l'un Léopold, et l'autre Léon?

Yvonne concluait :

« C'est moi qui n'ai pas su lui parler, ou qui l'ai fait avec gaucherie... Enfin, Mlle Amélie a tout gâché! »

Ainsi avait pensé la jeune fille, et, sans comprendre comment, elle s'était assise à sa table et elle avait écrit une lettre... Le lendemain, elle avait songé, d'abord, à prier l'institutrice de la recopier; puis, elle avait eu honte, elle avait ressenti une pudeur à lui confesser sa supercherie; elle craignait enfin, un de ces blâmes, une de ces menues critiques qui suffisent à arrêter l'élan. Alors, après s'être relue, se cachant de Mlle Amélie, trompant la surveillance de son oncle, elle avait jeté l'enveloppe à la poste et, maintenant, elle éprouvait de l'angoisse, car elle

se reprochait sa hardiesse et se jugeait avec sévérité...

Le lieutenant Louis avait-il reçu sa lettre? Non, sans doute, car elle était partie trop tard : il ne l'aurait que demain matin; qu'allait-il penser? Il serait certainement surpris, il se moquerait d'elle... Décidément, elle avait eu tort. Et puis, une indiscrétion pourrait nuire à sa réputation; son oncle en aurait de la peine ou en prendrait ombrage. Enfin, elle se souvenait que Mme Boulaigney, qui devait lui présenter cet officier d'infanterie habitait Boudoir et que Raoul Romilleux risquait d'être informé.

Alors, eh bien alors, il renoncerait à cette entrevue... Yvonne en éprouvait un soulagement. Après son entretien avec son oncle, déçue par les dernières réponses de son correspondant, elle acceptait l'idée d'un mariage; à présent elle se ressaisissait et elle se sentait irrésolue. Comment, elle, la petite orpheline dont l'enfance s'était écoulée sous la garde d'un tuteur exquis, dont la jeunesse n'avait eu pour confidents que ces paysages, elle, qui avait tant rêvé de calme, d'union, de poésie, admettrait qu'un monsieur dont elle ignorait jusqu'alors l'existence, devînt son mari et l'emmenât loin d'ici?

Le mariage, pour Yvonne, devait sanctionner un bel amour. Tout le lui disait : cette nuit calme, cette nuit odorante des senteurs de la

terre, ces étoiles, si hautes, si perdues, qui fixaient au ciel ses regards, cette chambre virginale enfin, où, blottie au milieu de ses tendresses, de ses croyances et de ses rêveries, Yvonne s'abritait contre les indiscrets et se montrait elle-même, telle que l'existence l'avait faite. Elle ne quitterait point ces objets pour l'inconnu : elle désirait, au contraire, que le bonheur pénétrât ici...

Tandis qu'à Boudoir, Louis s'assoupissait en méditant avec tristesse sur le recommencement de ses journées sans espoir, le sommeil apaisait Yvonne, et elle songeait :

« Du moins, cette correspondance m'aura éclairée sur moi-même et m'aura prouvé que je ne veux pas me laisser marier... »

Mais un tel désenchantement ne convenait pas à tant de grâce et elle sourit une dernière fois : si sa lettre allait être comprise...

Le lendemain, le facteur remettait à Louis une enveloppe, sur laquelle son nom était tracé d'une écriture longue et souple. Un parfum subtil émanait de ces feuillets : le jeune officier le respira et ne voulut les lire que seul, dans sa chambre. Il rompit le cachet: il vit la signature « Amélie ». Il fut sur le point de brûler ces pages, la curiosité l'emporta. Voici ce qu'il lut:

« Vos deux dernières lettres. Monsieur, m'ont paru bien ironiques; la première m'a déçue et la seconde m'a fait comprendre que vous désiriez

me tourner en ridicule. Je n'insiste pas; sans doute me répondriez-vous que je suis la seule coupable, que vous étiez disposé à échanger quelques idées avec une personne « intelligente » — vous l'aviez spécifié — et vous vous êtes aperçu très vite et très aisément que cette qualité me manquait. Si vous le voulez, laissons-là l'ironie ou le sentimentalisme, parlons avec simplicité.

« Je veux d'abord vous rassurer; mon intention n'est pas de trouver un mari et je n'userais point, en tous les cas, de ce procédé, pour en rechercher un.

« Je suppose, pour un instant, que votre annonce tombe sous mes yeux pour la première fois.

« D'abord, je désire savoir à quelle arme vous appartenez. Je n'ignore point que vous êtes dans la cavalerie, mais quelle est la couleur de votre uniforme? Vous souriez, Monsieur : « Que voilà bien l'esprit des villageoises! » pensez-vous, et vous avez tort. Sans doute, vous n'avez jamais vécu longtemps à la campagne et vous ignorez les mille séductions que nous offrent le silence des soirs et la fraîcheur des matins. Tenez, en ce moment, le soleil disparaît derrière le faîte des pins: on dirait d'un ruissellement pourpre et or qui coule derrière ce tamis d'un vert très sombre. Le ciel est coloré; les nuances fauves pâlissen/

et voici des réseaux soyeux, mauves et roses où je désirerais découper une écharpe...

« J'adore cette heure pieuse; au pied du mur roussi de la maison et tout au long, les iris se sont ouverts; une abeille butine encore... Le platane, dont les feuilles caressent le rebord de ma fenêtre, abrite un oiseau qui vient de siffler pour la dernière fois avant de s'endormir... Là-bas, c'est le village, avec le clocher carré, le presbytère où demeure encore notre vieux curé et, plus loin, des collines, d'abord couvertes de pins, s'élèvent au-dessus d'un tapis mouvant d'oliviers; d'autres, toutes pelées, découpent leur profil régulier sur le firmament...

« Le soir tombe; le ciel s'éteint; j'ai dû allumer ma lampe; un gros papillon de nuit frôle la lumière : j'ai peur qu'il ne se brûle... là, je l'ai pris dans ma main et l'ai posé dehors... Pauvre bête! il revient! Allons, il me dit de ne point rester là, sinon je causerais sa perte. Donc, Monsieur, je vais souffler ma lampe et quitter ma plume... Cette fois, répondez-moi, mais gentiment; voyez-vous, il est si aisé de s'entendre, lorsqu'on est sincère. N'est-ce pas? — Amélie. »

Louis ferma la lettre, la rouvrit :

« Je ne me trompais donc pas! » pensa-t-il.

Et comme il ne voulait point que cette lettre fût mal interprétée, il la cacha et il y répondit lui-même, de son écriture. Jamais matinée ne lui avait paru aussi brève, ni aussi printanière

IX

La lettre d'Yvonne exerçait sur la pensée de Louis une influence dont il se plaisait à perpétuer le charme. Il le subissait délicieusement, par cette après-midi chaude et il se demandait si sa réponse contenterait cette mystérieuse jeune fille, car il s'agissait d'une jeune fille, Louis n'en voulait ni n'en pouvait douter. L'inquiétude d'avoir manqué d'intuition, ou d'avoir, contre son gré, mêlé à ses lignes quelque ironie le rendait timide. Il avait bien promis à sa mère d'interrompre cette correspondance, mais, après tout, si l'on devait lui reprocher de la poursuivre, il déclarerait qu'il ne saurait empêcher Mlle Amélie de lui envoyer ses élucubrations et il se montrait plein d'indulgence pour le mensonge qu'il allait faire. Il en parla à sa sœur en termes persuasifs avec une douceur qui la convainquit et la rassura. Cette journée semblait aimable, à Louis, harmonieuse; il souhaitait ne voir personne, afin de mieux songer à ce village de Geyrières dont le souvenir l'enchantait. De temps à autre, il glis-

sait sa main dans la poche intérieure de son veston, pour toucher du bout des doigts l'enveloppe envoyée par Yvonne. Elle était là, près de lui; il en respirait le parfum léger. On sonna.

— C'est probablement Fernande, dit Marcelle.

Louis s'empressa de se lever :

— Je m'en vais!

Trop tard : Mlle Caravaillon paraissait dans l'embrasure de la porte, le teint animé, le visage épanoui et, tout en embrassant son amie et en serrant la main de Louis, elle s'écria :

— Une grande nouvelle : j'ai des renseignements sur Geyrières!

Cet accent et, surtout, ce mot irritèrent l'officier. Il goûtait un plaisir jaloux à s'imaginer ce paysage, à le peupler de créatures réelles et fictives à la fois; nul, à ses yeux, n'avait le droit de pénétrer dans ce domaine; que Geyrières existât, que Geyrières occupât sa place sur la carte, il n'en disconvenait point, mais que quelqu'un autre que lui osât y entrer, s'y promener, observer et en rapporter des impressions, il ne l'admettait plus. Néanmoins, il resta bien décidé à ne point se laisser dérouter par les racontars de la sémillante jeune fille.

— Parfaitement, reprit Mlle Fernande, hier soir on m'a parlé longuement de Geyrières. A propos, pourquoi n'êtes-vous pas venus chez les Lesmarillées?

— Ils avaient négligé de nous inviter.

— D'ailleurs, il y avait fort peu de monde et il n'y a pas de quoi regretter cette négligence. Moi, je me suis assez bien amusée. Vous ne savez pas qui j'ai revu?

— Mon Dieu, non! murmura Louis, par politesse.

— Benjamin Rascasse!

— Ah! fit l'officier avec une extrême indifférence.

Mlle Fernande avait escompté son effet : cette apathie la déroutait. L'an dernier, encore, Louis se montrait ombrageux, lorsqu'elle parlait de ce personnage, qui portait un prénom biblique et un nom de poisson. Aujourd'hui, elle se heurtait à l'indifférence. Mlle Fernande était ingénument coquette. Une petite cour d'adorateurs lui était nécessaire. Tandis qu'elle racontait, avec d'interminables digressions, les incidents de la soirée, Louis, tout à coup, se reportait vers le passé.

Benjamin Rascasse! Un bon garçon vraiment, encore que primitif par son esprit, honnête, jusqu'à la rudesse et avec cela, un incommensurable orgueil; il avait poussé ses études jusqu'en troisième et se considérait, de ce fait, comme très intellectuel et supérieur à sa profession de commerçant. En réalité, il déclamait, avec un accent nasillard et marseillais, tour à tour ses idées éco-

nomiques, sociales ou « littéraires » et célébrait les avantages des produits paternels qu'il vendait. De taille moyenne, la figure banale, avec une barbiche qui n'était taillée qu'une fois par semaine — le samedi — son visage avait quelque chose de fruste qui participait de la rouerie et de la rudesse familière aux paysans retors. « On le recevait », bien qu'on jugeât les Rascasse communs, on ajoutait, aussitôt, pour pallier l'effet de la critique : « Ce sont de braves gens ». Les chapeaux exhibés par Mme Rascasse, à la grand'-messe, se signalaient par leurs plumes et leurs fleurs qui pesaient sur cette tête trop forte pour ce corps étique, et les vestons de M. Rascasse faisaient sensation, parce que trop courts pour sa grosse personne, matelassée de graisse. Benjamin, d'abord, occupa la place discrète qui lui convenait; il dansait peu, étant malhabile; bientôt, il estima que la situation occupée par son père « sur le marché de Boudoir » justifiait de plus hautes prétentions; désormais, il se « posa », ménagea ses entrées et sorties et crut « de son devoir » de ne point passer inaperçu. On se rendit compte, alors, qu'il était mal élevé. Or, Mlle Fernande lui inspirait de l'amour.

Naïvement, elle en avait été flattée, et, depuis, elle n'avait prêté nulle attention à sa conquête. Dès lors, Benjamin avait voulu voyager. Traînant d'hôtel en hôtel, de province en province,

de petite ville en petite ville, son mortel ennui, il s'efforçait de tromper sa peine par l'extension de ses affaires. Il avait su que Louis rencontrait constamment « sa beauté », et il s'était mis à adresser à l'officier des épîtres lyriques dans l'espoir qu'il les soumettrait à Mlle Fernande. Dès qu'il revenait à Boudoir, il soupirait de nouveau pour elle, et le soupir de ce pauvre garçon exhalait l'ail. Benjamin mêlait à ses regrets des détails sur ses entreprises commerciales, faisait miroiter le chiffre des affaires, mais Mlle Fernande le décourageait, en l'enchaînant. Dès lors, désespéré, abandonnant à leurs larmes sa mère étique et son père, le fils Rascasse était parti pour un exil prolongé et avait demandé aux soucis, causés par ses concurrents au loin, les consolations qu'il ne pouvait trouver dans le voisinage de sa cruelle amie. Et voici, après dix-huit mois d'absence, qu'il reparaissait et posait de nouveau sa candidature, en rivalité avec celle du courageux M. Michalon. Jadis, Louis se fût impatienté au récit de Mlle Fernande; aujourd'hui, il n'en avait cure; la senteur discrète de jasmin et de miel qui s'exhalait de l'enveloppe le grisait d'espérances encore indéfinies...

Alors, Mlle Fernande, interrompant ses périphrases, dit :

— C'est Benjamin Rascasse qui m'a parlé de Geyrières!

« Quoi, songea Louis, ce Rascasse a foulé de ses pieds rustiques ce sol tapissé par les aiguilles des pins classiques? Quoi, ce rustre a contemplé ce séjour? Qu'un Raoul Romilleux s'y montre, je l'admets; il y a d'autres jeunes filles que la mienne, là-bas... Mais, celui-là! ce Benjamin! je l'ai rencontré jadis, sur ma route et je me suis contenu; qu'il prenne garde, j'en ai assez! »

— Il paraît, poursuivit la jeune bavarde, que ce village ne manque pas d'intérêt. Benjamin Rascasse y a fait des affaires Peu d'habitants, mais de la lumière électrique... deux ou trois jolis castels, au seuil de la bourgade... enfin, ce n'est pas mal.

— Et comment va votre ami? interrompit l'officier.

— Ce n'est pas mon ami, rectifia Fernande.

— Comment cet individu vous a-t-il parlé de Geyrières?

La désignation hostile « d'individu » enchanta la jeune fille.

— Je l'ai interrogé, dit-elle; je voulais savoir. Mais, Benjamin Rascasse n'a été en rapport là-bas, qu'avec le café et l'épicerie...

— Les gens de son monde, remarqua Louis.

— Il ne connaît pas les de Trévaignac et n'a pas entendu prononcer le nom de Mlle Amélie.

— Evidemment, elle ne fréquente pas le café!

— Qui sait?

Louis allait riposter, mais il craignit de se trahir; l'Amélie de Mlle Fernande n'était point la sienne et, coupant court à l'entretien, il sortit du salon.

Mlle Fernande ne prolongea point sa visite et rentra chez elle, pour relire l'épître de Mlle Amélie. Etait-il possible que Louis portât encore de l'intérêt à cette créature? Rageusement, elle composa une réponse qu'elle se hâta d'expédier.

Les deux lettres — celle de Louis, répondant à Yvonne et celle de Fernande, à Mlle Amélie — parvinrent, en même temps, le lendemain, à Geyrières. La lettre autographe de Louis resta entre les mains d'Yvonne — qui s'était levée afin de guetter le facteur — et elle remit l'autre, seulement, à l'institutrice qui la lui lut à haute voix, tandis que la jeune fille, avec des battements de cœur, attendait l'instant où elle pourrait, enfin, connaître le contenu de cette mystérieuse enveloppe.

Les lignes brèves qui enchantèrent Mlle Amélie lui disaient ce qu'elle désirait entendre. Mlle Fernande s'était surpassée; le désir de rendre définitivement Mlle Amélie déplaisante aux yeux de Louis avait secondé son inspiration. Chaque mot devait exalter l'imagination fébrile de l'ardente demoiselle. Toute la nature, l'univers entier servaient de termes de comparaison. Ce langage imagé, autant que trivial, parut à Mlle Amé-

lie la suprême expression d'un sentiment sincère.

— Avez-vous saisi la richesse de cette éloquence? demanda-t-elle à Yvonne ; comprenez-vous ce qu'il y a pour moi de flatteur, presque de glorieux à provoquer de semblables accents? Ah! je me le disais bien, je n'étais point née pour végéter à l'écart, toujours seule; mon âme aussi, gardait son secret. Pardonnez-moi mon émotion, mignonne; je suis transportée... Sans doute, m'objecterez-vous, *Il* ne me connaît pas et mon aspect risquerait de le décevoir : je ne veux point m'abandonner à cette fâcheuse considération... Je vais lui répondre. Mon enfant, ne souriez pas; longtemps, j'ai vécu dans l'espérance d'un semblable amour et, maintenant qu'il se réalise...

— Hâtez-vous donc de lui écrire, s'empressa de déclarer Yvonne. Seulement, continuez à me montrer ses lettres, elles m'intéressent. Je ne vous le disputerai point; dormez en paix, Mademoiselle Amélie. Votre conception de la vie est, sans doute, trop élevée pour moi; la mienne, plus humble se contenterait d'expressions plus modestes... Enfin, vous avez raison, puisque vous êtes heureuse.

— Oh! oui, soupira Mlle Amélie, je suis toute heureuse.

Et elle courut à sa chambre où, pendant deux heures consécutives, elle exerça ses doigts sur la

machine à écrire, impassible confidente et victime discrète de son bonheur.

Yvonne était montée chez elle. Avec d'infinies précautions, elle déchira l'enveloppe, afin de ne point l'abîmer. Elle lut:

« Mademoiselle, vous avez raison; il faut recommencer notre correspondance.

« Votre première lettre m'avait ravi; votre geste m'avait paru, tout ensemble, plein de grâce et d'audace. Puis, vous avez changé tout à coup...

« Je ne saurais, Mademoiselle, vous en vouloir. Vous avez, avec beaucoup d'esprit, imité le mieux du monde le style d'une vieille demoiselle aussi romanesque qu'impatiente de moraliser, et vous avez trompé l'examen attentif auquel je me suis livré.

« Vous l'avouerais-je? Cette correspondance-là ne me tentait plus. J'étais fermement résolu à l'interrompre et pour deux motifs. Le premier, je le confesse, est égoïste. Je ne trouvais nul agrément à recevoir des épîtres que je jugeais alors, sincères et qui m'obligeaient à répondre sur le même ton. Le second est plus complexe : j'éprouvais de la pitié pour cette inconnue qui se donnait tant de mal et qui, surtout, se laissait prendre au jeu.

« Qui sait, pensais-je, cette pauvre demoiselle ressemble à beaucoup d'autres. Elle n'a jamais rencontré le Beau Ténébreux auquel sa triste

imagination prête toutes les vertus. Voici qu'un mystérieux personnage lui parle ainsi qu'elle rêvait qu'on lui parlât; elle se figure que sa jeunesse recommence et lorsqu'elle sera fixée sur la réalité, sa déception lui rendra la vieillesse plus morne et plus désenchantée.

« Avais-je tort de raisonner de la sorte? Ce n'est pas vous, Mademoiselle, — j'en suis persuadé — qui m'en blâmerez. Je ne pourrais pas me moquer de ce qui m'inspire de la pitié.

« Je comprends l'honneur que vous me faites et je voudrais le mériter. Il y a, me semble-t-il, deux femmes en vous : l'une, doucement moqueuse et, même, terriblement ironique, à en juger par le talent de vos pastiches; l'autre, d'une qualité plus rare, originale, spontanée, mais avec une distinction, une culture morale, une dignité instinctive, qui respirent la jeunesse et qui m'imposent je ne sais quelle sympathie déférente.

« Vous voulez savoir à quelle arme j'appartiens : je n'ai aucun scrupule à vous dire que je suis hussard et que j'aime mon régiment et mon uniforme.

« J'ose, Mademoiselle, vous assurer de ma reconnaissance et de mon respect. — Louis. »

Yvonne en était légèrement troublée, et elle se disait :

« Maintenant, je ne croirai plus qu'il se moque

de moi... Il me fait part de sentiments si justes, si délicats. Il me comprend... »

Et soudain, elle se mit à sourire, en pensant :

« Voilà que je raisonne comme Mlle Amélie... j'attendrai quelques jours pour lui répondre... »

X

Pourquoi Mlle Amélie persiste-t-elle à m'envoyer deux lettres? se demandait Louis. L'une me ravit par son intelligence, et sa discrétion; l'autre m'exaspère au point que je ne veux même plus la lire. A quel singulier mobile obéit cette jeune fille?

Yvonne, de son côté, se tenait un raisonnement analogue. Encore qu'elle sût fort bien que l'institutrice continuât à « ouvrir son âme », elle trouvait superflu que l'officier lui écrivît sur le même ton. Elle ignorait que les lettres de Mlle Amélie passaient aussitôt aux mains de Mlle Fernande, et Louis ne soupçonnait pas, en les lui remettant, que la jeune fille répondait encore, après avoir promis qu'elle cesserait de le faire.

Aussi bien, Mlle Amélie n'était, pour Louis, qu'une seule personne qui se dédoublait par un caprice un peu puéril. Il fut tenté de la gronder, de la prier de cesser ce jeu; néanmoins, il

préféra attendre, tant il craignait d'arrêter cette correspondance. Il se souciait fort peu de ce que pensait Mlle Fernande; chaque jour, à l'heure du courrier, elle l'interrogeait:

— Rien pour moi?

Pas plus tard qu'avant-hier, elle avait reçu un nouvel aveu de l'institutrice, plus ardent, plus enthousiaste encore que les précédents.

« Je suis prête à m'accuser de mon émotion comme d'un péché, déclarait Mlle Amélie; mais je ne saurais m'en repentir. Hélas! monsieur et noble étranger, comprenez mon tourment: si j'essaie de raisonner, après quelques scrupules, je sens votre pensée si diaphane, si éthérée, que je ne résiste point à tant d'attraits.

« Quel crime ai-je commis pour traverser des transes qui me bouleversent? Quelles actions sublimes ai-je accomplies pour mériter ces joies séraphiques? Dois-je simplement rester dans l'ombre, essayer de vous faire un peu de bien par des paroles de consolation, ou, au contraire, m'avancer dans l'orbe de votre lumière?

« C'est pour cette solution que j'opte, par égoïsme.

« Sans connaître les traits de nos figures, nous connaissons les visages de nos âmes. Mais, oh! monsieur, il me reste une grâce à vous demander, et je n'ose pas; je me sens toute tremblante, comme une enfant... Je voudrais... vous allez rire

ou me gronder... je voudrais avoir... non, décidément, je ne peux pas... Et, pourtant...

« Devinez: il vous serait doux, n'est-ce pas, de posséder une image qui pût fixer vos pensées... une image sur laquelle reposer vos regards... Voilà... j'aurais une grande joie à recevoir votre photographie, et vous ne la refuserez pas à celle qui signe. — Amélie. »

Mlle Fernande éprouva un contentement très vif de cette demande, et elle se promit de la soumettre à Louis. Mais il ne permettrait point que l'on communiquât son portrait à cette folle. Restait Marcelle. Cette démarche présentait des inconvénients. D'abord, Mlle Lebardec, tout occupée du souci que lui causait la conduite de Raoul, n'était point d'humeur à l'écouter. Il fallait trouver une autre solution.

Il y avait bien un portrait de Louis, en Saint-Cyrien, dans l'album de sa mère; elle le considérait souvent, et elle n'aurait pas consenti à s'en séparer, même pour quelques jours. Que faire? Refuser à Mlle Amélie ce qu'elle désirait? Elle interpréterait cette fin de non-recevoir comme une rupture, et elle se formaliserait. La correspondance tomberait, et, depuis un mois, Mlle Fernande s'en divertissait avec trop de joie pour y renoncer.

Donc, elle aviserait, et elle descendit au salon, pour feuilleter tout de même l'album. Les volets

clos voilaient la lumière éblouissante du dehors; un rayon de soleil glissait par une fissure. Mlle Fernande se demanda, pendant une seconde, si, vraiment, cette plaisanterie n'avait pas trop duré. Devant ses regards défilaient les portraits représentant les membres de la famille Caravaillon, les cousins germains et issus de germains, la tante de sa mère, qu'il était indispensable de consulter sur toutes choses, avant de ne rien décider; la terrible tante Léocadie, de Sécascane, qui exaspérait Fernande, et qu'elle eût bannie de sa destinée, n'était-ce la grosse fortune dont elle hériterait un jour; il y avait aussi des camarades de son père, en groupe, au cercle, des amies de Mme Caravaillon en robe de bal, et l'oncle Octave, dans sa redingote prudhommesque, — mais, comme par un fait exprès, pas un seul militaire.

Tout à coup, elle tressaillit; un sourire malicieux erra sur ses lèvres; elle prononça: « Non, oh! non »! tourna la page, comme pour écarter une tentation, puis la rouvrit, la contempla de nouveau, inspecta le salon, et, s'étant assurée que personne ne l'épiait, elle tira une photographie.

— Tant pis, déclara-t-elle; après tout, ce sera très drôle!

Entre ses doigts, elle tenait l'image de M. Michalon. Il ne portait point l'uniforme — il avait mieux. Il était représenté dans ce costume qui,

l'an dernier, au fameux bal des prisonniers libérés, avait définitivement consacré sa réputation: debout, drapé dans son manteau, appuyé sur « le glaive de la justice », les moustaches terriblement hérissées, cet exécuteur des basses œuvres moyenâgeux se présentait comme le plus redoutable bourreau des cœurs. Oui, ce serait fort bien: M. Michalon, le galant « commissaire général de toutes les fêtes », l'homme le plus craintif de se faire mal voir par la société boudorisienne, M. Michalon, le grand conciliateur, celui qui avait su rapprocher correspondistes et anti-correspondistes, M. Michalon, le cavalier servant de l'ingrate Fernande, serait bel et bien compromis et par celle-là même qui hantait ses pensées. Mlle Caravaillon rédigea une épître qu'elle parfuma au musc, y glissa le portrait de M. Michalon, en enjoignant à Mlle Amélie de le retourner par retour du courrier.

« Pardonnez-moi, écrivit-elle, de me montrer sous cet accoutrement. Je trouve une certaine saveur à ce que notre première rencontre soit encore voilée. Ici, je suis costumé d'étrange manière: une fantaisie à moi, et — sans trop de fatuité — j'ose vous confesser que mon entrée sensationnelle au bal masqué a laissé des souvenirs dans la société. En échange de cette marque de haute confiance, je vous supplie, Mademoi-

selle, de me communiquer votre portrait à vous, ne serait-ce que pour un jour. »

Le soir même, une réunion de réconciliation générale groupait le « Tout-Boudoir » chez Mme Boulaigney. Aucune allusion au « passé », aucune gêne n'en gâtèrent la cordialité; le retour de Benjamin Rascasse fut assez remarqué. Mademoiselle Fernande, toutefois, se tenait manifestement à distance et ne lui accorda qu'un seul quadrille, pendant lequel son voisin — Louis Lebardec — captiva seul son attention.

Marcelle, très jolie, un peu pâle dans sa robe vaporeuse de satin rose, sous un nuage de tulle, discrètement décolletée, restait à l'écart. Son regard, où, malgré elle, rayonnait le souffle de la jeunesse, errait de groupes en groupes et ne se fixait nulle part. La dernière fois qu'elle s'était rendue au bal, Raoul était là... Quatre semaines déjà, depuis ce beau soir! Raoul! que ce nom sonnait aimablement à ses oreilles, et qu'elle ressentait de charme triste à se rappeler ses attitudes, le timbre de sa voix, tout ce qui avait plu à la jeune fille et charmé son imagination. Elle souffrait. Elle rejoignit bientôt sa mère et lui dit:

— Je suis très fatiguée, rentrons!

Mais Mme Boulaigney, qui avait surpris le propos, la retint:

— Attendez, attendez encore une seconde, ma petite Marcelle.

Elle souligna ces mots d'un clignement de paupières significatif à l'adresse de Mme Lebardec... Un train sifflait, et Marcelle se souvint, tout à coup, « que c'était l'heure à laquelle on arrivait d'Arles ».

A ce moment même, Benjamin Rascasse s'inclina devant elle, les bras arrondis et ballants, et lui demanda « la troïca », dont les accords vulgaires retentissaient déjà sur le piano. Ennuyée, Marcelle accepta. Dès les premières mesures, Benjamin lui adressa des compliments excessifs sur sa robe et sur la légèreté avec laquelle la jeune fille dansait, sur sa beauté, et lui fit part de ses idées sur le mariage. Marcelle connaissait Benjamin de longue date, et ses manières ne l'effrayaient point. Mais ces propos lui déplurent, au point qu'elle le pria de la reconduire à sa place. Mais Benjamin ne comprenait pas. Elle allait répondre avec hauteur, quand la porte s'ouvrit, et Raoul Romilleux, en uniforme, parut: il se dirigea droit vers elle...

Maintenant, Marcelle valsait avec Raoul. Le rythme les entraînait, les berçait. Louis admirait la beauté de sa sœur et souriait avec sympathie à son camarade. Les autres danseurs s'étaient arrêtés, tant on avait de plaisir à les regarder, et, seul, Benjamin Rascasse, sautant avec lourdeur d'un pied sur l'autre, encombrait le salon avec

une boudorisienne plantureuse, qui se mouvait à contre-temps.

— Conduisez donc ces dames au buffet, ordonna gentiment Mme Boulaigney.

Et, prenant Marcelle et Raoul à part, elle ajouta:

— Vous, menez cette jeune fille dans le petit salon; elle a besoin de se reposer.

Ils s'assirent sur un divan, un peu intimidés d'être seuls, et aussi près l'un de l'autre.

— J'ai bien regretté de n'avoir pas pu venir à la dernière séance du Comité, commença Raoul.

— Vous arrivez, je crois, des environs d'Avignon?

— En effet, Mademoiselle.

— On les dit fort agréables.

— Très beaux, très harmonieux, très pittoresques, même. Vous ne les connaissez pas?

— Non, et j'aurais grande envie de les voir.

Après une courte hésitation, elle ajouta:

— Geyrières, surtout.

Il la considéra avec une légère surprise.

— Vous y avez des amis?

— On m'en a beaucoup parlé, ces temps-ci.

Raoul reprit, avec un ton légèrement railleur:

— Ah! oui, ma cousine Mme Boulaigney m'a raconté cette histoire; il paraît que je suis le héros — pauvre héros! — de ces inventions... Et

voilà que ma parente s'est mis dans la tête de me présenter à une jeune fille qui habite Geyrières... Je ne puis m'y refuser... Mais, à mon âge, on n'a besoin de personne pour choisir, et je vous assure...

— Je ne vous demande pas de confidences, interrompit Marcelle.

Et son visage retrouva son sourire.

— Ce soir, j'ai eu beaucoup de mal à me rendre ici... beaucoup; je me suis presque évadé. Enfin, mon colonel m'a autorisé à partir, parce que je tenais à ne pas manquer cette soirée... Dimanche, je serai encore de service, et je trouvais le temps trop long... Oui, Boudoir a pour moi infiniment de séductions... »

Un monsieur solennel vint rappeler à Marcelle que « ce quadrille lui appartenait ». Elle se leva, non sans avoir promis la danse suivante à Raoul.

Vers quatre heures du matin, Mme Lebardec rejoignit sa fille:

— Il serait temps de rentrer, mon enfant!

— Oh! pas encore, je m'amuse tant, si tu savais...

— Tout à l'heure, tu étais fatiguée!

— Maintenant, je me sens tout à fait reposée.

Raoul venait de l'inviter.

IX

Le lendemain même de cette soirée Mme Lebardec reçut la visite de Mme Rascasse. Mme Lebardec connaissait les sentiments que le jeune négociant nourrissait pour Fernande; celle-ci n'en faisait point mystère; elle ne dissimulait pas que Benjamin l'importunait et qu'elle ne consentirait jamais à devenir sa femme.

— Peut-être, se disait Mme Lebardec,ce pauvre garçon se sera-t-il lassé; il a trop souffert par le dédain de Fernande. Hier, j'étais prête à juger sévèrement ses discours; aujourd'hui, je le plains! Mon Dieu, Benjamin n'a ni éducation, ni culture, mais, en somme, si malhonnête qu'il soit en paroles, il ne l'est pas dans sa conduite... Il gagne de l'argent... Et, après tout, si Raoul Romilleux n'insistait pas... Mais il insistera... Pauvre Benjamin, pas de chance!

Telles étaient les dispositions d'esprit de Mme Lebardec, lorsqu'elle rejoignit, au salon, Mme Rascasse. Celle-ci, les pommettes rouges, les

yeux ardents, coiffée d'un chapeau de gala et vêtue d'une robe en soie olive, se leva de son fauteuil et marcha à la rencontre de la maîtresse de la maison. Mme Lebardec devina son émotion ; apitoyée, elle pria la visiteuse de s'asseoir, et, après l'avoir rassurée par un accueil qui exagérait sa bienveillance, elle la confessa sur l'objet qui l'amenait auprès d'elle.

— Je suis très malheureuse, soupira Mme Rascasse, en épongeant les gouttes de sueur qui suintaient sur son front; oui, chère madame, très malheureuse.

— Que vous arrive-t-il donc?

— Notre pauvre Benjamin ne cesse de pleurer, lui qui aimait tant le commerce... Il n'aimait que cela... Si vous saviez...

— Calmez-vous, interrompit Mme Lebardec, que ce ton pathétique épouvantait, il ne faut point désespérer. Que puis-je pour vous?

— Le sauver, gémit Mme Rascasse; oui, vous pouvez le sauver, et c'est parce que j'ai confiance en votre amitié que je suis venue à vous, pour vous entretenir, de mère à mère, du cas de mon enfant.

— Expliquez-vous donc; je vous écoute.

— Voilà. Benjamin, vous le savez, a voyagé dix-huit mois; parti malade de chagrin, il revenait guéri; nous l'espérions, du moins... Or, de-

puis hier, le voilà repris par ses idées, plus cruellement que jamais...

— Depuis hier? interrogea Mme Lebardec.

Par devers elle, elle se rappela les mots que sa fille lui avait répétés: la minute décisive approchait; il fallait adopter une ligne de conduite, ne point engager l'avenir de Marcelle, mais ne point décourager définitivement cette mère.

Elle répondit:

— Depuis hier... je m'en doutais un peu.

— Vous aviez remarqué, n'est-ce pas, reprit avec vivacité Mme Rascasse, que mon fils était « tout chose », — elle prononçait « chosse », — enfin, qu'il ne se ressemblait plus, qu'il avait *les sangs tournés*. Le père l'a grondé, l'a traité comme un gamin... Benjamin a pleuré, oui, madame, comme je vous le dis, Benjamin a pleuré... Que ses yeux coulaient, tenez, je ne peux pas mieux comparer, comme un raisin que l'on presse... Enfin, quoi, il a la tête à l'envers!

— Maintenant, je crois comprendre votre angoisse, chère madame Rascasse, Benjamin a le cœur pris!

— Oh! mais pris, là, pris, vous savez, comme sous la meule d'un pressoir... On le croyait revenu à la raison, le pauvre! — elle prononçait, aussi, « le povre »! — il en est fou...

— Et cela a été brusque... un coup de foudre; car, si je ne me trompe, autrefois...

— Peuchère! s'écria Mme Rascasse; il n'a jamais aimé qu'elle, que je vous le répète... Depuis qu'il la connaît...

— Voyons, voyons, il ne faut pas se désoler ; l'avenir peut tout arranger.

— Justement, et je voudrais, quoi, un mot de vous... Si vous parliez à la petite...

— Je ne demande pas mieux; mais, vous savez, ma fille...

— Mlle Marcelle? questionna Mme Rascasse.

— Je n'en ai pas d'autre.

— Hé! *Bou Diou!* s'exclama la mère de Benjamin, qui vous parle de Mlle Marcelle... Je vous parle de Mlle Fernande!

Interloquée, tout de même, par cette assurance, Mme Lebardec ne trouva point, sur-le-champ, la riposte que lui suggérait son orgueil outragé. Une mère en veut toujours à une autre, quand on lui fait part des sentiments éperdus qu'éprouve un jeune homme pour une personne qui n'est point sa fille. L'indulgence qu'elle était disposée à montrer, tout à l'heure, se transformait en révolte; elle accusa, en elle-même, Benjamin d'une légèreté coupable. Mais, elle se contenta de soupirer:

— Ah! oui... Fernande!

— Bien sûr! reprit la mère de Benjamin; s'il s'agissait de Mlle Marcelle, je serais tranquille! Gentille, pas coquette, comme il faut... une per-

fection, quoi, mais l'autre! *Quelle torture qu'elle lui fait tourner la tête,* à la broche, quoi... Elle est méchante!

Et elle déblatéra contre celle qu'elle désirait avoir pour bru. Néanmoins, elle ne négligeait pas de citer les chiffres d'affaires atteints dans l'année: le négoce progressait, les recettes étaient supérieures aux bilans précédents.

— Donc, fit Mme Lebardec, pour indiquer que l'entretien avait assez duré, vous sollicitez de moi que j'intervienne auprès de Mme Caravaillon?

— Juste!

— J'essaierai. Permettez-moi maintenant un conseil: engagez votre fils à témoigner moins... d'empressement aux jeunes filles. Tout le monde n'a pas l'intelligence de comprendre qu'en aimant une, il adresse des compliments excessifs à une autre... Ce sont des détails, m'objecterez-vous, assurément... Nous n'en voulons pas à ce pauvre Benjamin, mais j'ai peur qu'il ne se rende ridicule. Et, ajouta-t-elle pour convaincre par un argument définitif Mme Rascasse, et cela pourrait nuire à vos affaires!

Effrayée, la mère en détresse s'écria:

— Vous croyez?... Enfin, merci, et sans adieu!

Justement, M. Michalon — qui apportait une communication urgente — entrait au salon. Il croisa la bonne dame, qui le salua à la mode du

pays, d'un signe de tête sec, qui ramena sur son front son chapeau et sa coiffure.

Mme Lebardec en avait gros sur le cœur: oser adresser de pareils compliments à « sa Marcelle » et demander la main de Fernande: c'en était trop! Et, cette Rascasse semblait trouver cela tout naturel! L'épouse de Casimir Lebardec appréciait l'incroyable inconvenance de ces parvenus qui avaient l'audace de s'attaquer « à ce qu'il y avait de mieux dans le pays ». Autrefois, les Lebardec fréquentaient « le grand monde ». N'étaient-ils pas allés à la réception du ministre et au bal de l'Hôtel de Ville? En somme, sous l'ancien régime, ils auraient occupé un rang: Colbert n'était qu'un petit bourgeois, et, sans prétendre à égaler Colbert, on pouvait aspirer à une situation qui, pour être plus modeste, n'en eût pas moins permis à M. Casimir Lebardec de jouer son rôle de l'Etat! En vérité, elle étouffait, et, comme elle avait besoin de dégonfler son âme, sur-le-champ, sous peine de succomber à la minute, elle déchargea sur M. Michalon le poids de sa rancune exaspérée, en lui racontant la démarche de cette « marchande »!

— Concevez-vous une pareille vanité, mon cher monsieur Michalon? Je vous en fais l'arbitre. Cette femme vient m'ennuyer une heure durant avec ses jérémiades et tombe à mes genoux... De bonne foi, j'étais en droit de m'ima-

giner qu'il s'agissait de ma fille... Hier soir, Benjamin lui a adressé de ces compliments... Est-ce admissible?

— Benjamin est imprudent...

— Vous êtes bien doux pour lui!

— Il n'a sans doute pas mesuré l'importance de ses paroles...

— D'ailleurs, je n'en voudrais pas pour gendre!

— C'est un bon cœur; on ne peut pas le lui refuser!

— Comment, vous admettez qu'on adresse de pareils compliments à une jeune fille, quand on pense à en épouser une autre?...

— Vous savez bien, Madame, qu'il est mal élevé!

— Ceci dépasse les bornes!

— Ne soyez pas impitoyable!

— Alors, vous me conseillez de faire cette démarche?

— Pourquoi pas? Vous êtes si bonne...

— Vous me conseillez d'aller trouver Mme Caravaillon?

M. Michalon bondit de son fauteuil, serra ses poings et demeura figé, la face injectée de sang, la mâchoire tremblante de colère:

— Hein! rugit-il, Mme Caravaillon?

— Mais, puisqu'il aime Fernande!

— Mlle Fernande...

Un son rauque sortit de la gorge de M. Michalon; il laissa tomber son chapeau et passa les mains entre les bourrelets de graisse de son cou et son faux-col; puis, il répéta, en s'écroulant sur le fauteuil:

— Mlle Fernande... Elle... Et il a osé... Oh!

Très émue par cet accès de rage et de désespoir, Mme Lebardec, qui ne savait comment le calmer, répétait:

— Remettez-vous, monsieur Michalon, remettez-vous, je vous en conjure!

Et, tandis que le gros homme soufflait, elle se disait:

— Mais, qu'ont-ils donc tous après cette Fernande? Heureusement que mon Louis ne pense plus à elle! Que serions-nous devenus?

— Ecoutez, reprit M. le commissaire général des fêtes, écoutez-moi, madame... Ce Benjamin est un misérable!

— Tout à l'heure, vous l'excusiez!

— Hé, tout à l'heure, je ne savais pas... A présent, c'est autre chose... Boudoir peut me rendre justice: depuis que j'habite ici, du vivant de ma pauvre femme comme après sa mort, j'ai voué ma vie aux distractions de notre cité. J'ai sacrifié mes loisirs à ses amusements; pendant que je portais le deuil et que je ne pouvais pas me montrer dans le monde, je me consacrais, en pensée, madame, à combiner des plans et à former des

projets... Je me suis efforcé de réconcilier les personnes de la société; grâce à moi — je ne crains pas de le dire — notre ville a traversé victorieusement les crises les plus aiguës, et l'union a régné entre nos murs, alors que la discorde sévissait ailleurs... Certainement, je ne me suis jamais brouillé avec personne; je suis pacifique, je suis pour la tranquillité, et je ne ferais pas de mal à une mouche... Eh bien, justement, au nom de mes principes humanitaires, je m'élève avec la dernière énergie contre ces gens qui corrompent la société, qui démoralisent nos salons et s'attaquent aux jeunes filles... Eh quoi! Benjamin, que nous avons toléré, que nous avons élevé jusqu'à nous, se permet aujourd'hui... Tenez, je ne trouve pas de mot... Mais, je vous assure qu'il me rencontrera sur son chemin, et, puisqu'il veut la guerre, il l'aura... Boudoir pourra choisir entre lui et moi. On verra Michalon contre Rascasse!

Mme Lebardec, qui croyait cette apologie achevée, murmura:

— Nous saurons choisir...

Il reprit, avec plus de force:

— J'ai accusé votre fils, madame, de vouloir épouser cette jeune fille...

— Oh! rassurez-vous, mon cher monsieur Michalon, Louis n'y songe pas...

— Hé! madame, riposta-t-il avec une violence

qu'il avait beaucoup de peine à maintenir dans les limites de la politesse, il aurait pu y prétendre; je ne sache pas que Mlle Fernande soit indigne de personne...

— Certainement non; nous l'aimons beaucoup... elle est la meilleure amie de Marcelle... mais mon fils a d'autres idées; du moins, j'ai lieu de le supposer...

— J'en suis enchanté, déclara M. Michalon, enchanté; l'heure n'est plus aux dissimulations, madame, l'heure est grave: je m'élève en défenseur impitoyable de la bonne éducation de notre ville. A notre dernier bal masqué, je figurais sous le costume d'un bourreau. Eh bien! je serai le justicier de tous ceux qui auront la pauvre, la misérable pensée de fomenter la discorde... Ah! ah! reprit-il avec un rire sardonique, ce Benjamin s'est imaginé que l'on pouvait se livrer à ces fantaisies de mauvais aloi! Je vous le répète, j'avais accusé votre fils de légèreté... Je fais amende honorable, et j'en suis bien heureux... A partir de ce jour, je n'accuserai plus les jeunes officiers de l'armée française de manquer de galanterie. Avec eux, je formerai une ligue contre tous les Benjamin Rascasse de la création... Eux, ils ont l'épée, et moi la parole: avec ces moyens-là, on a vite raison de ces vampires... car, madame, ce sont des vampires... Mlle Fernande me trouvera à son côté, prêt à la défendre, jusqu'à la

dernière goutte de mon sang... Ça, je vous le jure... Car, je sais être courageux, et je ne crains pas d'exposer ma vie...

— Vous exagérez, monsieur Michalon...

— Non, je n'exagère pas! Ce Benjamin, je lui retournerai la peau... C'est que, madame, vous ne savez pas; Mlle Fernande, je veux l'épouser...

Il n'avait pu taire sa confession; il adjurait Mme Lebardec de lui garder le secret, et il s'exprimait en termes à la fois si piteux et si exaltés, que la bonne dame revint sur sa première opinion et qu'elle exprima toute la sympathie qu'elle gardait à l'amie de sa fille. M. Michalon n'était plus tout jeune; mais il était si brave homme, il était encore « épousable », — un parti « très possible » pour toute autre que Marcelle. M. le commissaire général des fêtes discourait toujours, et Mme Lebardec se demandait avec inquiétude si, au fond de son cœur, son fils Louis ne cachait pas le désir de devenir le mari de Fernande. Cependant, on touchait à la péroraison.

— Je le déclare franchement, s'écria M. Michalon, la guerre est déclarée, une guerre de ruses, d'abord, pour ne pas faire échouer la Fête des Fleurs, — car je suis l'homme de tous les sacrifices, — puis, s'il le faut, la guerre sanglante... C'en est fait: le combat est décidé, au cri de Michalon contre Rascasse!...

Par scrupule, Mme Lebardec ne trahit point

cette confidence. Néanmoins, elle désira connaître les sentiments de son fils, et, le soir même, elle profita d'un instant de solitude pour parler avec Louis de l'avenir. Il ne songeait pas à se marier, affirmait-il, du moins pas tout de suite, et comme sa mère prononçait le nom de Fernande et insinuait qu'elle pourrait sous peu rencontrer l'époux de son choix, il accueillit cette nouvelle avec une parfaite indifférence. Par contre, il avait décidé de rendre visite à Raoul, dimanche prochain — après-demain — à Arles, « pour savoir ce qu'il pensait de Marcelle », et aussi — ce qu'il taisait — pour le faire parler de Geyrières.

Boudoir s'endormit, ainsi que de coutume. Personne — excepté Mme Lebardec — ne soupçonnait encore sur quel volcan on marchait. Pourtant, la catastrophe était fatale: on verrait Michalon contre Rascasse!

XIV

Quiconque eût dit à l'excellente Mme Lebardec que son amour pour ses enfants participait plus de l'égoïsme que du désintéressement, se fût heurté à cette réponse :

— Je suis mère!

Eh! oui, Mme Lebardec était mère; elle avait élevé ses enfants plus pour elle-même que pour eux; elle s'était efforcée de donner à leur cœur des sentiments qui se développeraient selon ses désirs; elle avait voulu façonner leur âme à l'image de la sienne, et elle s'était imaginée que, parvenus à l'âge où l'on songe à « faire sa destinée », son fils et sa fille rêveraient d'un mariage, conforme aux goûts raisonnables de leurs parents. Mme Lebardec, certes, avait estimé son fiancé; elle l'avait beaucoup estimé: n'était-ce pas sa tante Léocadie Crabesac qui lui avait présenté Casimir? La tante Crabesac savait choisir, en sa qualité de sœur aînée du père de Mme Lebardec, et cette union avait été la plus heureuse du

monde. Marcelle, déjà, paraissait hardie à sa mère, en arrêtant son choix sur Raoul Romilleux; mais, en somme, il n'y avait pas trop d'objections à formuler, et Mme Lebardec espérait que la tante Léocadie Crabesac — qui avait la vie dure — « approuverait cette émancipation de sa petite-nièce », puisque, au demeurant, les fortunes et les considérations familiales se trouvaient d'accord. Mais, la tante Léocadie Crabesac, pendant un séjour à Boudoir, avait aperçu Fernande, l'avait jugée avec quelques restrictions, voisines du blâme, et, depuis ce temps, Mme Lebardec, dans les transes, tremblait que son fils « ne s'amourachât d'elle ». Aussi bien, elle éprouva un soulagement infini, lorsque l'officier lui témoigna de l'indifférence à l'égard de la jeune fille. Hélas! cette mère ne soupçonnait point la réalité! Mme Rascasse, qui gémissait sur les désespoirs de son Benjamin, était moins à plaindre que Mme Lebardec, dont le fils s'était lancé dans une folle aventure, et qui, de jour en jour, s'ancrait dans de déplorables idées. Oui, ce malheureux, par une incroyable anomalie, était romanesque!

Qu'en eût pensé la tante Léocadie Crabesac, en sa villa, sur les Allées de Meillan, à Marseille? Elle l'aurait déshérité! — à moins qu'elle n'en fût morte du coup, sans testament, et comme les Lebardec étaient ses seuls héritiers...

Mais, il ne faut point envisager ces choses-là!

Donc, par ce matin — un clair dimanche — Louis montait dans le train d'Arles et s'abandonnait au bercement du wagon. La campagne était claire; le mistral, très clément. la caressait d'un va-et-vient léger. Les cyprès,balancés, inclinaient leur taille flexible, vêtue de leurs branches, qui s'allongeaient en s'approchant du sol, et les lignes régulières de ces formes coniques traçaient des murailles mobiles autour des maisons, semblaient danser mollement aux souffles de l'espace. Des pins parasols étalaient leurs bras au-dessus de leurs troncs inclinés, et les prairies vertes, les enclos fleuris, s'étendaient jusqu'aux pieds des collines. Un rossignol sifflait langoureusement, et, parfois, lorsque le convoi s'arrêtait, un trille montait à travers l'espace pour enchanter la nature amoureuse.

Louis, cependant, avait l'impression de s'éloigner d'un séjour où il laissait le meilleur de lui-même... Etait-ce Boudoir? Certes, il aimait les paysages où ses parents le recevaient... Mais, au fond de ses yeux, se dessinaient d'autres visions, presque irréelles... Louis songeait à Geyrières, à ce village vers lequel l'entraînait sans cesse son imagination. Il avait là, sur lui, la dernière lettre d'Amélie, cette lettre dont l'écriture seule le ravissait. Cette fois, Mlle Amélie — dont il avait livré « l'autre envoi » à Fernande — lui parlait

de la destinée des jeunes filles, de leurs méditations, et décrivait, avec une sobriété pleine de distinction, les lointains de son pays et de son âme. Il avait répondu voici cinq ou six jours, et, sans nouvelle depuis, il relisait ces dernières pages, s'en pénétrait, et les apprenait par cœur.

Qu'allait-il faire à Arles? Oh! sans doute, le bonheur de sa sœur le touchait; sans doute, le désir de la voir heureuse expliquait son voyage, et, pourtant, il y avait autre chose; il éprouvait une sensation confuse et délicieuse, un attrait complexe qui le poussait vers Raoul. Oui, en vérité, il y avait autre chose... Raoul ne devait-il pas rencontrer à la Fête des Fleurs Mlle de Trévaignac? Louis se souciait peu de cette jeune fille; mais elle était de Geyrières: cette qualité la parait d'une sorte de splendeur; parler d'elle, c'était parler un peu de son propre souci.

« Serais-je amoureux de mon inronnue? » pensa-t-il.

Cette matinée, ce ciel limpide, cette chaleur montante et toute cette nature qui l'environnaient, qu'il aspirait, envahirent son être. Il s'abandonnait avec délices aux charmes de l'heure et de la jeunesse; il ferma les yeux, pour contempler toutes les visions réelles et imaginaires qui s'étaient déposées dans son âme ou qui émergeaient de son cœur...

Le train stoppa. Sur le quai d'Arles, Louis aperçut Raoul, qui l'attendait.

Le lieutenant Romilleux habitait dans un hôtel du XVIIe siècle, au fond d'un vieux quartier; la rue, avec les pavés inégaux, entre lesquels pointaient des herbes, était silencieuse tout le jour; les grandes fenêtres étaient closes, et, derrière les petits carreaux à reflets verts, on devinait de vastes pièces, très hautes de plafond. La chambre occupée au second étage par l'officier d'infanterie s'ouvrait sur un jardin triste, mais dessiné avec art, et le salon-fumoir qui la précédait était meublé avec goût. Après avoir déjeuné au restaurant, les deux camarades flânèrent sur le boulevard; ils comprenaient qu'ils allaient se confier l'un à l'autre, et ils regagnèrent le domicile de Raoul. Aucun des deux n'osait aborder le sujet qui le préoccupait. Ils demeurèrent gênés, face à face, Raoul hésitant à parler de Marcelle; Louis, à prononcer le nom de Geyrières. La fumée des cigarettes s'évaporait dans l'air chaud, par la fenêtre ouverte. L'ordonnance de Raoul apporta le rapport et diverses pièces à signer; son entrée fit diversion aux pensées des deux jeunes hommes, et, pendant le court silence où Raoul donna des signatures, Louis chercha un début convenable pour entrer en matière, sans se compromettre. Lorsqu'ils furent seuls, de nouveau, Louis soupira:

— Avouez que la vie de garnison n'est pas drôle, quand on est seul.

— C'est vrai! Aussi, je rêve d'une destinée plus souriante. On peut servir son pays de mille façons, et j'avoue que si je trouvais une occupation intéressante...

— Vous donneriez votre démission? acheva Louis.

— Mon Dieu, franchement, oui; toutefois, il me faudrait un motif...

— Un mariage, par exemple.

— Vous avez deviné. Je me rends compte que je n'avais pas la vocation militaire. Mes parents désiraient que je fusse officier, et je suis entré dans l'armée; j'ai passé de l'internat à Saint-Cyr, et de Saint-Cyr au régiment; mon père et ma mère sont morts, je reste sans famille, et mon isolement me pèse.

— C'est que, insinua Louis, le mariage est une décision si grave à prendre!

— A qui le dites-vous!

Et Raoul décrivit, en termes voilés, la jeune fille qu'il désirerait rencontrer. Parfois, craignant de trahir son modèle, il s'en éloignait à dessein; Louis, alors, par un détail, l'en rapprochait et le forçait à se démasquer. Il l'interrogea doucement:

— Etes-vous certain de n'avoir pas, d'ores et déjà, fixé votre choix?

Raoul se troubla et répondit:

— C'est possible, en effet...

— Eh bien, alors, soyez heureux!

— Vous en parlez à votre aise! Je ne suis pas sûr que mes idées soient partagées...

— Rien de plus simple que de vous en assurer!

— Le moyen? Il est si difficile de s'expliquer... Ah! tenez, j'ai parfaitement compris le sentiment qui vous a fait insérer cette note dans les *Pages de la Jeune fille;* j'ai regretté pour vous que vous soyez si mal tombé. Justement, il y a de charmantes personnes à Geyrières; vous savez que ma cousine avait projeté de me présenter à l'une d'elles...

— Mlle de Trévaignac?

— C'est cela; même, Mme Boulaigney m'a envoyé son portrait.

Raoul se leva, ouvrit un tiroir, en tira une photographie, et, la présentant à Louis:

— Regardez, elle est ravissante, n'est-ce pas?

— Ravissante, prononça Louis d'une voix oppressée, ravissante, en effet... ravissante.

Ainsi, dans ce même village qui cachait tant de beauté, habitait une autre jeune fille... Pourquoi sa correspondante n'était-elle pas celle-là? Louis était tenté de s'écrier:

— Geyrières est à moi... Laissez-moi cette photographie... »

Mais il éprouva une sourde jalousie pour Raoul. Surmontant sa gêne et levant sur son camarade

ses yeux, dont il s'efforçait de dissimuler l'expression inquiète, il le questionna:

— N'est-ce point elle que vous désirez épouser?

— Non, répondit Raoul avec une parfaite sincérité; si charmante qu'elle me paraisse, si exquise qu'elle soit, je ne souhaite pas la connaître.

Comment Louis résista-t-il au mouvement spontané qui l'engageait à le remercier, à lui déclarer: « Vous êtes bon, vous êtes mon ami. » Il poursuivit son enquête:

— Elle ne vous plaît pas, prononça-t-il avec négligence.

— Oh! permettez, répliqua Raoul, je n'aurais point l'impertinence de formuler un pareil jugement... Non, j'ai d'autres idées, voilà tout.

Louis était trop ému pour pousser son camarade dans la voie des aveux. Il parla de l'oncle d'Yvonne, du colonel de Trévaignac, et s'exaltant:

— Voilà de l'injustice, mon cher Romilleux, dit-il. Si Mlle de Trévaignac possédait une grosse dot, soyez certain qu'elle serait mariée depuis longtemps !

— Vous avez raison; mais ne m'accusez pas d'obéir à d'aussi pauvres mobiles!

— Jamais de la vie!

— M. de Trévaignac tient à avoir pour neveu un officier et un officier passionnément épris de son métier...

— Il a raison, affirma Louis et, si je comprends vos goûts, sans les partager, je reste un fanatique de l'armée...

— Eh bien, insinua Raoul, vous verrez Mlle de Trévaignac à la Fête des fleurs...

Après une courte hésitation, il ajouta :

— Qui sait?

Louis pensa aux lettres qu'il recevait depuis quelque temps et murmura :

— Je ne veux pas me marier, pour l'instant.

Alors, pour faire diversion, il revint à Raoul :

— Vous y assisterez, vous aussi, n'est-ce pas?

— Assurément, mais pas pour Mlle de Trévaignac.

— Boudoir vous offre-t-il des attraits particuliers?

Raoul, à son tour, changea de visage et répondit par un « oui » que son interlocuteur n'eut pas de peine à interpréter; la conversation, désormais, était engagée et, comme l'heure du départ approchait, Louis, au moment de quitter son camarade, lui prit la main :

— Voulez-vous que je parle de vous à la jeune fille que vous aimez? demanda-t-il.

Raoul se jeta dans ses bras et répondit :

— Je n'ai donc pas à désespérer?

— Je ne crois pas...

— Vous me rendez l'homme le plus heureux du monde!

Ils allaient sortir quand Louis, avisant la photographie sur la table :

— Vous devriez ne pas la laisser là, lui conseilla-t-il.

— Vous avez raison.

Mais, au lieu de l'enfermer, il tendit le portrait à Louis et le pria de l'emporter.

— Vous seriez bien gentil de le remettre à Mme Boulaigney de ma part, sous cette enveloppe... Vous n'aurez qu'à lui dire que vous ignorez ce qu'elle contient.. Cela ne vous ennuie pas trop, interrogea-t-il avec un sourire?

— Pas du tout... Et, à bientôt!

— Pas avant la Fête des fleurs .. Dans huit jours... M'écrirez-vous, d'ici-là?

— Si je peux. Mais mon silence vaudra mieux; je voudrais vous laisser la joie de la surprise.

Louis, endormi par le bercement du train, ne s'éveilla qu'en arrivant à Boudoir. Le mistral, qui avait soufflé toute la journée, s'était tu aux approches du soir. Le crépuscule descendait avec majesté. C'était une de ces heures où l'espérance afflue et il semblait à Louis qu'un bonheur l'attendait.

— Rien pour moi? demanda-t-il, dès qu'il fut arrivé.

— Si, Monsieur, répondit la femme de chambre, une lettre.

Le cœur haletant, Louis déchira l'enveloppe :

la lettre était bien d'Amélie, mais de l'autre Amélie, la folle, comme il l'avait baptisée. Il négligea de s'arrêter à ces sottises et, entrant au salon — où Mlle Fernande prolongeait sa visite — il lui remit ce message. Mme Lebardec le gronda :

— Est-ce que cette correspondance continue? Le facteur insistait pour te remettre une enveloppe en mains propres. Je ne veux plus de ces histoires. Tu avais promis de cesser!

— Oh! riposta Louis, j'ai cessé depuis longtemps de correspondre avec cette toquée; seulement, elle persiste à m'écrire et je ne puis l'en empêcher.

— Es-tu content de ta journée? questionna Marcelle.

— Très content; viens que je t'embrasse.

Mlle Fernande se divertit fort en lisant la prose de Mlle Amélie, enthousiasmée par le portrait de M. Michalon. Elle désirait le garder : dans quelques jours, elle le renverrait, avec le sien; il était au-dessus de ses forces de s'en séparer dès aujourd'hui.

« Et Mme Lebardec veut que je m'en tienne là, pensa Mlle Fernande; ah non; c'est trop beau! »

Elle répondit deux pages délirantes; elle déclarait que le « lieutenant Louis », maintenant qu'il se savait compris, se désespérait de ne point connaître sa correspondante :

« Si vous avez une âme, concluait-elle, une

âme digne d'inspirer vos incomparables lettres, permettez-moi de vous connaître, de vous parler... Où, quand et comme vous le voudrez : je serai là. Mademoiselle, c'est là mon seul espoir. J'attends votre verdict : je ne vis plus... Ecrivez-moi, et j'accours, respectueux et dévotement soumis. — Et Louis. »

Mlle Fernande pensa :

« Si maintenant il veut la connaître, il ne tient qu'à sa curiosité de le satisfaire! »

Et elle se félicitait de sa vengeance...

Mais Louis veillait : et la photographie d'Yvonne de Trévaignac lui souriait. Il la contemplait, il voulait en fixer à jamais les traits dans sa mémoire et s'imaginer que c'est à cette jeune fille là qu'il répondrait dans l'avenir. Et il pensa :

« Je ne rendrai ce portrait que demain... Je puis bien le garder quelques heures... »

XV

Lentement, la pluie déferlait du ciel uniformément gris, mais clair cependant et la poussière épaisse, transformée en bouillie jaune, s'amoncelait dans les ornières, le long des routes et luisait au pied des platanes. La chute silencieuse de ces gouttes fines, avivait le ton des verdures et répandait une sensation d'engourdissement et de mollesse.

Toute la matinée, Louis avait attendu la lettre de « son Amélie »; mais l'attente avait été vaine; maintenant, vêtu de son caoutchouc, le capuchon relevé sur sa casquette, il marchait droit devant lui et comptait, machinalement, ses pas, qui claquaient dans la boue. La photographie de Mlle de Trévaignac avait été rendue, la veille, à Mme Boulaigney; ce visage adorable, malicieux, ce visage où s'harmonisaient tant de mélancolie et tant de malice hantait son souvenir. Pourquoi ne l'avait-il pas conservée? Dimanche, dans cinq jours, il aurait pu la remettre à Raoul.

Mais, bien qu'il se sentît pour son futur beau-frère une confiante sympathie, il préférait garder pour lui seul son secret.

Du haut clocher de Boudoir, trois heures sonnèrent, et, comme Louis désirait ne pas manquer le courrier, il rebroussa chemin. La pensée de sa sœur le visita : « Qu'elle soit heureuse, elle, du moins, se dit-il », et il rêva au bonheur qui se préparait. Maintenant que l'avenir de Marcelle était assuré, il s'amusait à entourer d'un certain mystère sa visite à Raoul, et ne procédait que par allusions.

Il n'avait point édifié Marcelle sur les sentiments de son camarade et il s'était contenté d'envoyer quelques mots à Romilleux, pour entretenir son espérance. Par ailleurs, il vivait comme dans un demi-sommeil.

Aux portes de Boudoir, il croisa le facteur.

— Justement, j'ai quelque chose pour vous, mon lieutenant... que même ça pèse double port... attendez donc... Venez là, sous la porte... que je cherche.

Il fouilla dans sa boîte. Louis reconnut, hélas! l'adresse à la machine à écrire. Il demanda :

— C'est tout?

— Té, il y en a un peu pour tout le monde!

— Donnez-le, je vais l'emporter.

Le brave homme donna des journaux et des prospectus; tout à coup, il partit d'un bon rire:

— Hé, mais, je ne me trompe pas! Il y en a une autre pour vous!

— Une autre? interrogea Louis avec empressement.

Et il s'empara de la lettre sur laquelle il vit, non sans émotion, l'écriture qu'il désirait voir. Il se hâta de rentrer, remit le courrier de ses parents à la domestique et monta dans sa chambre. Nullement impatient de savoir ce que contenait l'envoi prolixe de « la folle » il ouvrit l'autre enveloppe, il pensait à Mlle de Trévaignac. Il lut :

« Il y a, décidément, deux hommes en vous, Monsieur, deux hommes très différents. Le premier dissimule sa personnalité, je crois, sous un style un peu... intempestif, et le second se sert d'un langage que j'ai quelque agrément à lire. Vous avouerais-je que ce dernier garde mes préférences et que, puisque vous m'en laissez le choix, c'est à celui-ci que je répondrai. A vrai dire, j'en éprouve de l'embarras. Vous chargez le premier de commissions que le second n'ose remplir et il me faut un peu de courage pour tracer ces lignes.

« Vous m'avez envoyé votre portrait; vous y figurez vêtu en bourreau et vous semblez très bien portant. Vous montrez une hâte vraiment surprenante, à mon gré, à solliciter un rendez-vous qu'il serait — ne trouvez-vous pas? —

inconvenant de vous accorder. J'aurais, cependant, la tentation de vous voir, ne serait-ce que pour m'assurer si votre physique correspond à celui que représente l'image qui est tombée sous mes yeux. Sans doute — et je m'arrête à cette solution — ce déguisement vous épaissit un peu. J'aurais dû vous retourner, puisque vous me le demandez, mon portrait, également masqué, mais, dans notre petit village, on ne va pas au bal. Il y a peu de gens civilisés dans les environs et quelques familles, seulement, témoignent un goût que je ne partage pas pour ces sortes de distractions.

« Vous le voyez, Monsieur, je suis obligée de vous gronder; je suis obligée de vous demander de ne plus me parler sur ce ton, au risque de perdre un correspondant qui ne laissait pas de m'inspirer de la curiosité! Je me sentais de la sympathie pour le culte que vous avez voué à votre carrière et j'aurais préféré à ces phrases excessives une lettre de la même inspiration que la dernière, celle de votre écriture. Dois-je le souhaiter encore? Cette fois, je pense que votre prose sera digne d'un officier et, j'ajoute, capable de plaire à une jeune fille. —Amélie. »

Que signifiait cette mauvaise humeur? De quel portrait, de qui parlait Mlle Amélie? Louis décacheta l'enveloppe de « la toquée ». Deux photographies s'en échappèrent : celle de M. Michalon

en bourreau moyen-âge et celle d'une femme qui, bien que peu âgée sur cette épreuve, n'avait point l'air jeune sous ses bandeaux plats. Louis déchiffra le texte :

« Noble bourreau, vous avez exigé que je vous renvoie votre portrait; vous avez ordonné que je vous confie le mien : les voici. L'heure de l'expiation a sonné; vous avez placé ma tête sur le billot et j'accomplis un sacrifice plus lourd que vous ne le croyez en vous adressant mon image; c'est un acte d'humilité.

« Telle que vous me verrez, j'étais, il y a quelques années. On m'appelait alors « la petite Amélie » et j'étais une enfant espiègle, un peu folle déjà, car je rêvais beaucoup et de tant de choses que les autres ne comprenaient pas.

« Il n'y avait que ma sainte mère pour s'attendrir sur mon compte.

« Voudrez-vous encore me connaître, après cela? Oh! chevalier, au visage implacable et doux, qui résisterait à votre supplique? Je vous dis : « Venez, venez, venez! »

« Seulement, il faut attendre un peu. La semaine prochaine, si vous êtes libre, mercredi ou jeudi, vers cinq heures du soir, vous me trouverez à Geyrières. Vous demanderez le vieux calvaire. Dans la forêt, votre amie inconnue se cachera au sein des mousses.

« Au revoir, noble bourreau. — Amélie. »

« Voyons, voyons, pensa Louis, je perds la tête! Ma lettre est parvenue à cette jeune fille et elle me répond avec sévérité; d'autre part, cette petite Fernande a fait des siennes et sa lettre est également parvenue et à la même personne! Ces deux Amélies sont donc une seule et même créature. L'une est sincère et l'autre se moque de moi. Laquelle est la vraie?

Justement, Mlle Fernande arrivait. Louis descendit au salon où elle se trouvait seule: Marcelle ne devait rentrer que dans une demi-heure. Il lui tendit l'épître de « la toquée ».

Elle lut et partit d'un franc éclat de rire; elle expliqua comment l'idée lui était venue d'expédier l'effigie de M. Michalon. Elle s'écria :

— Avouez que c'est follement drôle!

— Je ne trouve pas.

— Mais si, vous imaginez-vous M. Michalon à ce rendez-vous?

— Vous prétendez qu'il s'y présente?

— Oh! non, je l'excuserai... à moins que vous-même...

— Justement!

— Quoi, vous irez?

— Naturellement!

— Tout de bon?

— Tout de bon!

— Vous risquez de vous compromettre.

— Par votre faute!

— Vous vous fâchez?

— Je ne me fâche pas... mais je trouve, francchement, que vous avez abusé de la situation, Mademoiselle... ce n'est pas bien!

— Il s'agit d'une farce!

— Qui peut faire souffrir. Ne riez pas. Si folle que soit cette malheureuse créature, elle est sincère, peut-être.

— Eh bien, je vais la détromper, lui confesser que je suis l'auteur des lettres et tout sera fini.

Assurément cette solution radicale forçait « son Amélie » à se démasquer; d'autre part, il risquait de la froisser. Comme il s'agissait, d'après lui, d'une seule correspondante, pourquoi ne pas entrer dans son jeu? En somme, il y avait là un moyen infaillible de la connaître, et l'image de Mlle de Trévaignac lui apparut. Il répliqua :

— Ecoutez-moi, Mademoiselle Fernande; c'est moi qui ai eu l'idée malencontreuse de cette gaminerie; il m'appartient de réparer mes torts. Mon opinion sur ce point est arrêtée. J'irai à Geyrières mercredi à cinq heures; c'est une affaire décidée.

— Ce projet vous offre-t-il tant d'attrait?

— Ce n'est point la question. Voulez-vous être assez aimable pour répondre à Mlle Amélie?

— Vous l'exigez?

— Je vous en prie.

— Et je lui dirai?

— Que vous acceptez le rendez-vous. Puis-je y compter?

— La lettre partira ce soir.

— Merci, et sans rancune.

Décidément, Louis avait beaucoup changé. Mlle Fernande ne le reconnaissait plus. Elle n'était, pour ainsi dire, jamais sortie de Boudoir. L'esprit « parisien » l'étonnait, et son idéal se bornait à une existence tranquille et monotone qu'elle ne trouverait guère qu'ici. Après tout, elle était raisonnable, elle avait été élevée par des parents qui ne demandaient point l'impossible et qui s'engraissaient dans leurs millions. Si Mlle Fernande refusait un mariage disproportionné entre elle et M. Michalon — qu'elle jugeait grotesque — elle trouvait un charme suffisamment romanesque à l'attachement de Benjamin Rascasse. Moins élégant que l'officier, il possédait les meilleures qualités d'un « bon mari ». Mlle Fernande appliquait tout ce qu'elle possédait d'imagination à embellir le caractère de Benjamin. La démarche de sa mère auprès de Mme Lebardec l'avait émue.

L'ondée cessait. Les nuages légers, qui ressemblaient à des flocons sur l'azur, se dissipaient; des gouttes tombaient une à une sur le sol, d'où s'exhalait l'humidité avec la senteur des champs.

Près de la fenêtre ouverte, Louis se penchait sur une page blanche :

« Mademoiselle, écrivait-il à Yvonne, il y a deux hommes en moi, me dites-vous. Vous m'obligez à jouer ce rôle double, puisque, en vous, il y a deux femmes. Et, dans cette lettre, je ne veux m'excuser qu'auprès de celle qui me gronde : il faut qu'elle me pardonne.

« Comment vous expliquer mon embarras? Vous me parlez avec une ironie dont la qualité vous appartient, du portrait qu'un certain lieutenant Louis vous aurait offert, alors qu'une Mlle Amélie qui n'a rien de commun avec vous, le lui avait demandé. Pourquoi tenez-vous à ce que ce visage soit justement le visage de celui de vos deux correspondants qui vous déplaît le moins?

« Me défendrai-je en essayant une esquisse de ma personne? Je n'y songe point. Permettez-moi, cependant, un aveu : l'image que votre homonyme a renvoyée ne peut, me semble-t-il, être la vôtre.

« Elle y apparaît austère avec une expression exaltée; elle a l'air d'une jeune femme sans jeunesse... Ce ne saurait être vous, Mademoiselle, dont je me figure le maintien tout de grâce, de réserve et de tendre malice. Vous devez avoir des yeux limpides, avec un regard qui sait vous tenir

à distance, mais un sourire qui sait vous consoler...

« Me tromperais-je, qu'il faudrait me le pardonner...

« Pardonnez aussi, je vous en conjure, au rustre qui a sollicité — avec quelle impertinence — un rendez-vous que vous avez eu raison de refuser. « L'autre Amélie » peut le lui accorder et il peut s'y rendre, appelé par elle : il n'ignore point que ce serait folie d'espérer vous y rencontrer. Vous ne douterez plus, n'est-ce pas, de ma sincérité?

« Voici le soir, Mademoiselle; c'est un soir vaporeux de mai, un soir frais et qui me repose. La nuit sera très claire et les rossignols chanteront. Je serais heureux de mériter votre pardon.

« Une réponse me causerait une joie sincère... Puis-je l'attendre? Croyez à ma respectueuse, ma plus respectueuse sympathie. — Et Louis. »

A Geyrières, aussi, l'ombre était diaphane et les rossignols chantaient...

XVI

Dès cinq heures du matin, ce dimanche-là, M. Michalon ouvrit ses volets et mit la tête à la fenêtre, encore qu'il ne fût point coiffé et qu'il n'eût pour vêtement qu'une chemise de nuit. Il eût volontiers prolongé son sommeil, mais c'était le grand jour : le jour du triomphe, le jour tant attendu du Corso fleuri! Quel temps ferait-il? Hier, le mistral avait soufflé, mais le couchant avait eu des teintes orange plutôt que sanglantes, et l'on pouvait espérer que le ciel favoriserait cette fête qui devait marquer dans les fastes de Boudoir. Une brume laiteuse flottait dans l'espace; à peine M. Michalon distingua-t-il, en se penchant, le kiosque à musique, sur la place déserte.

Quelle journée se préparait pour lui et comment se tirerait-il de toutes les charges qu'il avait assumées? En pareille matière, on ne peut compter que sur soi et M. Michalon, sur son calepin, avait noté minute par minute, l'emploi de son temps. Il relut :

« Réveil à six heures; consulter le baromètre; garder ma chemise de nuit et inspecter le parcours en m'assurant que l'on arrose et balaye; déjeuner à huit heures : chocolat, pour résister jusqu'à une heure; dépouiller le courrier; sortir; faire accrocher des lampions supplémentaires; rentrer; faire ma barbe; changer de chemise et assister à la répétition de la fanfare : surveiller la clarinette qui joue faux; faire arroser et rappeler à M. Louis Lebardec qu'il a gardé la responsabilité de la loggia fleurie; rentrer pour voir s'il n'est rien arrivé; prendre l'apéritif; recommander aux marchands de fleurs de se pourvoir de paniers; me rendre compte si les ordres ont été exécutés et déjeuner; menu : olives catchades, saucisson d'Arles, bifsteack et salade, dessert, café, cognac, londrès. Après-midi : faire balayer et arroser; suivre le parcours; voir le maire pour les services d'ordre; me raser de nouveau; m'habiller; placer les inspecteurs; disposer la musique; réception des concurrents devant la mairie; départ du cortège. »

Et M. Michalon, désespérant de satisfaire à ces occupations absorbantes, se recoucha en se livrant à des réflexions sarcastiques sur la paresse humaine. Cependant, les visions défilaient devant son imagination surexcitée; des figures passaient; des silhouettes se mouvaient et, le mal de tête d'un réveil précoce agissant sur ses nerfs,

M. Michalon se rendormit sans s'apercevoir qu'il passait de la veille au sommeil. Lorsque sa domestique frappa à la porte, on lui apprit qu'il était huit heures et que les balayeurs et arroseurs envahissaient la maison pour les ordres. M. Michalon, tel un fauve, bondit hors de son lit. Il s'écria :

— Et ma barbe qui n'est pas faite; et mes instructions qui n'ont pas été transmises et mon courrier qui n'est pas dépouillé!

Il avait déposé, soigneusement, sur une chaise, un complet smoking, commandé tout exprès pour la circonstance; en effet, il avait ouï dire qu'il n'était point séant de revêtir l'habit noir en plein jour et il s'était fait confectionner ce costume, « afin de prouver qu'on savait vivre en province ». Au revers lustré de satin, il avait accroché, déjà, la plaque de métal avec cette inscription : « Commissaire général » et il comptait apporter un soin extrême à sa toilette. Dans sa rage, il s'en prit à son pantalon neuf, qui le serrait. Il dégringola l'escalier en hâte, les cheveux hérissés autour du front, le col de la chemise dégrafé, et confondit les ordres à ses domestiques avec ceux aux balayeurs. Enfin, en nage, il déjeuna. Il n'avait pas l'habitude du chocolat et son premier repas lui pesa toute la matinée.

Mais, à quatre heures, lors de la réception, il

prit sa revanche et la bourgade fut unanime à rendre hommage à son infatigable génie.

Le soleil implacable dardait ses feux sur la place, où, massés, accolés les uns aux autres, les curieux se pressaient. Des chaises avaient été réservées aux personnalités officielles et l'on notait la supériorité numérique des dames, sous leurs ombrelles, qui s'épongeaient avec leurs mouchoirs, les doigts saucissonnés dans les gants trop étroits.

Tout à coup, l'orchestre, dans le kiosque, attaqua un pas redoublé; la foule, retenue de l'autre côté par un barrage de volontaires, s'agita; les assistants se levèrent et l'on vit déboucher le cortège : le brigadier de gendarmerie précédait quatre gendarmes, à cheval, comme lui. Derrière eux, dans un landau, encadré par le capitaine et le lieutenant des pompiers, panache au casque et sabre au clair, se pavanait « le jury », composé de quatre messieurs — dont M. Lebardec — et à côté d'eux, les bras ballants, le chapeau en arrière, trottinait M. Michalon. Désireux d'exercer une surveillance générale, il allait et venait le long du parcours.

Majestueusement, les quatre membres du jury prirent place sur l'estrade de bois, garnie de lierre et recouverte par un dais en toile, et le défilé commença.

Venaient, d'abord, un groupe de pompiers,

l'arme au bras; derrière eux, la société des gymnastes majeurs, culottes et vareuses blanches, ceintures et bérets rouges, puis un nouveau groupe de pompiers que suivait un char rustique paré d'oliviers, une surprise de la dernière heure, enfin, les voitures de Mmes Lescenas, enrubannées de fleurs; suivait, tout de blanc vêtue, la société de gymnastique, juniors ; puis, un vide. Le moteur impatient d'une auto ronfla. M. Parigoulet conduisait en personne, et à peu de distance d'elle apparut la voiture des mères. Un nouveau groupe de pompiers; c'était fini.

Mais la fête commençait. Voitures et auto, pompiers, gendarmes et Sociétés de gymnastique se mirent à tourner trois heures durant autour du kiosque, dans lequel, inlassable, la musique exécutait des marches et des airs de danses, que dominait la voix fausse de la clarinette municipale. M. Michalon ne pouvait se résoudre à rejoindre le jury : d'avance, on avait décidé d'accorder cinq premiers prix aux cinq véhicules; il était tranquille sur le résultat. Dans la foule, on assurait que, de mémoire boudorisienne, on n'avait vu pareille affluence et cette « descente du cortège » prit des proportions d'épopée.

Cependant, face au kiosque, symétriquement à la tribune du jury, s'élevait une barraque en planches, tapissée de feuillages, dans laquelle on

apercevait deux jolies bouquetières XVIIIe siècle, Mlles Marcelle Lebardec et Fernande Caravaillon, en robes à paniers, et portant des corsages avec des échelles de soie. Elles échangeaient leurs impressions sous la surveillance de Mme Lebardec, assise en face d'elles, de l'autre côté de la piste, auprès de Mme Boulaigney. Après s'être diverties, elles demeuraient pensives. A peine retrouvèrent-elles quelque bonne humeur lorsque M. Michalon — ravi de les voir seules, sans rival à redouter — s'approcha pour leur demander « si tout marchait à leurs souhaits » et qu'elles l'ensevelirent sous une avalanche de bouquets qui tachèrent son plastron impeccable, dérangèrent sa coiffure, l'empêchèrent de parler et le mirent finalement en fuite.

M. Michalon, décidément, importunait Mlle Fernande : il était trop vieux, et elle s'en prenait à jalouser « les petites Lesmarillée » dans l'auto de M. Parigoulet. Comprend-on cela! Louis s'était perdu dans la foule et Benjamin restait invisible! Les causes de la tristesse de Marcelle étaient plus graves. Raoul était ici; tout à l'heure, elle l'avait aperçu auprès de son frère et, maintenant, il avait disparu. Pourquoi?

Soudain, Mme Boulaigney se leva et fit des signes à de nouveaux venus, qui ne pouvaient franchir la piste. M. Michalon, fort à propos, intervint pour lancer un formidable et impératif

« circulez, Mesdames, je vous en prie », auquel on répondit par des projectiles fleuris.

— N'abusez pas de votre moyen de défense, implorait le pauvre commissaire général, voyez, je n'en peux plus.

Mme Boulaigney l'appela :

— Monsieur Michalon, seriez-vous assez aimable pour conduire jusqu'ici M. le colonel de Trévaignac, qui attend là-bas, avec sa nièce.

— Mais tout à vos ordres, belle dame!

Et, le chapeau à la main, arrêtant d'un geste autoritaire l'auto de M. Parigoulet, il pilota le colonel et celles qui l'accompagnaient. Les présentations eurent lieu aussitôt : Mme Lebardec fit le meilleur accueil du monde au colonel, dont l'attitude hautaine et la rosette, à la boutonnière, impressionnèrent fort la femme de Casimir, qui n'était que chevalier de la Légion d'honneur. Elle se montra pleine de bonne grâce pour Yvonne. Nul ne prêta, de prime abord, attention à une demoiselle qui se tenait discrètement, à quelque distance. Yvonne la nomma:

« Mlle Cardignault, une amie et ma compagne », et comme Mme Boulaigney ne se sentait point le désir de causer avec cette créature falote, elle appela M. Michalon et elle le lui présenta, en ajoutant : « M. le Commissaire général, l'organisateur de cette jolie fête! »

A son aspect, Mlle Amélie pâlit; elle se pencha

vers Yvonne et soupira, si bas que la jeune fille l'entendit à peine :

— C'est lui, c'est le bourreau!

Yvonne l'examina, non sans étonnement, tandis que la conversation s'engageait entre M. Michalon et l'institutrice. Elle ne tarissait point d'admiration sur l'ordre qui régnait, sur la grâce du pays; un peu plus, elle l'eût félicité d'avoir commandé ce beau soleil.

— Ce n'est rien encore, opina M. Michalon, fort ému par ces louanges, ce n'est rien, vous verrez, cette nuit, la fête vénitienne... Je me ferai une joie de vous promener.

— Que vous êtes bon! murmura-t-elle.

Et M. le commissaire général lui trouvait un charme étrange; il en oubliait le jury; il en oubliait d'être jaloux de Fernande... Et, pourtant, là, en face, dans la loge, Benjamin Rascasse venait de s'installer auprès des deux jeunes filles.

— Enfin, vous voilà, ce n'est pas trop tôt, s'écria Mme Lebardec, dès qu'elle aperçut Louis. « Mon fils! » ajouta-t-elle en le désignant au colonel. »

— Le lieutenant Raoul Romilleux, dit de son côté, Mme Boulaigney.

M. de Trévaignac examinait les deux jeunes gens. L'uniforme leur seyait à l'un et à l'autre, mais le dolman bleu des hussards enchanta le colonel :

— Belle arme, s'écria-t-il, la plus belle de toutes... Pardon, Monsieur Romilleux, pour cette partialité; j'ai servi dans la cavalerie.

Puis, s'adressant à sa nièce :

— Voilà, petite, comme j'étais à cet âge-là!

« La petite » avait remarqué Louis de très loin et son cœur s'était mis à battre, lorsqu'il s'était approché; Louis, de son côté, reconnut le modèle de la photographie que Raoul lui avait prêtée. Que de grâce, que de distinction, que de charme! Sous la charlotte blanche, les cheveux blonds cendrés bouffaient ; la robe vaporeuse mauve jetait sur le visage un reflet infiniment doux et ces yeux — ces yeux adorables par leur transparence — vous permettaient de lire jusqu'au fond de cette âme...

— Conduis Mademoiselle auprès de ta sœur, Louis...

Ce nom! Louis... non, ce n'était pas possible? Comment savoir?... Yvonne le suit, un peu tremblante et Raoul les rejoint en hâte; il est impatient de se rapprocher de la jolie Marcelle.

— Bonne tenue, dit le colonel à Mme Lebardec, je vous félicite, Madame!

La fête touchait à sa fin. Voitures et autos, après quatre heures de manège, s'arrêtaient enfin; les fleurs étaient épuisées.

M. Michalon revint auprès de Mlle Amélie : elle savait lui exprimer, elle, ce qu'il désirait

entendre; les jeunes gens se groupèrent auprès des parents.

— Raoul dîne à la maison, déclara Louis.

— Nous nous retrouverons ce soir, opina Mme Boulaigney. Vous nous ferez plaisir. N'est-ce pas, colonel?

— Ça me rappellera le vieux temps, répondit M. de Trévaignac et, se penchant à l'oreille de sa nièce, il répéta : « J'étais tout à fait ainsi, à son âge. La cavalerie petite, il n'y a que cela! »

Yvonne partageait l'avis de son oncle.

XVII

Les lendemains de fêtes sont tristes. Boudoir, lui-même, avait pris l'air désenchanté, avec les chaises en désordre, autour du kiosque, les barrières de bois à demi arrachées, les sillons dans la poussière épaisse, sur le sol et la poudre grise sur les platanes, où pendaient lamentablement des lampions, dégonflés comme des ballons minuscules en détresse. La piste et la chaussée étaient jonchées de petits bouquets fanés, écrasés par la foule, et, dans les ruisseaux, au bord des trottoirs, s'accumulaient des confettis.

Par cette matinée très douce, en gagnant la gare, en compagnie de son oncle et de Mlle Amélie, Yvonne considérait ce décor. Les boutiques étaient encore closes, les volets des maisons fermés; les garçons de café, une serviette tordue autour du cou, en bras de chemise, épongeaient les tables et balayaient les terrasses; les autres habitants de la ville devaient dormir sur leurs lauriers; le paysage seul était éveillé. Une compa-

gnie de fantassins déboucha sur la route qui mène au champ de tir. Les trois voyageurs avançaient en silence, M. de Trévaignac portant une valise, les deux femmes une petite sacoche, et chacun suivait sa pensée.

Ils arrivèrent en avance à la gare. Ouvriers et paysans se succédaient devant les guichets; on enregistrait avec lenteur des bagages, paniers recouverts d'une bâche, caisses avec des poules, fûts rebondis, et, dans la salle d'attente, il y avait des gens assoupis sur les banquettes.

Partir! Pourquoi partir? L'heure était exquise! Là-bas, au bout de la voie, le ciel se confondait avec la vapeur qui montait de la terre; l'espace était sonore. M. de Trévaignac se promenait de long en large, en fumant des cigarettes; Yvonne et sa compagne s'étaient assises, perdues dans leurs songes. Enfin, Mlle Amélie demanda, d'une voix encore hésitante:

— Etes-vous satisfaite de votre voyage, mignonne?

— Et vous, Mademoiselle Amélie?

— Oh! moi, soupira la demoiselle, je suis « tout chose », toute bouleversée... Je voudrais ne plus m'en aller... Hier soir, par cette nuit poétique, j'ai été si bien comprise... ah! si vous saviez!

— Eh bien! dit Yvonne, il faut emporter d'ici un bon souvenir et de l'espérance!

— Oh! oui; mais il m'est cruel de partir. Ce noble bourreau a été si délicat; pas une allusion aux lettres, comprenez-vous? Rien; il paraissait m'ignorer... Oh! quelle grande âme... Quand le reverrai-je?...

Yvonne, aussi, se rappelait. Auprès de Louis, elle avait cheminé sous les branches des platanes. Il l'avait interrogée : à Geyrières, ne connaissait-elle pas une « demoiselle Amélie »? Elle avait eu l'aplomb de répondre qu'elle ne la connaissait pas; chaque mot prononcé par le jeune officier trahissait l'auteur des lettres autographes qui lui étaient chères, déjà.

— Voilà le train, dit M. de Trévaignac, en prenant sa valise.

Un bruit de ferraille, des cris, un vacarme de chariots traînés, des portières qui se ferment, un compartiment où l'air est étouffant, un va-et-vient qui donne le vertige, un sifflement, un cahot: on part. Des larmes montent aux yeux d'Yvonne; elle regarde par la portière pour les cacher, et, tout à coup, au passage à niveau, elle voit, debout, un jeune homme qui soulève son chapeau de paille: c'est Louis...

M. de Trévaignac s'était assis en face de sa nièce.

— Charmant, tout cela, déclarait-il; ce paysage est charmant! Ah! voici que Boudoir disparaît; j'y retournerai bien volontiers, et toi, petite?

— Moi aussi, mon oncle.

— Nous reviendrons. Ils sont gentils, ces deux jeunes lieutenants, ajouta-t-il; le cavalier, surtout; il aime son métier, il le comprend. Tu as causé avec lui?

— Oui, pendant la promenade.

— Parfait, parfait... Et vous, Mademoiselle Amélie?

— Oh! moi, je suis très heureuse...

Yvonne crut que son oncle la laisserait à sa méditation; mais, à un tournant, il se pencha et dit:

— Regarde, on voit encore la caserne!

Alors, elle ferma les yeux.

A Boudoir, la société était en effervescence, et les « étrangers » — M. de Trévaignac, sa nièce et Mlle Amélie elle-même — devinrent l'objet presque exclusif de la conversation, ce jour-là. Louis aurait-il voulu oublier les absents, que ses concitoyens les lui auraient rappelés.

Bientôt de nouveaux événements préoccupèrent les esprits, et, par un juste retour des choses d'ici-bas, chacun revint au seul sujet qui l'occupât vraiment, c'est-à-dire à soi-même. Ce fut, d'abord, le cas de M. Michalon.

Ces dernières semaines avaient été absorbées par des réunions qui n'avaient servi en rien ses projets privés. Il y réfléchissait et en raisonnait avec sa lucidité coutumière.

Pour la première fois de sa vie, il traversait une crise morale dont les conséquences ne laissaient pas de lui paraître inquiétantes. Hier encore, il était résolu à soutenir le combat singulier contre Benjamin Rascasse, et voici que, par une de ces brusques surprises de la destinée, il ne se reconnaissait plus lui-même.

En vain, pour se convaincre qu'il n'avait point varié, réveillait-il les souvenirs susceptibles d'aiguiser sa rancune; il éprouvait une merveilleuse indifférence pour Mlle Fernande. Et pourtant, il n'avait fait qu'entrevoir certaine créature, modeste d'apparence, qui occupait à elle seule ses esprits. Elle avait su lui dire ce qu'il avait besoin d'entendre : qu'il était un grand homme, qu'il était l'honneur de la cité. Loin de jeter une ombre sur son bonheur, Benjamin Rascasse inspirait une espèce de gratitude à M. Michalon, qui avait envie de lui prendre les mains et de s'écrier:

— Té, vous aimez Mlle Caravaillon; je ne l'aime plus, mais je l'apprécie toujours; épousez-la!

Ce fut dans ces dispositions qu'il se rendit chez Mme Lebardec.

Dès le seuil de la demeure, M. Michalon se sentit un cœur généreux, prêt à compatir au bonheur d'autrui — il compatissait, en effet, à cause de la douleur secrète de son isolement.

Le salon était enveloppé de pénombre, avec les volets clos: Marcelle était assise auprès de Raoul sur le canapé; debout, près du piano, Benjamin se montrait empressé aux côtés de Mlle Fernande, et ce tableau émut infiniment M. Michalon.

— Je ne vous gêne pas, au moins, dit-il, pour se donner une contenance.

Justement, Mme Lebardec entrait, suivie de son fils, et l'on parla de la fête vénitienne.

— Quel charmant coup d'œil, déclara Mlle Fernande; nous vous devons une belle soirée!

— L'an prochain, interrompit l'ombrageux Rascasse, il conviendra de remplacer les bougies, dans les lampions, par l'électricité.

Mme Lebardec, qui se souvenait de son entretien avec le commissaire général, trembla, en songeant au pugilat probable entre Michalon et Rascasse, ici, dans son salon: pour la seconde fois, sa maison provoquerait un scandale. A sa stupéfaction, le farouche bourreau approuvait cette opinion : il abondait dans le sens de Benjamin, et, soudain, sans transition, les deux ennemis se mirent à causer affaires. Ce thème était plus cher encore à Benjamin Rascasse que les éloges de Mlle Fernande.

En écoutant M. Michalon, Benjamin se passionnait. Alors, de fil en aiguille, de vigne en vin, et de vin en produits alimentaires, ces messieurs

se confièrent leurs projets, et, soudain, enthousiasmé, M. Michalon s'écria:

— Té! vous avez des idées, jeune homme; on en reparlera ensemble, hein?

Benjamin Rascasse se livrait à un calcul mental, et, l'addition lui paraissant honnête, il acquiesça.

Cependant, on louait fort la beauté d'Yvonne et la distinction de M. de Trévaignac, « commandeur de la Légion d'honneur ».

Louis se taisait, en évoquant la fugitive vision du matin, la figure fine, estompée par la voilette et penchée à la portière du wagon; avec quelle infinie douceur elle souriait...

— A ce propos, reprit M. Michalon — incapable d'imposer la discrétion à ses sentiments — il y avait avec le colonel une personne très bien.

Mlle Fernande, qui l'avait à peine regardée, se rappela soudain le portrait qu'elle avait reçu, et elle répondit:

— Elle vous plaît?

— Je la respecte, affirma M. Michalon, sur un ton péremptoire.

— Et vous, Monsieur Louis? questionna Mlle Fernande.

— Oh! je ne l'ai guère remarquée. Mais je la reverrai sans doute, car le colonel a eu l'aimable pensée de m'inviter à Geyrières; je compte m'y rendre ces jours-ci.

A ces mots, l'âme guerrière de M. Michalon se réveilla; décidément, à chaque pas, un importun lui barrait la route. Dans la crainte de se trahir, il se retira, et Benjamin Rascasse, qui estimait avantageux de « poser des jalons » pour une association éventuelle, l'accompagna, abandonnant, sans scrupule, avec sa galanterie coutumière, sa conquête sentimentale pour ses intérêts matériels. Mlle Fernande ne prolongea guère sa visite. En quittant Louis, elle déclara:

— Je crois que vous aurez de l'agrément à revoir cette demoiselle de compagnie!

— Vous m'intriguez.

Mlle Fernande laissa le lieutenant mystifié.

Le soir, après le dîner, Louis veillait dans sa chambre; un rayon de lune lutinait, dans le jardin, un iris qu'il éclairait. Louis rêvait à Geyrières. Ecrire à l'inconnue? Non: il ne le pouvait plus. Une seule image le hantait; en relisant les lettres qu'il avait reçues, il ne pensait qu'à Mlle de Trévaignac. Perdu dans sa méditation, il fut subitement réveillé par un petit coup discret frappé à sa porte. C'était Marcelle. Elle était émue.

— Que t'arrive-t-il? demanda Louis.

Elle se jeta dans ses bras.

— Raoul veut demander ma main; il me l'a dit, et j'ai voulu te confier mon secret avant tout le monde.

Et, tout bas, à son oreille, elle ajouta:

— Toi aussi, tu seras heureux! Qui sait?... Yvonne de Trévaignac!...

Et elle disparut.

XVIII

Il y avait, auprès de Geyrières, un bois de pins, sur le flanc de la colline, derrière la maison de M. de Trévaignac; de loin, il ressemblait à une tenture mouvante; c'était un asile sauvage et solitaire; Yvonne l'affectionnait. Accompagnée de son institutrice, chaque jour, elle gravissait la pente pierreuse, tapissée d'aiguilles glissantes, et, souvent, elle poussait plus loin, traversait les clairières arides, où croissent le thym et la lavande, pour s'enfoncer dans la forêt. Le sentier déclinait dans le vallon, un vallon solitaire, entre des rochers au faîte dentelé, dont les échancrures, sur le ciel, dessinaient un profil classique. L'ombre se reflétait au fond d'un ruisseau glauque, qui coulait entre de longs roseaux. Yvonne s'arrêtait sur la hauteur, au pied d'un calvaire en bois. Ici, elle avait lu, naguère, l'annonce insérée dans les *Pages de la Jeune fille;* elle y était retournée pour penser à son correspondant: c'était, enfin, le lieu choisi pour le pre-

mier rendez-vous du lieutenant Louis avec Mlle Amélie.

Celle-ci était étrangement émue, étrangement surprise par la tournure que prenait l'aventure. Quatre jours s'étaient écoulés depuis le voyage à Boudoir; enchantée et tremblante, à l'idée de revoir « celui qui l'avait comprise », Mlle Amélie avançait d'un pas hésitant, que l'impatience précipitait tout à coup. Parée de ses plus riches atours, elle avait revêtu sa robe démodée de soie puce, s'était coiffée de son chapeau orné de coquelicots, et avait emprisonné ses mains dans des gants de peau brune. Auprès d'elle, Yvonne semblait s'être évaporée du sol, dans sa toilette mauve, et sous les voiles qui flottaient autour de son visage.

— Quelle chaleur! s'écria Mlle Amélie, en traversant les régions désertes, entre deux bosquets de pins; on étouffe!

En effet, la précipitation de la course et l'inquiétude l'avaient congestionnée; la sueur déferlait de son front et roulait de ses bandeaux.

— Vous vous hâtez trop, répondit avec tranquillité Yvonne. Il est cinq heures et demie; nous arrivons, et le rendez-vous n'est que pour six heures!

— Songez donc, mignonne, s'il était là!

— Il vous attendrait un peu. C'est son devoir!

— Un homme si méticuleux, si susceptible!

— Vous le connaissez donc?

— J'ai causé avec lui pendant toute la soirée.

— Etes-vous bien certaine de ne pas vous tromper?

— Oh! que non! J'avais vu son portrait... pouvais-je m'y méprendre? C'était bien lui, allez!

Cette assurance émut Yvonne. Si Mlle Amélie avait raison! Si, à la place de Louis, allait apparaître ce gros et court individu qu'on lui avait présenté sous le nom de M. Michalon?... L'épreuve serait amère, ce serait un châtiment. Yvonne avait-elle donc mal agi, en se livrant à ce jeu innocent?

Elle avait la sensation de marcher au supplice.

Elles atteignaient l'orée du bois, où les pins formaient un porche ouvert sur l'obscurité.

— Je reste ici, déclara Yvonne. Je vous attends. Je vais lire!

— Comment! s'écria Mlle Amélie, en s'épongeant, vous m'abandonnez? Venez au moins jusqu'au tournant du chemin... Je me sens une âme de bébé qui fait ses premiers pas!

— Si vous voulez; mais alors, ne nous pressons pas.

Fiévreuse, Mlle Amélie la précédait; elle s'arrêtait parfois pour attendre Yvonne, et lorsqu'elle eut atteint le but, elle serra son élève dans ses bras:

— Pensez à votre vieille amie! supplia-t-ell

Puis, elle disparut, et son cœur se figea, quand, au pied du Calvaire, elle aperçut une silhouette masculine qui lui tournait le dos.

Louis Lebardec, en effet, était arrivé avant elle. Il avait débarqué à Geyrières par le train de quatre heures, et traversé le village, en se guidant sur la carte d'état-major. Sans se douter qu'il passait aussi près de la maison de M. de Trévaignac, il avait admiré cette demeure ancienne avec son jardin fleuri. Il se proposait, demain, avant de repartir pour Boudoir, de savoir l'adresse du colonel et de lui rendre visite. Lentement, il avait longé le sentier qui l'avait conduit au Calvaire.

Il allait donc, enfin, percer ce mystère. Il se sentait heureux à l'idée d'être aussi près d'Yvonne, mais inquiet aussi. Est-ce bien elle qui apparaîtrait, dans un instant? Par où? Et Louis l'attendait, alors qu'Yvonne se désespérait.

Un craquement lui fit tourner la tête: quelqu'un avançait d'une allure craintive, avec un léger balancement qui faisait ressembler sa démarche à celle d'une sirène hors de l'eau. Il l'examina: aucun rapport avec Mlle de Trévaignac; ce devait être une promeneuse égarée. Elle passa près de lui, l'examina à la dérobée, et poursuivit sa route, pour revenir en arrière.

— Où donc ai-je entrevu cette figure? se demanda-t-il.

Il se souvint de la photographie que lui avait

montrée Mlle Fernande, et il se rappela Mlle Amélie, causant avec M. Michalon, au Corso Fleuri.

Il songea aux lettres écrites à la machine. Serait-ce là leur auteur? Il se leva pour aborder Mlle Amélie. Décidément, cette idylle tournait au comique.

— Pardon, madame, demanda-t-il, de quel côté se trouve Geyrières?

Une voix oppressée, accompagnée d'un geste tremblant, lui répondit:

— Par là, Monsieur.

— Est-ce très loin?

— Il faut compter une bonne demi-heure.

Mlle Amélie allait s'éloigner; il la retint:

— Excusez mon indiscrétion; mais il me semble avoir eu l'honneur de vous rencontrer au Corso Fleuri de Boudoir?

— J'y étais, en effet.

— Je suis le lieutenant Louis.

Un soupir.

— Et moi, Mlle Amélie...

— Ah! oui... oui... parfaitement... Mlle Amélie.

Interloqué, bêtement désarmé, il désigna un talus auprès du Calvaire, et lui dit avec une étrange politesse:

— Prenez donc la peine de vous asseoir, Mademoiselle.

Elle se laissa choir, et gémit:

— Oh! qu'il fait chaud!

Puis ils se turent, car ils ne trouvaient rien à se dire. Enfin, Louis interrogea:

— A quelle heureuse coïncidence dois-je la bonne fortune de vous rencontrer?

— J'allais, Monsieur, vous poser la même question...

— Qui donc croyiez-vous trouver ici?

Elle balbutia, malgré elle:

— Qui?... Mais, le bourreau!

Encore que Louis sût que Mlle Fernande avait envoyé le portrait de M. Michalon, cette désignation dérouta l'officier. Il interrogea:

— Le... le... bourreau?

— Eh! oui, monsieur; j'ai reçu sa photographie... Il était drapé dans un long manteau et tenait un glaive à la main, et je sais bien què ce n'est pas vous.

— Le costume peut changer à un tel point, répondit-il...

— Oh! il était plus fort, plus souriant...

— Laissez-moi sourire, vous jugerez!

— Vous me comprendriez si je pouvais vous citer ses paroles. Quelle âme!

— Merci pour la mienne!

— Elle ne nuit point à la vôtre, Monsieur, soyez-en assuré; mais ce bourreau est si bienveillant... je ne saurais vous expliquer!

Louis désirait en avoir le cœur net.

— Mademoiselle, lui dit-il, vos confidences me touchent d'autant plus qu'elles ne m'intéressent pas personnellement...

— Croyez bien, Monsieur, que je le regrette!

— Il n'en est pas moins évident que je ne suis pas le bourreau; je n'en ai ni le cœur, ni le costume...

— Pour le costume, remarqua Mlle Amélie, soucieuse de respecter les convenances, vous ne pourriez le revêtir qu'en temps de carnaval; quant au cœur, je ne saurais l'apprécier: le bourreau...

— Ne parlons pas de lui; parlons de vos lettres.

— Alors, c'est vous... vous, Monsieur... oui, vous, qui les avez lues?

— Et c'est vous qui avez écrit celles que j'ai reçues?

— Je suis seule à savoir pratiquer la machine à écrire dans la maison.

— Vous n'habitez donc pas seule?

Mlle Amélie allait se trahir; elle comprit qu'elle trahirait également Yvonne. Elle biaisa:

— Je vous félicite, Monsieur, de manier aussi bien cette machine, de votre côté. Il faut une longue pratique pour obtenir ce résultat.

— Vos louanges me flattent...

Les cigales, qui avaient chanté tout le jour, se turent, et quelques oiseaux pépièrent; un rossignol s'essayait, au loin, et appelait amoureuse-

ment. Louis se sentait opprimé par la sensation qui nous vient des choses, lorsque le soleil, en déclinant, semble jeter sur le monde un silence hiératique. On est plus près du ciel, plus mêlé aux souffles de l'air, aux douceurs de l'espace, à l'harmonie de la terre, et Louis songeait que cet instant eût été le plus parfait de son existence si, auprès de ce Calvaire, il avait rencontré la jeune fille de ses rêves, à la place de Mlle Amélie. Assurément, il ne pouvait douter de la part qu'elle avait prise à leur échange épistolaire; elle était, ainsi qu'elle le confessait, l'auteur des lettres à la machine à écrire; mais les autres, les pages tracées à la main? Il renoua l'entretien.

— Pourquoi ne m'avez-vous jamais répondu à mes lettres autographes?

— Je n'aurais pas hésité, si vous m'en aviez adressé une... car la machine me prenait beaucoup plus de temps... je devais travailler...

Donc, elles étaient deux à lui répondre; Louis allait en acquérir la conviction; mais, le soir commençait à tomber, et Mlle Amélie commençait à s'attendrir.

Alors, un froissement de feuillages lui fit lever les yeux...

Yvonne, inquiète par l'absence prolongée de son institutrice, s'était avancée à pas de biche, furtivement, et, soudain, elle apparut, entre les branches, éclairée par une lumière adoucie, pour

s'évanouir aussitôt dans l'ombre... Mlle Amélie se leva.

— Il faut que je parte... Vous reverrai-je, Monsieur?

— Demain, Mademoiselle, ici, et à la même heure, répondit-il.

Sur le chemin du retour, Louis eut la joie de suivre, à distance, Mlle Amélie auprès d'Yvonne; elles entrèrent ensemble au castel. C'était un soir merveilleux; les rainettes coassaient, la lune se levait, et les lumières du village étincelaient...

XIX

Mlle Amélie était une excellente créature: si le destin l'avait dotée — et c'était sa seule dot — d'une âme prompte à s'enthousiasmer et d'une imagination débordante, ces dons étaient palliés par une conscience scrupuleuse jusqu'à la pusillanimité.

Les propos qu'elle venait d'entendre prenaient des proportions gigantesques. Tout le long de la route, elle ne cessa de s'étendre sur l'entretien qu'elle avait eu. Elle s'exprimait avec une conviction qui influença Yvonne : elle en conclut que Louis, bon gré mal gré, avait été ému par Mlle Amélie.

— Comprenez, mignonne, comprenez mon trouble, disait celle-çi; j'étais toute tremblante, j'étais si sûre de rencontrer le bourreau. Voilà qu'un autre se présente devant moi... Nous sommes restés interdits et muets, face à face. Il possède les vertus de la jeunesse, la noble sincérité... Nous autres femmes, nous sommes nées

pour les actions charitables, pour le sacrifice, et je suis prête à me laisser attendrir par pitié pour lui. Quels reproches m'adresserait-on? Suis-je coupable d'avoir inspiré un sentiment aussi délicat? Oh! je suis bien disputée, je suis écartelée. Sans doute, en recevant la photographie de ce noble bourreau, recevais-je un avertissement ; j'étais appelée à souffrir, ou bien à faire souffrir... Oh! ma chère mignonne, je crois bien que votre pauvre Amélie a la tête à l'envers... Mais, si vous saviez...

Ce discours aurait dû éclairer Yvonne; elle éprouvait, au contraire, une sorte de jalousie pour son institutrice. Il lui paraissait, de prime abord, très improbable qu'un homme de goût s'éprît de sa compagne: il n'en restait pas moins établi que, le lendemain, elle devait le revoir...

— Alors, interrogea Yvonne, demain, vous retournerez au Calvaire?

— Oh! oui; vous m'accompagnerez, n'est-ce pas?

— Non, ce n'est pas convenable!

— Quoi, vous m'abandonneriez?

— Je préfère rester à la maison; vous êtes assez grande pour vous tirer d'affaire sans moi. Franchement, vous en agiriez de même à ma place!

— On dirait que vous êtes fâchée?

— Et de quoi? Je suis enchantée.

— Est-ce bien vrai? Je vous aime tant, voyez-vous que je m'immolerais pour vous causer un plaisir!

Pauvre Amélie! A présent, elle protestait de son dévouement, les larmes aux yeux, et s'accusait d'imprudence. Elle se défendait, pourtant, de coquetterie: le hasard seul était coupable, et elle adjurait Yvonne de ne point lui celer la vérité; elle déclara:

— J'ai remarqué que vous aviez causé avec ce jeune homme pendant la soirée, à Boudoir; oui, je devine... Ses lettres vous ont charmée... Oh! mon enfant, je ne veux pas prendre votre place; il s'agit de votre avenir; souffrez que je m'éloigne et que je disparaisse... Demain, je le lui expliquerai...

— Gardez-vous-en bien, je vous en conjure! Je ne connais pas ce monsieur, et je ne désire pas le connaître... Il vous plaît, tant mieux: gardez-le.

— Je ferai votre bonheur, malgré vous-même!

— Nous allons nous fâcher, ma bonne Mademoiselle Amélie. Encore une fois, ne prononçons plus le nom de ce personnage entre nous.

— Ecoutez-moi: je sens que l'image du noble bourreau se substitue à la sienne, dans ma pensée...

— Ceci vous regarde; je vous en prie, hâtons-nous de rentrer.

Yvonne pressa le pas, et Mlle Amélie la suivit

avec beaucoup de difficulté. M. de Trévaignac, d'ailleurs, venait à leur rencontre:

— Enfin, s'écria-t-il, ce n'est pas trop tôt. Sais-tu que huit heures et demie vont sonner? Parole d'honneur, je commençais à m'inquiéter! D'où venez-vous?

— Du Calvaire, mon oncle.

— Je n'aime pas que l'on s'attarde ainsi en pleine forêt; tâchez de ne pas recommencer.

Elles s'étaient arrêtées pour recevoir les reproches du colonel; Yvonne eut bien vite raison de sa sévérité. Tout à coup, M. de Trévaignac s'interrompit :

— Tiens, dit-il, voilà qui est curieux! J'aurais juré que quelqu'un vous suivait, là-bas... Allons, je ne veux plus, Yvonne, de ces promenades prolongées, tu m'entends!

M. de Trévaignac était trop observateur pour ne point noter le changement qui s'était opéré dans l'attitude de sa nièce et de Mlle Amélie. Yvonne, de coutume, causait volontiers à table, et tenait compagnie à son oncle, pendant la soirée. Ce soir, aussitôt après le dîner silencieux, elle se retira dans sa chambre. Mlle Amélie, au contraire, devenait loquace et bavardait à bâtons rompus, célébrait les immortelles beautés du pays et racontait toute sa vie au colonel. Vers dix heures, il prit congé de l'institutrice et monta chez sa nièce. Il la trouva les yeux rougis par les

larmes: une odeur de papier brûlé saturait l'espace. M. de Trévaignac remarqua des cendres noires sur le marbre de la cheminée.

— Eh bien! petite, interrogea-t-il, te sens-tu mieux?

— J'ai la migraine, mon oncle; ce ne sera rien.

— Pourquoi pleures-tu?

— Je ne pleure pas...

— Tes yeux sont rouges!

— Je suis un peu nerveuse... Ne vous inquiétez pas! Je vais me coucher, et, demain, après une bonne nuit, il n'y paraîtra plus.

— Si tu avais un chagrin, mon enfant, tu me le confierais?

— Oh! oui, car vous êtes bon, vous êtes généreux, vous êtes loyal...

Les sanglots éclatèrent, des sanglots qui rappelaient une ondée de printemps...

— Voyons, reprit M. de Trévaignac, dont la sollicitude s'alarmait, tu me caches quelque chose... Avant de sortir, tu étais gaie, tu chantonnais...

— Laissez-moi, mon oncle; j'ai besoin de repos...

— Puisque tu l'exiges... Tu sais, Yvonne, que je suis à la fois ton père et ta mère...

— Je vous aime bien, oh! oui, bien fort... Je resterai auprès de vous, à jamais.

M. de Trévaignac sortit à contre-cœur.

— Allons, conclut-il, cette gamine a son secret: j'en aurai le fin mot.

Le lendemain, le joli visage d'Yvonne exprimait la tristesse. A l'heure de la promenade, son oncle étant à la maison, elle fut contrainte d'accompagner Mlle Amélie. M. de Trévaignac fut frappé par la toilette exubérante de l'institutrice, et il se mit en devoir de suivre à la piste les deux promeneuses. Au premier détour du chemin, elles s'arrêtèrent:

— Je rentre, dit la jeune fille; je me sens vraiment lasse; mon oncle m'a déclaré qu'il allait s'absenter; vous serez de retour avant lui... Allez donc en paix, ma bonne Mademoiselle Amélie, et tâchez de revenir heureuse!

— Oh! douce enfant, que le ciel vous récompense pour tant de bienfaits!

M. de Trévaignac assistait à ce colloque, caché derrière une masure.

— Voilà que je joue les policiers, bougonna le colonel; vilain métier! Mais, bah! il s'agit de la petite, et j'ai promis à mon pauvre frère de veiller sur elle, comme lui-même!

Et, sans hésiter, il emboita le pas à Mlle Amélie. Elle semblait ailée. Il la vit se diriger vers le Calvaire, auprès duquel il distingua un homme.

— Oh! oh! songea-t-il, voilà qui me paraît plus grave; allons, j'ai bien fait; il faut que je pousse jusqu'au bout mon enquête.

Il se glissa à travers les taillis et gagna un bosquet, d'où, sans que sa présence pût être soupçonnée, il observa Mlle Amélie et son complice. Il surprit leurs propos.

La nuit porte conseil. Louis s'était livré à de longues réflexions.

« Comment, songeait-il, n'ai-je pas compris tout de suite que cette demoiselle ignorait les lettres autographes? Elle est incapable de les écrire... Alors... mais oui, elles sont de Mlle de Trévaignac! »

Par quel aveuglement n'avait-il pas reconnu tout de suite Mlle Amélie? Pourtant, l'évidence s'imposait: il n'en voulait pour témoignage que l'apparition d'Yvonne, si fugitive, si discrète, mais qui trahissait une invincible curiosité. Oh! si Mlle de Trévaignac pouvait être l'auteur des vraies lettres, de celles qu'il aimait! Il se sentait trop heureux pour en douter.

L'arrivée de Mlle Amélie coupa court à ces méditations. Louis avait pitié d'elle et se jugeait responsable de ce quiproquo. Son devoir était de la détromper; mais comment? S'il commettait une erreur, si, malgré ses prévisions, Mlle Amélie était le seul auteur des lettres? L'entretien commença, sur le ton de la veille; Louis le prolongeait dans l'espoir que Mlle de Trévaignac apparaîtrait; aujourd'hui, sa résolution était prise; il parlerait à Yvonne.

L'officier jugea opportun d'agir par intimidation:

— Je sais, Mademoiselle, commença-t-il, que vous habitez chez M. le colonel de Trévaignac, et que vous êtes dame de compagnie de sa nièce.

— Comment l'avez-vous appris? murmura-t-elle en pâlissant d'effroi.

— Oh! c'est bien simple: d'abord, je vous ai vue à Boudoir; puis, hier, je vous ai suivies, toutes les deux... Vous êtes entrées dans la maison, et voilà!

— Je suis perdue! gémit-elle.

— Pas du tout! répliqua Louis. Voyons, Mlle de Trévaignac sait que vous êtes ici?

— La chère mignonne a été la bonté même... Je lui ai raconté notre conversation d'hier. C'est elle qui m'a envoyée, en me disant que je n'agissais pas mal; elle sait que je ne vous ai écrit que pour vous faire du bien...

M. de Trévaignac ignorant que des lettres eussent été échangées, ne s'expliquait pas la signification de cet aveu; il comprenait confusément que sa nièce se sacrifiait pour Mlle Amélie.

— Brave petit cœur! songea le colonel. Pardieu, si ce garçon-là n'est pas un fou, il doit l'adorer! A moins qu'il ne soit un sauteur, auquel cas il aurait affaire à moi!

Mais Louis voulait être édifié sur la part qu'avait eue la jeune fille à cette correspondance.

— Votre élève n'a-t-elle jamais été tentée de vous... aider pour vos lettres?

Mlle Amélie fut sur le point de lui raconter ce qu'elle savait là-dessus; elle se souvint qu'Yvonne le lui avait défendu, et elle trouva le courage de mentir:

— Non, Monsieur. La chère enfant est si discrète...

— Vraiment! soupira le jeune homme.

— Vous le regrettez?

— Mademoiselle, répondit-il, je vois que vous aimez beaucoup Mlle de Trévaignac. Je regrette du fond du cœur la méprise que vous avez faite en me croyant trop sensible à votre style... Certes, je l'ai apprécié... Mais, si je suis venu, c'est beaucoup par curiosité... Enfin...

— Enfin, acheva-t-elle, vous êtes déçu?...

— Ne regrettez-vous pas de ne pas avoir rencontré le bourreau?

— Oh! le bourreau! Mais expliquez-moi comment son portrait...

— Hélas! je ne le sais pas, déclara Louis; mais je vous promets de lui parler de vous, de vous l'amener... Je m'y emploierai de toutes mes forces!

— Est-ce possible? Que puis-je faire en échange pour vous?

Il ne voulait pas lui confier son secret. Mlle Amélie se leva. Louis la retint:

— Bien entendu, personne — personne, n'est-ce pas? — ne doit soupçonner que je vous ai parlé. Tout à l'heure, je compte demander à M. de Trévaignac de me recevoir...

Les branches s'écartèrent: Louis se trouva en face du colonel:

— Inutile d'aller si loin, lieutenant Lebardec, lui dit-il sur un ton de commandement... Ne vous dérangez pas, Mademoiselle Amélie... Quant à vous, monsieur, je vous attends chez moi, demain, à quatre heures. J'ai l'honneur de vous saluer!

Il tourna les talons. Louis restait aux prises avec Mlle Amélie, en proie à une crise de nerfs. Le jeune officier, bien contre son gré, dut s'empresser auprès d'elle; il frappait ses mains dans les siennes et répétait machinalement:

— Remettez-vous, ça ne sera rien.

XX

Dès neuf heures du soir, c'est l'obscurité complète à Geyrières. Seul — on le savait — M. de Trévaignac prolongeait parfois ses veillées jusqu'à dix heures. Cette nuit-là, se produisit un phénomène insolite qui, certes, aurait bouleversé le village, s'il avait eu quelque témoin. Minuit avait sonné depuis longtemps que, derrière les volets du castel habité par le colonel, brillait encore une clarté. Et, chose plus singulière, à l'une des fenêtres, dans l'auberge, scintillait une lumière, et voilà bien de quoi troubler les imaginations. Il se passait évidemment quelque chose chez M. de Trévaignac, et il y avait à l'hôtel un voyageur qui ne dormait pas.

Après avoir quitté l'institutrice, l'oncle d'Yvonne était rentré chez lui à grandes enjambées, cependant que la colère s'évaporait dans l'air léger du crépuscule.

— Un rendez-vous, répétait-il, un rendez-vous entre Mlle Amélie et ce jeune Lebardec! Et

voilà ma nièce compromise, par contre-coup! Ah! ce blanc-bec s'était permis de lui plaire, et il a cru qu'il en serait quitte à bon compte! Nous allons voir!

Parfois il s'arrêtait, et, comme il redoutait un éclat de violence, il prolongea sa promenade. Il discutait le problème. Louis s'était exprimé avec une réserve, une froideur qui auraient découragé toute autre que Mlle Amélie. A la fin même, ne s'était-il pas excusé, fort courtoisement? N'avait-il pas exprimé le regret de sa conduite? Mais de quelles lettres s'agissait-il? Que signifiaient ces allusions à une correspondance? Et ce « bourreau », que venait-il faire en tout ceci? Louis Lebardec avait l'air confus, et il interrogeait Mlle Amélie sur Yvonne avec infiniment de discrétion... En somme, rien de très répréhensible à première vue; un peu de légèreté, voilà tout.

— C'est que je fais mine de l'excuser, à présent, bougonna M. de Trévaignac; il ne manquait plus que cela! Je devrais me montrer impitoyable, inflexible... Jolie tenue, ce garçon-là! Il me rappelle ma jeunesse. Je comprends qu'il ait plu à Yvonne... Allons, allons, je perds la raison!

Il marchait toujours, sans s'apercevoir que l'heure fuyait, et sa nièce était inquiète par la double absence de son oncle et de son institutrice. Déjà, l'ombre envahissait le ciel. Sur la

table du salon, une lettre attendait le colonel, auprès de son journal; la cuisinière préparait le repas; dehors, une charrette rentrait des champs, une voix appelait au loin, et les branches de pins craquaient doucement. Yvonne avait du chagrin; elle souffrait par une jalousie secrète.

Huit heures ; le son de cette horloge devenait lugubre. La jeune fille se sentait prise d'angoisse.

Les pas chancelants dont elle entendit l'écho monter du jardin, la firent trembler; elle ouvrit en hâte la porte de la maison et, arrosée par la clarté qui s'en échappa, elle aperçut une forme humaine qui n'avait plus aucun rapport avec ce qui avait été l'institutrice à son départ. Les bandeaux dégringolant sur les tempes, le chignon à demi-dénoué, le chapeau de paille tombant sur l'oreille et les superbes coquelicots s'inclinant avec un lamentable désordre, la robe déchirée, le visage tuméfié, l'ombrelle en loques, dégantée, telle échoua la misérable épave entre les bras d'Yvonne. Mlle Amélie gémissait :

— Mignonne, c'est épouvantable, je vais mourir!

— Mon oncle! l'interrompit Yvonne.

— Votre oncle va bien, glapit la voix exténuée de la gouvernante; il ne tardera pas à rentrer... Tenez, le voici... Fuyons.... fuyons, je vous en conjure... Aidez-moi à monter dans ma chambre...

Le colonel, en effet, approchait et, ayant perçu ces sons plaintifs, il cria :

— Ne vous hâtez pas, Mademoiselle Amélie, prenez votre temps.

Lui-même accourut et, aidant sa nièce, transporta Mlle Amélie, plus morte que vive sur son lit. Elle y demeura inerte, puis, se redressant avec tant de brusquerie qu'elle imprima un nouveau déclin à son chapeau, elle se précipita aux pieds de M. de Trévaignac :

— Pitié, implora-t-elle pitié : laissez-moi baiser vos mains, me traîner dans la poussière... Ne me chassez pas...

— Sacrelotte, riposta le colonel agacé par cet appareil mélo-dramatique, pas d'histoires! Relevez-vous, ma bonne demoiselle et causons simplement... Pas tout de suite, vous n'êtes pas en état de m'écouter. Couchez-vous et tâchez de dormir!

Il descendit au salon.

Cependant, secondée par Yvonne, Mlle Amélie, qui ne cessait de pleurer et de prononcer des paroles incohérentes, s'était étendue entre ses draps. La jeune fille ne comprit guère le récit de Mlle Amélie, et ne s'expliqua point quelles circonstances l'avaient mise en si piteuse posture. L'institutrice ne cessait de répéter :

— Je vous jure que je ne vous ai pas trahie... Il vous épousera et vous serez heureuse!

Puis elle appela :

— Oh! mon bourreau, noble bourreau!

Enfin, ses plaintes l'ayant engourdie, elle tomba dans un profond sommeil. Alors, Yvonne rejoignit son oncle.

M. de Trévaignac avait trouvé, au salon, la lettre qui l'y avait précédé. Il la lut :

« Mon cher colonel, je vous avais promis mes impressions sur votre visite à Boudoir. Elles ne sont pas tout à fait ce que je prévoyais, mais elles n'en sont pas moins excellentes. Mon jeune parent, le lieutenant Raoul Romilleux va demander la main de Mlle Marcelle Lebardec. Il trouve votre nièce charmante, toutefois, depuis quelque temps, son cœur avait fixé son choix et je ne saurais le lui reprocher.

« Vous m'avez exprimé votre préférence pour la cavalerie. Je crois bien que, de ce côté-là, vous aurez une satisfaction complète. Vous aviez remarqué le lieutenant Lebardec, le frère de Mlle Marcelle. J'ai tout lieu de croire que ce brillant officier a eu le bon goût de s'éprendre de votre délicieuse petite Yvonne. Il est parti pour Geyrières, avant-hier, prétextant que vous l'aviez engagé à vous rendre visite. Ses parents s'en sont émus, car il y a là-dessous. tout un roman que votre nièce vous racontera, si vous savez prendre votre air des grands jours pour la confesser.

« Pour moi, je suis persuadée que de cette

petite histoire — qui a révolutionné notre ville pendant une quinzaine — peut résulter un double bonheur. J'ai suivi ces épisodes avec un infini plaisir. Vous en saurez un jour tous les détails et, ma foi, je ne serais pas étonnée outre mesure s'il en résultait quatre mariages! Oui, quatre, mon cher colonel, dont le moins surprenant ne sera pas celui de votre nièce.

« Voilà qui est divertissant au possible, vous dis-je, d'une fraîcheur qui vous ravira. Vous aurez de quoi égayer vos soirées : je ne veux point gâter votre surprise par une indiscrétion.

« Croyez-moi, etc. — Adrienne Boulaigney. »

Yvonne se préparait à trouver son oncle de mauvaise humeur. Il souriait!

— Eh bien, demanda-t-il, notre malade?

— Elle se repose.

— Parfait; c'est ce qu'elle a de mieux à faire. Et toi?

— Je vais très bien, mon oncle.

— Plus de papillons noirs?

— Ils se sont envolés.

— Alors, dépêche-toi de nous faire dîner. Je meurs de faim. Il est près de neuf heures.

M. de Trévaignac mangea de bon appétit et ne cessa d'évoquer sa jeunesse. Il adressait des compliments à Yvonne sur sa beauté, plaisantait, et ce ne fut qu'au salon, une fois sa pipe allumée, qu'il prononça ces paroles :

— Ah ça, petite, m'expliqueras-tu ce qui se passe.

— Ce qui se passe, mon oncle? c'est à vous de m'en instruire.

— Ta, ta, ta! Faut-il accuser Mlle Amélie, la condamner sans merci? En t'accusant de complicité, tu la déchargerais joliment!

Yvonne n'osait pas se confier à son oncle, lui révéler cette correspondance ni reconnaître la part qu'elle y avait eue. Encore, si Louis était venu pour elle... Son oncle lui aurait pardonné, elle en était sûre... Mais elle devait comparaître en vaincue devant son juge et cette infériorité l'humiliait.

— Tu refuses de t'expliquer, reprit M. de Trévaignac? Tu aggraves votre cas.

L'excellent colonel, désignait par ce « votre » le lieutenant et Yvonne; celle-ci, par contre, pensait à son institutrice et à elle-même. En somme, elle n'avait pas le droit de la livrer sans défense, sans, du moins, essayer de plaider en sa faveur. Alors, avec beaucoup de circonlocutions, elle se mit à narrer son aventure. Emportée par un élan de franchise, elle ne céla point qu'elle avait écrit des lettres autographes et qu'elle avait reçu des réponses. Elle les avait brûlées, à l'exception d'une seule et, comme le colonel qui savourait ce récit, expressif de toute l'ingénuité de la jeune fille, prenait à dessein un air farouche, elle eut recours

à un suprême argument qui enchanta son oncle:

— Au fond, déclara Yvonne, tout ceci est de votre faute!

— Comment, de ma faute!

— Mais oui; pourquoi m'avez-vous tracé des officiers de cavalerie un portrait aussi flatteur? Rappelez-vous, lorsque je vous consultais sur leur caractère, vous me donniez toutes sortes de renseignements; je ne voulais pas répondre à ces lettres, moi, j'y étais bien résolue, et c'est vous qui m'en avez suggéré l'idée, qui m'y avez encouragée!

— Je t'y ai encouragée?

— A votre insu, ne serait-ce qu'en évoquant votre propre passé. Vous ne connaissez donc pas les jeunes filles? Vous ignorez qu'un rien suffit pour les attirer, comme un rien suffit pour les éloigner... Ainsi, à Boudoir, quand vous vous êtes écrié en montrant ce monsieur : « Tout à fait moi, à son âge! » mon imagination s'est mis à travailler...

— En un mot, je suis l'artisan de ton malheur... Petite gamine, ajouta-t-il sur un ton paternel, je devrais te gronder très fort, mais non, tu es trop gentille et tu mènes ton vieil oncle comme tu l'entends! D'ailleurs, ce jeune officier te plaît.

— A moi! Vous me connaissez bien mal! Je le laisse à Mlle Amélie!

— Ils formeront un joli couple!

— Ceci est leur affaire. Quant à lui garder le moindre souvenir, ça non! Je suis beaucoup trop fière, d'abord, beaucoup trop indépendante... Mille fois non!... Et puis, non, il ne me plaît pas! et puis, tous les hommes sont méchants!

Les sanglots qu'elle contenait, éclatèrent. Le colonel la laissa pleurer, blottie dans le fauteuil.

« Ah ! ça, pensa-t-il, vais-je pleurer, moi aussi, comme une vieille bête que je suis? »

Mais l'avertissement qu'elle lui avait donné lui revint à la mémoire :

— Vous ne connaissez donc pas les jeunes filles?

Il se jura de profiter de la leçon et la plus grande sagesse lui conseilla de se méfier de son premier mouvement. Il usa d'un subterfuge :

— Rassure-toi, mon enfant, personne ne songe à te forcer. Tu es parfaitement libre d'épouser qui bon te semble et dans les conditions qui te plairont. D'ailleurs, il m'eût été désagréable que ce lieutenant Lebardec te plût. A l'étudier de plus près, je lui découvre bien des défauts...

— Et lesquels, je vous prie?

— Plus tard, mais voici autre chose. Ce soir même, j'ai reçu un mot charmant de Mme Boulaigney. Elle me fait part de la prochaine visite de son cousin.

— M. Raoul Romilleux? interrogea Yvonne avec anxiété.

— C'est cela même.

— Un fantassin, ajouta-t-elle, avec une nuance de mépris.

— Un fantassin, soit, mais un fantassin fort bien éduqué, lui, qui s'est montré très empressé auprès de toi et qui rêve de te revoir.

— Grand bien lui fasse! Je serai malade.

— Tu seras malade! Voyez-vous cela, Mademoiselle! Tu seras en parfaite santé, au contraire et tu le recevras avec toute la grâce dont tu es capable!

— Vous l'exigez!

— Je l'exige et tu l'épouseras.

— Tout à l'heure vous déclariez que j'étais libre de choisir...

— Libre, tant que je n'aurais pas découvert le mari qui te convient. Rappelle-toi tes promesses, Yvonne : tu m'as promis que tu t'en remettrais à mon jugement!

— Oh! mon oncle, mon bon petit oncle, supplia-t-elle, vous ne serez pas impitoyable au point de me contraindre à un mariage qui me fait horreur!

— Rien que cela!

— Je ne veux pour mari qu'un prétendant que j'aimerai!

— Il est certain, riposta le colonel, que

Mlle Amélie est autrement privilégiée que toi et qu'en épousant M. Lebardec...

— Elle ne l'aime pas!

— Bah! elle est difficile! Et qui donc aime-t-elle?

— Un Monsieur déguisé en bourreau, dont elle a reçu la photographie.

Yvonne — sur l'injonction de son oncle, que ces détails désopilaient — narra l'affaire.

— Ce sera son châtiment, conclut sévèrement M. de Trévaignac; elle sera la victime du lieutenant, et voilà! Sur ce, petite, va dormir...

Il l'embrassa tendrement, l'accompagna du regard jusqu'à la porte et bientôt, brisée par tant d'émotions, Yvonne tomba dans un profond sommeil.

Derrière la fenêtre de l'auberge, toujours éclairée, le pauvre Louis méditait, non sans stupeur, sur les menaces du lendemain.

XXI

Ce fut pour Louis une occasion de se livrer à un parallèle entre le courage militaire et le courage civil. La bataille ne l'aurait pas effrayé; il n'eût point analysé le désir de vivre ou la peur de mourir; son existence appartenait à sa patrie et il la lui aurait donnée avec joie. Mais, un colonel, qui ne plaisantait pas, allait faire comparaître devant lui le lieutenant et lui demander compte de sa conduite. Il accuserait son subalterne de légèreté, ne comprendrait point son attitude avec Mlle Amélie, et Louis serait à jamais ridicule aux yeux d'Yvonne. Cette peur-là le paralysait. L'espérance d'être soutenu par la jeune fille lui aurait communiqué le courage nécessaire pour affronter, même pour braver, la colère d'un colonel, doublé d'un oncle jaloux. Mais Mlle de Trévaignac le dédaignait : hier soir, elle l'avait fui; peut-être se figurait-elle que l'institutrice lui plaisait tout de bon? Et voici que, après s'être promené de long en large dans sa

chambre, Louis Lebardec, cherchant en vain le calme, tomba sur sa chaise, devant la table et, ayant besoin de se confier à un ami, écrivit à sa sœur une longue lettre.

Il lui racontait comment étaient nés ses sentiments, comment ils s'étaient imposés, comment il aimait, enfin, Mlle de Trévaignac.

« Et vois mon infortune, concluait-il. Tu connais l'ineffable charme qu'exerce sur nous un cœur que l'on devine. Les procédés employés pour m'approcher d'elle, prêtaient à la critique. j'en conviens avec humilité, mais, ai-je mérité une pareille rigueur? Conçoit-on que je devienne suspect de légèreté à cause de cette ridicule Mlle Amélie? Celle-là, je l'ai prise en horreur... Mais, à quoi bon insister? Et cette nuit merveilleuse vous invite à rêver. Lorsque tu auras épousé le mari de ton choix, tu me permettras, de temps en temps, de venir m'asseoir à ton foyer. Je te confie mes peines, à toi seule; trouve un prétexte pour que nos parents ne s'inquiètent pas de mon absence; car je ne sais pas quand je reviendrai : je reste aux ordres du colonel. Jamais je ne me suis trouvé plus seul et je t'embrasse bien fort, pour me donner un peu de courage. — Louis. »

Le soleil se leva dans la splendeur d'une adorable aurore. Les volets clos reçurent la caresse de ses premiers rayons et Mlle Amélie sortit des

limbes du sommeil. Elle remua ses membres rompus par la courbature, avec des gestes prudents, car elle avait eu d'affreux cauchemars.

En s'éveillant dans cette chambre, elle pensa à la décision qui allait, sans doute, l'éloigner à jamais de cette maison et son énergie, déjà faible, chavira. Elle se mit à sangloter piteusement. Toutefois, peu à peu, la demeure s'éveillait et, avant que Mlle Amélie n'eût eu le temps de se lever, Yvonne entrait chez elle, sur la pointe des pieds. L'institutrice l'ayant interpellée, la jeune fille s'assit au chevet de la « malade », s'enquit de ses nouvelles et la rassura sur les intentions de son oncle.

— Hélas! gémit Mlle Amélie, hélas! mon destin n'en est pas moins brisé!

— Le mien aussi... Vous encore, on ne vous force pas à épouser quelqu'un que vous n'aimez pas... mais moi, mon oncle m'ordonne de devenir la femme de M. Romilleux!

— Mais, c'est de la barbarie!

— Il vous informera, tout à l'heure, de ses ordres; il ne vous veut que du bien, car il est très bon!

— Mais, le bourreau est perdu pour moi!

— Le regrettez-vous vraiment?

— Oh! mignonne!

— Savez-vous son nom?

— Oh! oui, il s'appelle Célestin Michalon!

— Eh bien, — reprit Yvonne après une courte réflexion — à votre place, je lui écrirais. Ne m'interrompez pas... Vous lui exposerez franchement la situation; inutile de me mettre en cause, pour cela, ni de nommer M. Louis Lebardec... peut-être, d'ailleurs aura-t-il ouï parler de cette correspondance... enfin, vous lui expliquerez que vous avez eu son portrait sous les yeux, vous lui rappellerez votre rencontre... le reste ira tout seul...

— Lui écrire... à lui... au bourreau! . Ma main tremble...

— Vous avez à vous venger de ce M. Lebardec et, puisqu'il veut vous demander en mariage — je sais ce que j'affirme — vous lui donnerez la meilleure leçon du monde en lui refusant votre main.

Les arguments d'Yvonne eurent raison des arguments que lui opposait l'institutrice. Mlle Amélie se leva, puis, en camisole, elle s'assit à sa table et rédigea la lettre dont son élève lui avait fourni les éléments.

— Songez, Monsieur, concluait-elle, que je suis l'innocente que l'on calomnie. Il m'a suffi de causer quelques instants avec vous pour me rendre compte de quelle générosité vous étiez animé. Vous êtes un galant homme, un homme intrépide aussi. Ce costume de bourreau que vous avez revêtu pour une fête, est un symbole :

vous êtes l'ennemi implacable de ceux qui cherchent à diminuer les vertus des créatures sincères. Je fais appel à vous. Si, Monsieur, la soirée de cette fête vénitienne, que vous aviez organisée avec une superbe autorité, ne s'est pas éteinte dans votre mémoire, sauvez une femme en détresse. Oh! vous êtes chevaleresque! Ne doutez jamais de ma profonde reconnaissance. — Amélie Cardignault. »

Elle s'habilla en hâte et courut à la poste. Comme elle rentrait, elle rencontra, devant la porte de la maison, M. de Trévaignac. Machinalement, un vers de *Ruy Blas* revint à sa mémoire :

J'étais tourné vers l'ange et le démon venait!

Ce bon colonel, souriant, qui savourait une cigarette et combinait un plan machiavélique, parut à l'institutrice plus redoutable que don Salluste à Ruy Blas. Elle sentit ses jambes flageoler.

— Eh bien? interrogea M. de Trévaignac, aussitôt qu'elle l'eut rejoint, vous avez bien dormi? Vous êtes remise, puisque vous voilà. dès ce matin, à courir les routes.

— J'ai fait une petite course ..

— Vous êtes libre, ma bonne mademoiselle Amélie; seulement, consentirez-vous à m'accorder un instant d'entretien?

Elle le suivit au salon. Le colonel la pria avec

une exquise politesse de s'asseoir sur un fauteuil. en face de lui et, prenant sa voix la plus insinuante :

— Ce qui s'est passé hier, Mademoiselle Amélie, commença-t-il, vous a bouleversée et je le conçois. J'ai longuement causé avec ma nièce et je connais à présent toute cette affaire. Elle est drôle, et en somme elle n'est pas grave.

Il s'arrêta, puis, à brûle-pourpoint :

— Vous ne désirez pas épouser le lieutenant Lebardec? interrogea-t-il.

— Non, mon colonel... ce n'est pas ma faute...

— Je ne vous en veux pas, au contraire... au contraire...

Puis, se ravisant, il changea de ton et déclara :

— Il n'en reste pas moins vrai qu'il vous doit une réparation et que je l'ai convoqué pour cette après-midi, tout exprès, dans ce dessein.

A ces mots, Mlle Amélie devint pourpre : la lettre à M. Michalon était en route; qu'allait-il penser d'elle? « Le colonel est un barbare, songea-elle, un monstre qui veut forcer les pauvres femmes à devenir les esclaves de maris qu'elles détestent... car, enfin, ce Louis Lebardec, je le hais, je le hais! Il n'y a au monde que le bourreau! » Mais, à quoi bon une telle révolte? Mlle Amélie s'inclina devant « la force brutale »; d'ailleurs, « le maître » ajouta :

— N'essayez pas de me faire des objections; vous avez été plus qu'imprudente; vous êtes coupable. Après tout, l'expiation n'est pas si cruelle. Celui que je vous destine est un charmant garçon qui, je le crois, a de l'avenir. Ne vous plaignez pas!

Les épreuves avaient creusé l'estomac de Mlle Amélie, et elle fit honneur au déjeuner, qui avait interrompu la conversation. Yvonne cherchait à dissimuler de son mieux sa tristesse. Son oncle l'observait à la dérobée; il goûtait une joie malicieuse à la taquiner.

« Attends un peu, se disait-il, tu as voulu jouer ton vieil oncle et lui faire croire que Louis Lebardec ne te plaît pas; attends un peu! »

Yvonne n'avait pas réussi à se concerter avec Mlle Amélie; aussi, lorsque M. de Trévaignac lui annonça le projet qu'il avait formé de marier l'institutrice avec l'officier de cavalerie, la jeune fille se sentit trembler, mais, surmontant cette courte défaillance, elle opposa à cette attaque un sang-froid qui plut à son oncle.

— A propos, ajouta-t-il, faites-moi donc le plaisir de vous promener un peu toutes les deux entre quatre et cinq heures; j'ai à recevoir la visite de ce jeune garnement.

Mlle Amélie avait regagné sa chambre; Yvonne l'y trouva en proie à la plus vive effervescence; l'institutrice lui déclara, sur un mode lyrique :

— Mignonne, nous sommes plongées en pleine tragédie. On dispose de nous. C'est Shakespearien. Vous verrez, au dernier moment, il se produira un miracle. M. Michalon nous sauvera! Quelle situation!

Elle avait l'air d'une sibylle.

— Je me désintéresse de cette aventure, répondit Yvonne, avec une sérénité qui frappa son interlocutrice. Epousez, si bon vous semble, M. Lebardec et qu'il vous donne tout le bonheur que vous méritez!

— Mais, M. Célestin...

— Vous l'oublierez!

Oublier M. Michalon! Avant de le rencontrer, Mlle Amélie avait de longue date fixé ses idées sur le mariage; « la grosse affaire » pour elle, consistait à trouver un époux. Et « la grosse affaire » allait être réglée de toute façon. En somme, puisque son élève lui affirmait que Louis Lebardec ne lui inspirait aucune passion et que M. de Trévaignac tenait à la réalisation de ce projet, Mlle Amélie se résignait et elle répondit:

— Je me soumettrai aux ordres que je recevrai.

Un peu avant quatre heures elles sortirent, mais elles ne prirent pas le chemin du calvaire.

M. de Trévaignac, de son côté, avait ménagé une mise en scène pour intimider le lieutenant.

Lorsque Louis se présenta, la femme de chambre le fit entrer au salon.

— Je vous attendais, lieutenant, dit M. de Trévaignac, en franchissant le seuil de la porte. J'étais occupé. Asseyez-vous.

Ils prirent place, chacun d'un côté de la table. Le colonel prononça :

— Je vous écoute!

L'inculpé oublia quelques phrases qu'il avait soigneusement préparées et balbutia des excuses.

— Mon colonel, je vous jure qu'il y a là une méprise... Le respect que j'ai pour mon métier, à défaut de toute autre considération... m'aurait empêché de me livrer à une intrigue indigne... J'ai une sœur...

— Je sais. Elle épousera bientôt le lieutenant Romilleux. Je les félicite l'un et l'autre.

Louis crut la transition favorable pour aborder un autre sujet. Le colonel, impitoyablement, le « ramena à la question ». Le lieutenant eut l'impression de comparaître en conseil de guerre et son chef se mit en devoir de prononcer un réquisitoire en règle contre ses fautes.

— Quand on a agi comme vous, jeune homme, vous savez ce qui reste à faire. Je ne plaisante pas sur ce chapitre. Je vous donne vingt-quatre heures pour réfléchir. Demain, dans l'après-midi, vous reviendrez. Vous verrez Mlle Amélie Cardignault, pour laquelle je professe une estime par-

ticulière, qui a élevé ma nièce et qui a droit à tous les égards. A vous de vous expliquer avec elle.

Il quitta son fauteuil pour signifier que « l'audience était levée » et Louis Lebardec, la mort dans l'âme, quitta le castel. Yvonne était perdue pour lui!

A l'autre extrémité de l'allée de pins, il reconnut la robe mauve de la jeune fille... Il avança... Ils étaient tout près, maintenant : Louis salua et Yvonne, qui voulait surprendre le regard qu'il lancerait à sa compagne, rencontra ses yeux, ses yeux très tristes qui imploraient son pardon... Ceux de la jeune fille, sans qu'elle le voulut, souriaient... Louis pensa :

« Je veux qu'elle soit ma femme. »

Et, ce soir-là, il prépara son plan de bataille, avec la ferme résolution de triompher.

XXII

La journée commença par un événement insolite. Mlle Amélie se promenait au jardin, lentement, et se préparait à la visite de Louis Lebardec, quand un commissionnaire, séparé d'elle par la grille du jardin, l'appela. Depuis qu'elle vivait « en plein drame », elle croyait rencontrer « le traître » à chaque pas. Néanmoins, elle eut le courage de rejoindre cet homme qui glissa, à son oreille ces mots mystérieux :

« Une dépêche pour vous, Mademoiselle Amélie et que, comme ça, au bureau de poste ils m'ont envoyé tout de suite; bien sûr que si je n'avais que ça pour vivre... Il en arrive peut-être deux par an... »

Mlle Amélie ne l'écoutait plus : sa raison s'égarait. Il lui semblait qu'un bolide était tombé à ses pieds. D'une main tremblante, elle déchira le télégramme et lut :

« Merci : confiance m'honore; saurai faire devoir; parerai à dangers; lettre suit : invinciblement. — Michalon. »

Ce message électrique l'électrisait : elle était elle-même un appareil récepteur frémissant des courants qu'il reçoit. Le bourreau protégeait sa victime! Elle avait été superstitieuse de tout temps: combien elle se louait de croire à ses pressentiments, et elle se promit bien dans l'avenir de consulter le marc de café ou les cartes pour y découvrir par avance les secrets de son sort. Hier, elle avait annoncé à son élève qu'un digne gentilhomme les sauverait : elle ne s'était pas trompée. Non seulement M. Michalon était prêt à la défendre, mais encore il s'engageait à se battre, à vaincre pour elle; il lui apparut sous les traits d'un héros antique s'attaquant à un monstre — le colonel de Trévaignac, — et l'abattant à ses pieds. Il n'avait pas peur de se compromettre, lui! Il avait osé envoyer une dépêche, songez! Donc, M. Michalon estimait cette heure périlleuse et la voulait définitive : il avait hâte de s'engager et d'unir son âme à celle de Mlle Amélie. Yvonne, qui arrivait, fut le témoin de son émoi. Mlle Amélie avait été portée au paroxisme de l'exaltation et elle trottinait et sautillait autour des pelouses, comme une poule apeurée.

— Tout cela est bel et bien, déclara la jeune fille, mais mon oncle a décidé l'entrevue avec M. Lebardec et a décrété que vous l'épouseriez... Qu'allez-vous faire?

— Si je fuyais? répondit-elle.

— Fuir, où?

— A Boudoir!

— Ce serait dangereux. A votre place, je prierais votre protecteur de venir.

— Venir, lui, à Geyrières?

— Pour vous sauver... à moins, ajouta Mlle Yvonne, que vous ne désiriez être la femme du lieutenant Lebardec... auquel cas...

— Vous m'écartelez, gémit la pauvre victime de ses passions; causer tant de douleur, moi qui n'aurais point fait de mal à une libellule!

— Hésiterez-vous à punir ce jeune homme qui s'est moqué de vous? A votre place, je me ven. gerais. En somme, vous avez acquis la certitude que M. Michalon veut vous épouser, que risquez-vous?

— La vie est cruelle! soupira Mlle Amélie.

Télégraphier à M. Michalon, c'était, de prime abord, refuser le lieutenant; Mlle Amélie n'en avait pas le courage. Mais, Yvonne, d'autre part, si lésée qu'elle crût l'être par l'attitude de Louis, cherchait instinctivement à élever un obstacle entre l'officier et l'institutrice. M. Michalon lui paraissait tout désigné. Elle insista sur l'importance de l'encourager, enfin elle affirma à Mlle Amélie que sa réponse n'engagerait pas son avenir.

— Je cours à la poste! dit la gouvernante.

Elle y courut, en effet, oubliant le désordre de sa toilette matinale et, une fois au télégraphe, elle rédigea sa dépêche :

« Célestin Michalon, vins, Boudoir. »

« Profondément émue; serais ravie vous voir Geyrières demain; puis-je espérer? — Amélie. »

Elle brava, sans défaillir, le regard stupéfait de la receveuse, dont elle mettait le secret professionnel à une rude épreuve. Comme elle poussait la porte pour sortir, elle se cogna contre un monsieur qui entrait: c'était Louis. Elle devint pourpre et s'enfuit, tandis qu'il frappait au guichet pour remettre le télégramme suivant:

« Marcelle Lebardec. — Boudoir.

« Ignore quand reviendrai; écris-moi. — Louis. »

La receveuse lui déclara « qu'elle ne savait pas quand pourrait partir ce message; en effet, ce matin, on était débordé. »

Et, par devers elle, la fonctionnaire de l'administration modèle songea: « Mais ils sont fous, ces gens-là! Qu'est-ce qu'ils ont donc? » Et elle perdit bien une heure à méditer sur ces mystères.

La perspective d'une visite à Mlle Amélie était loin d'enchanter Louis.

— Vous savez ce qui vous reste à faire? avait déclaré le colonel.

La faute était-elle si grave qu'elle comportât une pareille sanction? Quoi, parce qu'il avait

adressé quelques lettres à une inconnue, qu'il était allé à un rendez-vous — sans témoin, d'ailleurs — il serait obligé d'épouser Mlle Amélie ? Rien que cela! Il devrait donner sa démission, abandonner ce métier qu'il adorait, pour vivre en compagnie d'une toquée... Le colonel avait la main lourde.

Mais, combien l'inquiétait davantage l'attitude de Mlle Yvonne! Pas une fois, il ne l'avait abordée ; elle n'avait été que l'apparition féerique, dont le parfum, une seconde,s'était mêlé à l'odeur de la forêt. Il devait lui déplaire, puisqu'elle l'évitait. Se serait-il trompé sur son caractère? Lui aurait-il prêté une sensibilité qu'elle ne possédait pas? L'aurait-il parée d'une grâce qui lui était étrangère? Les lettres qu'il croyait écrites par Yvonne l'étaient-elles donc par Mlle Amélie? Alors, elles lui seraient odieuses...

Louis avait remis à Mlle Fernande, par mauvaise humeur, toutes les épîtres copiées à la machine; mais il avait emporté les autres. Il les relut; il en fut charmé de nouveau... Quel en était l'auteur? Ni l'institutrice, ni Mlle Yvonne, peut-être?... Qui, alors? Une tierce personne? Pourquoi pas? Les pages qui avaient exalté Mlle Amélie avaient bien été composées par Mlle Fernande... Louis se demanda si le procédé le plus simple ne consistait pas à confesser la vérité, à démasquer sa complice et à se libérer. Ce serait

une rupture définitive... Mais quoi? Oublier Mlle Yvonne, il ne le pouvait pas; devenir le mari de Mlle Amélie — car il s'agissait de cela, tout simplement, — jamais!

Il atteignit le castel de M. de Trévaignac un peu avant l'heure fixée. Il retrouva, au salon, la même impression angoissante qu'il en avait emportée la veille. Sur le guéridon, des roses s'étaient effeuillées et faisaient penser à un tapis doucement odorant autour du cristal, dans lequel plongeaient les tiges. Sur la cheminée, auprès de la pendule à colonnettes Louis XVI, entre les candélabres à deux branches, un portrait attira les regards de l'officier. C'était Yvonne, telle qu'il l'avait entrevue, dans la forêt. Elle paraissait rêveuse, dans la pénombre de ce salon, où les rayons du soleil pénétraient par les rainures des volets en longues traînées qui viraient et semaient sur le parquet des taches de lumière.

— Est-elle perdue à jamais pour moi? songea Louis. Ai-je été si coupable que je ne puisse espérer racheter mon erreur? Ah! si, au lieu de cette folle, il s'agissait d'elle...

Et, machinalement, tout en raisonnant, Louis avait pris le cadre entre ses doigts et contemplait cette figure, la plus charmante qu'il pût imaginer...

La porte tourna sur ses gonds; le colonel entra. Brusquement, Louis reposa le cadre sur la che-

minée; ce geste n'échappa point à l'œil sagace de M. de Trévaignac; mais il n'en laissa rien voir et dit simplement :

— Eh bien! vous avez réfléchi? Votre présence me prouve que vous êtes résolu à vous conduire en galant homme: je vous en félicite... Mais, d'ailleurs, voici Mlle Cardignault: je quitte la place. A tout à l'heure!

En effet, Mlle Cardignault — à qui l'on ne donnait son nom que dans les grandes circonstances — salua, en rougissant, Louis Lebardec, qui s'inclina. Le colonel eut peine à réprimer un fou rire et s'éclipsa en hâte.

— Vous êtes en avance, dit Mlle Cardignault, et ce n'est pas un reproche. Vous m'excuserez, toutefois, de vous recevoir dans ce négligé.

Louis se sentait excédé; ces allures mirent sa mauvaise humeur au comble de l'exaspération. Il répondit:

— La conversation que M. le colonel de Trévaignac exige que j'aie avec vous ne comporte point de préambules. Vous avez été, à juste titre, froissée par une plaisanterie, dont je suis prêt à reconnaître le mauvais goût, et je vous en adresse mes plus humbles excuses.

Il s'arrêta. La physionomie de l'institutrice ne l'inspirait pas. En vérité, la pauvre fille affectait à la fois trop de dignité et d'abandon.

« Puisqu'il se propose de demander ma main,

pensait-elle, soyons clémente pour sa jeunesse. Puisqu'il brave les conventions pour venir jusqu'à moi, montrons-lui que nous savons l'apprécier. »

Elle déclara:

— Monsieur, votre aveu me va au cœur. Ne vous effrayez pas. Dites-moi tout ce que vous avez à me dire, sans détour. Je vous comprendrai.

— Mademoiselle, répliqua-t-il, je constate avec beaucoup de reconnaissance combien vous êtes indulgente pour moi, et je vous en remercie. Je n'attendais pas moins de votre bonté... Ecoutez-moi. Je suis très malheureux, oui, très malheureux. Pourtant, je vous le jure, jamais âme n'a éprouvé avec plus de pureté, ni de respect, le sentiment qui me possède... et je dois renoncer à tout espoir.

— En êtes-vous certain?

— Eh quoi! mademoiselle, vous m'encourageriez...

Elle allait faiblir. Mais la porte s'ouvrit de nouveau. Cette fois, Yvonne était devant lui. Le portrait de la cheminée était sorti de son cadre et s'avançait vers lui.

— Pardon, dit-elle à Mlle Amélie; mon oncle ne m'avait point avertie que vous fussiez ici, avec quelqu'un... Il m'a prié de vous remettre cette dépêche, que l'on apporte à la minute.

— Donnez, mignonne, donnez vite!

Elle courut à la fenêtre, écarta les volets et lut: « Serai Geyrières demain. — Michalon. »

— Venez, appela Mlle Amélie, venez, je vous en prie!

Dès qu'Yvonne fut auprès d'elle, Mlle Cardignault murmura:

— Voyez... M. Michalon pense à tout... J'allais céder à la pitié que m'inspire ce jeune homme... Il est charmant, lui aussi... Mais je comprends à présent que je ne pourrai jamais le rendre heureux... Que faire?

— Je ne puis rien pour vous, riposta la jeune fille; expliquez-vous avec lui.

Et elle abandonna son institutrice.

— Monsieur, reprit Mlle Amélie, dès qu'elle fut de nouveau en tête-à-tête avec l'officier, vous êtes homme d'honneur, et vous devez me deviner à demi-mot. Je suis plus que flattée par votre confiance; je suis *émue au delà de toute expression* par vos hommages. Il m'eût été doux d'y répondre comme vous le souhaitez: je ne le puis pas; je me considère moralement comme engagée, je ne saurais aller contre la volonté de mon cœur.

— J'en suis ravi pour vous, mademoiselle...

— Ravi, monsieur?... Mais, vous ne vouliez donc pas demander ma main, ajouta-t-elle avec une ingénuité qui désarma Louis.

— Assurément, vous méritez le respect du plus

galant homme du monde, et je suis certain que M. Michalon...

— Comment savez-vous?...

— Je sais que vous avez eu son portrait, en bourreau, entre les mains.

— Oh! monsieur, je puis donc céder à l'impulsion de mon âme, sans remords!

— Sans aucun remords; je sais que l'on peut souffrir, rien que par une image...

Les yeux de Louis tombèrent sur le cadre. Mlle Amélie suivit le regard.

— Yvonne? demanda-t-elle.

Il se tut. Des larmes voilèrent les prunelles de l'institutrice, et elle s'écria :

— Vous avez raison; elle le mérite. Je l'ai élevée, je la connais depuis qu'elle est toute petite... Ah! vieille folle que j'étais! Vous n'êtes venu que pour elle, et moi qui me figurais... Mais, vous savez, je lui aurais tout sacrifié, tout, vous entendez, et je vous promets que vous n'aurez pas d'amie plus dévouée que moi... Vous serez heureux, je vous le jure!

— Vous croyez donc que je peux espérer?

— Je le crois... Seulement, un peu de prudence... laissez-moi faire!

Et Louis se sauva: il avait peur de montrer ses larmes de joie...

XXIII

Aux yeux du Tout-Boudoir, M. Michalon passait pour le suprême arbitre de la civilité et des convenances. Il était très fier de cette réputation; le soin qu'il apportait à ménager l'opinion l'occupait, non moins que le souci de son commerce. Il se méfiait, cependant, de son caractère. L'expérience lui avait appris à redouter ses enthousiasmes trop prompts et les bouffées chaudes d'un sang qui, tout à coup, affluait à son cerveau. Son penchant pour Mlle Fernande lui avait révélé à quels dangers s'expose un cœur émotif à la manière du sien. Malheureusement, si résolu qu'il se montrât depuis cette expérience à aligner ses sentiments comme les chiffres sur ses registres, il fut brutalement surpris par les contingences de la vie. Accoutumé à sa correspondance courante et aux formules tranquilles de sa clientèle de tout repos, M. Michalon fut victime d'un trouble extrême en recevant les messages de Mlle Amélie. Elle faisait appel à son courage.

L'ardeur juvénile de M. Michalon se réveilla. Il mesura d'un coup d'œil stratégique la situation dans son ensemble. Une femme s'adressait à lui pour la venger de l'outrage, et invoquait ses vertus chevaleresques; il n'en fallait point davantage pour le décider, et, bouclant sa valise — dont il ne s'était point servi depuis qu'il avait cessé de voyager pour son commerce, — M. Michalon, en plein midi, se hâta vers la gare.

M. Michalon avait jugé opportun de parer à toute éventualité. Il se coiffa d'un casque colonial blanc, emporta des vêtements de toile kaki et s'arma d'un solide gourdin. Avant, toutefois, de s'embarquer, il s'arrêta chez Rascasse fils et le prévint de son départ.

— Benjamin, lui déclara-t-il, je pars pour une expédition hasardeuse. Si je succombe, exploitez le projet de notre association; l'honneur me commande de garder le secret sur la route que je compte suivre. Bonne chance, hé! espérons que ce sera pour nous revoir... Adieu, Benjamin Rascasse fils!

— Michalon! lui répondit le jeune homme, pas de bêtise, au moins! les affaires avant tout, ne l'oubliez pas. Nous sommes de braves gens, pas vrai? Alors, Michalon, restez!

— Benjamin, reprit sur un mode pathétique l'ex-commissaire général, en partant, je me sacrifie à la réputation de Boudoir; je n'ai jamais

été ambitieux, vous le savez; mais vous me rendrez cette justice que je n'ai jamais failli à mon devoir. Si je meurs à la tâche, je ne demande rien, pas même une modeste statue avec cette inscription: « A Michalon — à un honnête homme — Boudoir reconnaissant. » Non, Benjamin, non, je vous lègue mon idée: à vous de créer la raison sociale Michalon-Rascasse fils. Tâchez de ne pas l'oublier!

Benjamin serra la main de M. Michalon avec ferveur, car il ne doutait pas de son heureux retour: il ne voulait pas que son associé pût, à l'occasion, lui reprocher d'avoir manqué de présence d'esprit.

M. Michalon n'arriva que fort tard à Geyrières. L'hôtel était clos, et, sans le clair de lune, le voyageur ne l'eût point découvert. Longtemps, il frappa contre la porte; nul ne répondit, et, déjà, il se voyait logeant à la belle étoile, quand une fenêtre s'ouvrit.

— Que demandez-vous? interrogea une voix qu'il crut reconnaître.

— Une chambre, pardi!

— C'est que tout le monde est couché. Je vais réveiller le garçon d'hôtel.

— Dites-lui que je suis M. Michalon... Célestin Michalon, de Boudoir!

— Comment, c'es' vous!

— Té, pardi!

— Savez-vous à qui vous parlez? A Louis Lebardec!

— Elle est bien bonne! Et autrement, ça va?

— Mais, pas mal! Qui vous amène?

M. Michalon répondit par plusieurs éternuements qui coupèrent l'entretien. Louis s'empressa de descendre. Les verrous grincèrent, la porte s'ouvrit, et M. Michalon put enfin se laisser choir sur un lit, dans la chambre voisine de celle occupée par l'officier.

— Expliquez-moi d'abord, demanda Louis, comment vous êtes ici, à pareille heure?

— C'est très simple; j'ai pris le train de midi cinquante à Boudoir, avec deux heures d'arrêt à Avignon, ce qui, entre parenthèses, m'a permis de voir un de mes gros clients... J'ai dîné au buffet, et je suis arrivé en gare de Geyrières à dix heures quarante-cinq!

— J'entends; vous n'êtes pas venu à pied. Mais quels motifs vous amènent?

— Quels motifs, jeune homme? Si je vous le disais!...

Et M. Michalon commença le récit de son épopée. Parfois, lorsque la crainte du ridicule, c'est-à-dire d'avoir été bafoué, l'envahissait, l'excellent homme s'empressait de biaiser; mais Louis obtint qu'il lui montrât, en fin de compte, la lettre de Mlle Amélie, dont, pour rien au monde, M. Michalon ne se fût séparé.

— Lisez-la, ordonna-t-il; vous constaterez que je n'avais pas une autre conduite à tenir.

Le lieutenant de cavalerie constata simplement, avec regret, que ces lignes ne lui apprenaient rien de nouveau. En somme, Mlle Amélie mettait son correspondant au fait de la situation et lui racontait le peu qu'elle savait elle-même. Elle avouait, toutefois, que la vue de la photographie avait révolutionné son existence. Louis ne pouvait s'y méprendre. L'institutrice était bien l'auteur des lettres à la machine.

— Au moins, reprit M. Michalon, si je découvrais l'inventeur de cette félonie...

— Vous exagérez un peu, cher monsieur, objecta Louis.

Et il fit sa confession. Il reconnut ses torts, déclara tout net avoir rompu tout commerce épistolaire avec Mlle Amélie Cardignault et avoir été entièrement étranger à l'envoi du portrait.

— Mais qui, alors, gémit ce dernier, qui a conçu l'audace d'abuser de mon nom?

— Ce n'est pas encore l'instant d'établir les responsabilités, opina Louis; en attendant, essayons de trouver une solution.

— Comment, mon ami, comment?

— Ecoutez, cher monsieur, commencez par dormir, et demain, une fois reposé, nous aviserons.

Le lendemain, obéissant à l'injonction de Louis,

M. Michalon, décidé à braver tous les périls, se dirigea vers le castel de M. de Trévaignac. Endoctriné par son complice, l'imagination en feu, il était décidé à « employer les grands moyens », pour causer avec Mlle Amélie; il lui fut, contrairement à son attente, on ne peut plus aisé d'y parvenir. Les alentours de la maison n'étaient point gardés, ainsi qu'il se le figurait; le jardin embaumait la rose et déjà le jasmin; une ombre blonde caressait le mur doré; les rayons du soleil rougissaient sous le feuillage de la vigne vierge, dans une allée chaude. L'accueil hospitalier des choses enhardit M. Michalon; mais, lorsqu'il pénétra au salon et qu'il aperçut, assise dans une bergère, auprès de la fenêtre, Mlle de Trévaignac, il demeura stupide. Elle se leva. M. Michalon essaya de balbutier quelques excuses et de lui rappeler « qu'il avait eu l'avantage de la rencontrer au Corso fleuri de Boudoir » ; il crut que le sol se dérobait sous ses pieds lorsque le colonel entra:

— A qui ai-je l'honneur de parler? demanda-t-il dès le seuil.

— A Célestin Michalon, vins, à Boudoir.

— Et vous désirez?

— Je désirerais voir Mlle Amélie Cardignault, à qui j'ai fait remettre ma carte.

Par prudence, il ajouta:

— Je suis l'un de ses parents!

— Parfait, répondit M. de Trévaignac, qui avait reconnu le visiteur; elle va descendre.

Yvonne suivit son oncle, et M. Michalon put, pendant quelques secondes, se préparer à cette entrevue, qui devait marquer sa vie d'une empreinte ineffaçable.

Chancelante, endimanchée, le visage congestionné par l'émotion, Mlle Amélie comparut devant ce héros trapu, le casque colonial à la main, arc-bouté sur ses courtes jambes. Ils développèrent, avec force incidentes, le thème de leur correspondance. Mlle Amélie, cependant, avoua qu'elle rêvait un semblable roman depuis l'enfance, et M. Michalon, les déceptions que lui avait réservées la vie.

— Maintenant, soupira-t-elle, je n'ai plus d'espoir qu'en vous!

— Votre espoir, mademoiselle, ne sera point trompé, affirma avec solennité M. Michalon; j'ose déclarer ici que personne ne s'est jamais permis de plaisanter avec moi. J'ai les poings solides: regardez plutôt!

Elle regarda, pleine d'admiration, ces robustes poignets, à l'extrémité desquels les doigts repliés ressemblaient à des boules. Ses bras faisaient songer à des massues, et les études mythologiques de Mlle Amélie lui suggérèrent une comparaison flatteuse pour Hercule, personnifié par M. Michalon.

— Je vous sauverai, affirma-t-il, j'en fais le serment! Je vous sauverai au péril de mes jours!

— Eh quoi! minauda Mlle Amélie, vous considérez que j'en vaille la peine?

— Pardi, té!

— Je ne vous suis donc pas indifférente?

— Croyez-vous que j'aurais quitté mes vins, sans cela?

Et M. Michalon prononça sur un ton solennel:

— Mademoiselle Amélie Cardignault, voulez-vous devenir Mme Michalon?

— Oh! oui, gémit-elle, en lui offrant ses mains osseuses, qu'il prit entre ses pattes.

L'instant était céleste.

— Le colonel ne tardera pas à rentrer, reprit-elle, avec angoisse.

— Personne ne m'a jamais effrayé; je le lui prouverai bien!

— Je n'en doute pas... Cependant, soyons prudents... Nous sommes entourés d'ennemis.

— Je les renverserai tous!

— Patientez et usons de ruses. Vous savez que M. de Trévaignac me destine à un autre?

— Qui? Où se cache-t-il, que je l'assomme?

— Gardez-vous-en bien. Je sais qu'il désire épouser ma chère petite Yvonne...

— Mais alors, s'écria M. Michalon, c'est ce brave Louis Lebardec!

— Justement... Mais, voilà, le colonel a choisi un autre fiancé pour sa nièce...

— Oh! les pauvres! soupira le héros, attendri. Il faut les sauver!

— En attendant, mon ami, retirez-vous... Et à bientôt!

— A demain, Mademoiselle Amélie.

Il s'inclina devant elle et sortit en patinant sur les carreaux du salon, ainsi qu'il le faisait dans le monde.

Louis Lebardec épiait son retour avec une indicible impatience. Le soir était tombé quand M. Michalon rentra, car il s'était égaré. Louis n'obtint aucune réponse satisfaisante du bavard, qui s'obstinait à ne décrire que son propre bonheur, et qui ne tolérait aucune interruption. Le repas du soir les réunit autour d'une table rustique, dans la salle à manger déserte; c'était une pièce étroite, qu'un rideau séparait de l'estaminet dans lequel buvaient des paysans. M. Michalon ne cessait de critiquer les mets, et, dès qu'il eut trempé les lèvres dans son verre, il poussa les hauts cris. Il réclama le patron, dont il fit aussitôt un client.

— Il ne s'agit pas d'oublier les affaires, déclara-t-il.

Il alluma un cigare, et cette trêve permit enfin à l'officier de l'interroger :

— Et Mlle de Trévaignac?

— Ah! la petite, fit M. Michalon, la pauvre! Té! elle veut se marier avec vous!

— Qui vous l'a dit?

— Mlle Cardignault. Mais que voulez-vous, son oncle a fait choix d'un autre fiancé...

La pâleur de Louis effraya M. Michalon.

— Hein! Ce n'est pas la peine de se tourner les sangs. Est-ce que Mlle Amélie ne devait pas vous épouser, vous, et est-ce que je ne l'épouse pas, moi?

Comme Louis se taisait, M. Michalon, qui redoutait la mélancolie, s'écria:

— Je suis fatigué; je vais me coucher. Bonsoir!

La nuit était cendrée; sous les pins, dans l'allée qui mène au castel de Trévaignac, Louis Lebardec promenait son chagrin. Il errait, en levant parfois la tête vers les étoiles qu'il apercevait à travers les branches, parsemant de clartés le ciel, que le reflet de la lune inondait. Onze heures sonnèrent au clocher, dans le silence. Louis, caché par le tronc noueux d'un arbre, contemplait une fenêtre ouverte : là, une jeune fille rêvait...

XXIV

Louis avait laissé M. Michalon, extrêmement fatigué par les émotions de cette journée; il ne doutait pas que l'ex-commissaire général ne succombât bientôt au sommeil du juste, qui est pesant et qui se prolonge. Mais non; cet homme de flamme était agité. Il avait besoin d'un confident, à qui faire part de ses desseins gigantesques. Benjamin Rascasse lui parut tout indiqué M. Michalon s'adressait à lui, parce qu'il allait devenir son associé; il s'adressait à lui, peut-être, par cet instinct qui pousse un rival évincé vers le plus heureux. M. Michalon allait épouser Mlle Amélie, mais il souhaitait que Mlle Fernande fût l'une des premières averties de son heureux destin. Il laissa donc sa plume courir et passa en revue les événements qui s'étaient déroulés depuis quelques mois. Il reprenait l'historique de cette correspondance qu'il avait jugée avec sévérité, en montrait les conséquences, parlait, non sans une certaine colère, de son portrait en bourreau ; en-

fin il démontrait que seules des âmes de sa trempe pourraient surmonter ces épreuves. Lorsqu'il eut achevé son apologie, il la porta lui-même à la poste. La lettre partirait par le dernier courrier du soir, serait le lendemain matin à Boudoir, et, au besoin, M. Michalon aurait encore une réponse le même jour, ainsi qu'il le demandait. Après quoi, il s'endormit paisiblement.

Benjamin Rascasse goûta trop de plaisir en recevant ces pages, pour ne point le faire partager à Mlle Fernande. Benjamin se sentait rongé par une âpre jalousie. Il haïssait cordialement tous ceux qui l'avaient empêché de se consacrer exclusivement à son commerce, en suscitant dans son cœur des distractions qui le privaient de son sang-froid. Depuis de nombreuses années, il s'était promis d'épouser Mlle Fernande; maintenant, il voulait abîmer à ses yeux les insolents qu'elle avait fait mine de lui préférer M. Michalon, toutefois, était assuré de son indulgence. D'abord, les intérêts l'exigeaient. Se brouiller avec un homme qui vous procure une bonne affaire est imprudent; Benjamin, en outre, estimait ridicule de compromettre une question d'argent, par vanité sentimentale. Mais Louis Lebardec l'exaspérait. Mlle Fernande témoignait encore à son égard une sorte de sympathie, et Benjamin se félicitait d'autant plus de la victoire définitive qu'il remporterait, à n'en pas douter. Dès dix

heures du matin, il se rendit chez Mme Caravaillon. Il y était reçu, maintenant, dès qu'il se présentait. La mère l'adoptait, comme son futur gendre, encore que la jeune Fernande manifestât quelque suprême réserve; Benjamin n'eut aucune peine à rester seul avec elle et à lui soumettre l'envoi de M. Michalon. Quand elle en eut achevé la lecture, elle replia les feuillets, brusquement, et les tendit à Benjamin.

— Eh bien? interrogea-t-il.

— C'est parfait; je souhaite beaucoup de bonheur à ces braves gens.

Le fils des Rascasse opina que le moment propice était venu de placer une phrase longuement méditée.

— Et nous-mêmes, Mademoiselle Fernande, ne serons-nous jamais heureux? Quand consentirez-vous à devenir ma femme?

Mlle Fernande le toisa d'un regard qu'il interpréta orgueilleux, mais qui, en réalité, ne cachait qu'un profond dépit et un secret dédain. Elle déclara, cependant:

— Soit, je vous épouserai, puisque vous semblez tant y tenir.

— Vous me voyez très content, affirma-t-il.

Il ajouta:

— D'autant plus qu'avec le projet de M. Michalon...

Elle l'arrêta:

— Remettons ces détails à plus tard; aujourd'hui, j'ai besoin de tous mes loisirs.

Et, sans transition:

— En mettant une lettre à la poste avant onze heures, quand arriverait-elle à Geyrières?

— Vers les six heures, ce soir. Vous avez à y écrire?

— Oui. Je désire féliciter M. Michalon.

— Vous ne croyez pas qu'il vaudrait mieux différer?

— Décidément, vous n'entendrez jamais rien aux affaires, si vous raisonnez de la sorte.

L'argument était péremptoire et mit fin aux derniers scrupules de Benjamin Rascasse.

Mlle Fernande avait été sensible à l'indifférence que lui témoignait Louis Lebardec, et elle lui en gardait rancune, secrètement. Aujourd'hui, l'officier allait fixer son choix, épouser une jeune fille de famille noble, encore que sans dot, ce qui était, assurément, une tare, et M. Michalon se proposait d'offrir pour hâvre sa maison à l'épave qu'était Mlle Amélie. Telles étaient, en somme, les heureux effets de ses lettres: elles étaient la cause initiale et dominante de ces accordailles. Mlle Fernande resterait-elle, de son côté, seule et comme découronnée? Non; elle aussi aurait son roman. Elle déclarerait qu'elle réalisait le projet le plus cher de sa vie en changeant le nom de Caravaillon pour celui de Rascasse. Mais elle se vengerait du dédain affecté par Louis, et, puis-

qu'il n'osait prendre la responsabilité ni des lettres, ni du portrait envoyé par ses soins à elle, et que, sous le fallacieux prétexte d'être galant, il refusait de démasquer sa complice, elle se dévoilerait elle-même et elle révélerait toute la vérité à Mlle Amélie. Elle ignorait, en effet, les lettres autographes échangées entre Louis et Yvonne, de sorte qu'elle ne s'expliquait point l'enchantement qu'exerçait Mlle de Trévaignac sur l'esprit du lieutenant. Et Mlle Fernande écrivit...

Or, cette après-midi-là, l'espérance renaissait dans le cœur de Louis. M. Michalon — en se faisant recevoir comme le parent de Mlle Amélie — avait ses grandes et petites entrées au castel et M. de Trévaignac l'avait prié d'informer Louis qu'il désirait l'entretenir le lendemain. Le colonel n'avait fait aucune allusion au mariage de Mlle Amélie et s'était contenté d'annoncer à M. Michalon qu'il devait s'absenter à cause du prochain mariage de sa nièce et qu'il souhaitait, avant son départ, causer avec le lieutenant. Louis exigea que M. Michalon répétât mille fois les propos de M. de Trévaignac. Il était bien résolu à aborder la question de front et à disputer pied à pied son bonheur. Comme le soir précédent, il rôda sous les fenêtres d'Yvonne. Mais, les volets étaient clos, et la maison était silencieuse.

Pourtant, Mlle Amélie, en proie à la plus vive

agitation, discutait avec son élève et lui relisait la lettre de Mlle Fernande qu'elle venait de recevoir.

— Tout s'explique, disait-elle, et nous voilà sauvées, ma chère mignonne!

Et elle la reprenait:

« Il n'y a point de quoi vous fâcher, lui mandait Mlle Caravaillon; au fond de tout ceci, il n'y a que l'espièglerie d'une jeune fille qui a été très heureuse de faire votre connaissance par vos lettres, en attendant qu'elle ait le plaisir de vous rencontrer. Vous me répondrez que j'aurais dû vous avertir plus tôt. Est-ce ma faute si je m'attachais à ce jeu, plus que de mesure? Et puis, je comprenais fort bien que cela distrayait tous ceux que j'avais mis dans la confidence. Toutefois, je ne peux pas laisser davantage peser un soupçon sur M. le lieutenant Lebardec, dont je devine l'embarras. Il vous a suffi de le voir, j'en suis certaine, pour vous rendre compte avec quel souci il veille à sa réputation. Ne l'accusez pas d'avoir manqué de correction; votre reproche serait excessif et très injuste. Il vous aurait avoué la vérité sur cette aventure, sans la crainte où le mettait l'idée de me compromettre. S'il découvrait quelque divertissement à sa complicité, soyez, de grâce, pleine d'indulgence envers lui. Vos lettres, d'ailleurs, étaient trop spirituelles pour qu'on songeât à se priver de les recevoir; vous êtes donc

de tiers dans notre histoire, et j'espère, mademoiselle, que tout ceci se terminera par un franc éclat de rire. Mais, je m'aperçois que j'abuse de vos précieux loisirs. Voyez-y mon désir de vous affirmer mes meilleurs sentiments. — Fernande Caravaillon. »

— Oui, répétait Mlle Amélie, cette lettre justifie notre bonne foi. Il faut que vous la montriez à M. de Trévaignac, que vous le convainquiez, et qu'il en conclue que ni vous, ni moi, ne méritons le châtiment qu'il nous ménage. M. Célestin Michalon — elle ne disait plus « le bourreau » et prononçait ce nom avec une considération particulière — M. Célestin Michalon est, d'ailleurs, décidé à recourir aux grands moyens. Que votre oncle connaisse la vérité au plus tôt, et notre bonheur à tous est assuré. Les voici, mignonne; tenez, les voici; portez-les-lui dès la première heure.

Yvonne prit des mains fébriles de Mlle Amélie l'enveloppe qu'elle lui présentait et se contenta de répondre:

— Je crois, en effet, que vous épouserez M. Michalon.

Elle avait hâte de rentrer dans la solitude pour méditer.

Elle eût préféré souffrir par l'indifférence de Louis que par le doute, auquel succédait un sentiment presque hostile pour le lieutenant. Elle ne s'en prenait point à Mlle Fernande, qui avait pro-

fité de cette occasion pour passer quelques heures moins monotones et pour contenter sa manie épistolaire: elle accusait nettement Louis Lebardec. A relire cette lettre, elle découvrait même des analogies de style entre ces phrases et celles que contenaient les lettres autographes dont elle avait eu tant de plaisir. L'écriture aurait pu l'éclairer: elle ne songeait point à une comparaison, qu'elle jugeait d'ailleurs inutile. La plupart de ces pages étaient brûlées; le souvenir de la seule qu'elle eût conservée et qu'elle avait enfermée dans son secrétaire l'attristait à présent, et elle ne se sentait pas le goût de la reprendre. Enfin, Mlle Fernande ne se vantait-elle pas d'avoir eu Louis pour complice? Peut-être, un jour, s'était-il amusé à recopier, de sa propre main, la prose de la jeune fille? Cette déduction s'imposait et Yvonne s'imaginait les railleries qui avaient dû provoquer ses réponses à elle, dont plus d'une avait été inspirée par son émotion secrète. Louis devait, sans doute, les décacheter devant tout le monde, se livrer à des commentaires ironiques, se flatter d'avoir su conquérir « cette petite villageoise »; enfin, abîmer ses jolies pensées, les réduire à des mesquineries de coquette inexpérimenté, les parodier, et, le lendemain, poussé par une curiosité méchante, renouveler son essai de la veille. Yvonne l'accusait de perfidie, et elle se rappelait les conseils de tendresse que son oncle

lui avait prodigués. Ah! si le colonel soupçonnait... Et voici qu'elle était tentée de lui remettre sur-le-champ la lettre de Mlle Fernande. A quoi bon? Qu'y avait-il de commun entre elle et ce Louis Lebardec? Après tout, M. de Trévaignac désirait la marier avec Raoul Romilleux; elle n'avait qu'à obéir. Bien plus, elle souhaitait ce mariage, maintenant, rien que pour retourner à Boudoir et témoigner son mépris à ce vilain personnage. Mais, elle se mit à pleurer en gémissant:

— Je le déteste! Je le déteste!

Pauvre petite! Dire qu'elle l'aimait tant déjà!

XXV

Le lendemain matin, M. de Trévaignac se préparait à sa promenade quotidienne, en savourant sa première cigarette, quand il aperçut, dans l'allée de pins, Yvonne et Mlle Amélie marchant côte à côte. Il n'entendait pas les propos qu'elles échangeaient, mais il devina que la discussion était très animée, et sa curiosité en fut piquée.

Yvonne, d'ailleurs, dès qu'elle le vit, se détacha de sa compagne avec un geste qui indiquait une résolution arrêtée et s'avança vers son oncle, qui, le sourire aux lèvres, la laissa venir.

— Eh bien! petite, pourquoi ce visage tragique?

Elle balbutia d'une voix qu'elle voulait calme:

— Je n'ai rien, mon oncle...absolument rien...

Puis, se ravisant:

— Si, pourtant, je désire causer avec vous!

Au même moment, Mlle Amélie accourait, et, touchant le bras de son élève, elle s'écria sur un ton pathétique :

— Mignonne, je vous en conjure, soyez circonspecte.

— Ah ça! l'interrompit le colonel, que se passe-t-il? Allons, viens, Yvonne.

Elle éclata en sanglots. M. de Trévaignac n'eut

que le temps de la prendre dans ses bras et de l'emmener au salon. En vain, Mlle Amélie tenta de lui prodiguer des soins: il l'éloigna, en la priant de monter dans sa chambre et de ne point troubler son tête-à-tête avec sa nièce. L'institutrice se soumit de mauvais gré à cet ordre, et, sentant que l'heure définitive sonnait, elle prît de graves résolutions; elle les confia aussitôt à une épître qu'elle fit porter sur-le-champ à « son parent M. Michalon ».

Cependant, Yvonne s'était assise sur un fauteuil et cachait son visage en pleurs dans ses mains. Son oncle la considérait avec une pitié attendrie.

— Je suis bien malheureuse!

Et, comme le colonel insistait pour en savoir le motif, la jeune fille le pria de lire la lettre de Mlle Fernande. Il s'en amusa, puis, prenant une expression sévère, il déclara:

— C'est bien, je sais ce qu'il me reste à faire!

— Oh! mon oncle, mon cher petit oncle, supplia Yvonne, ne me condamnez pas sans merci. La punition ne vous paraît-elle pas assez rigoureuse ainsi?

— Il ne s'agit pas de toi, mon enfant; il s'agit de ce monsieur, et...

— Songez que je suis plus coupable que lui...

— Cela me regarde. En somme, tu ne lui as jamais écrit toi-même?

Le silence devint dramatique.

— Rien que des lettres sans importance, et toutes signées du nom d'Amélie...

— Où sont ses réponses?

— Brûlées. Je n'ai conservé qu'une lettre...

— Va me la chercher!

Tremblante, elle monta dans sa chambre pour y chercher le feuillet qui avait échappé au massacre. Elle frissonnait: quel sort M. de Trévaignac réservait-il au lieutenant?

Le colonel, les mains derrière le dos, se promenait de long en large d'un bout du salon à l'autre. Quand sa nièce eut remis le précieux document à M. de Trévaignac, il prononça un « merci » glaçant. Il la retint, pourtant, près de la porte:

— Ne pleure pas, petite: je te promets que tu seras vengée; seulement, j'exige que tu m'obéisses aveuglément. C'est juré?

— C'est juré, mon oncle.

— Commence donc par ne pas communiquer avec Mlle Amélie; elle est sortie, d'ailleurs; elle vient de traverser l'allée. Je te demande de ne pas t'éloigner et de rester à ma disposition.

Le soleil filtrait par les volets clos de la chambre d'Yvonne. Qu'il eût été charmant, par une semblable matinée, de recevoir une nouvelle lettre et de se livrer à l'enchantement de la jeunesse...

Toutefois, M. de Trévaignac avait ouvert les

pages que sa nièce lui avait confiées. Il était fermement décidé à gronder le lieutenant et à sévir s'il s'était avisé de manquer de respect à Yvonne. Dès les premiers mots, il fut édifié. Ces pages étaient empreintes de sincérité. Tant de déférence et tant de discrétion dénotaient un sentiment pur, qui ne demandait qu'à s'épanouir. Une fois de plus, Louis interrogeait sa correspondante: Comment réussissait-elle à transformer aussi parfaitement son style, et comment, lorsqu'elle écrivait ses lettres à la machine, l'inspiration était-elle aussi différente de celle des autres? Il s'excusait de son audace et avouait les craintes qu'il avait de lui déplaire; il se révélait, sous le couvert d'une déférente timidité, inquiet de l'impression produite, et désireux, évidemment, qu'elle lui fût favorable. S'il devait rencontrer quelque jour, ajoutait-il, la jeune fille qui lui avait accordé l'honneur de lui répondre, il lui exprimerait sa gratitude pour le bien qu'il en avait retiré. Le colonel de Trévaignac répétait :

— Mais, il me va, ce garçon; il me va tout à fait!

Il reprit la lettre de Mlle Fernande et compara les écritures entre elles: il n'eut aucune peine à en reconnaître la différence. Il comprit le fin mot de cette correspondance. En somme, pourquoi ces enfants ne seraient-ils pas heureux? Le colonel campa sur son nez son binocle encerclé

d'écaille, et rédigea quelques lignes qu'il fit porter aussitôt à l'hôtel de Geyrières.

Là, une heure plus tôt, M. Michalon, un madras noué autour du crâne, dormait encore profondément, quand on avait frappé.

— Hein! Quoi, qui est là? s'était-il écrié.

— Un mot pressé pour M. Michalon.

M. Michalon avait bondi hors de son lit et commandé au porteur du message d'ouvrir les rideaux. Les yeux bouffis de sommeil, éblouis par la clarté, le bourreau de Boudoir avait décacheté l'enveloppe et tressailli dès les premières lignes.

« Tout est perdu, si vous ne nous sauvez pas...»

Mlle Amélie lui racontait les événements qui s'étaient succédés : la lettre de Mlle Fernande renversant l'édifice, l'épouvante répandue, et M. de Trévaignac s'enfermant avec sa nièce pour délibérer.

« J'ai foi en votre courage, concluait-elle; j'ai foi en votre héroïsme. Soyez à dix heures dans la forêt, au croisement des routes d'Avignon et de Geyrières; je vous attendrai. — Amélie. »

M. Michalon consulta sa montre. Il était neuf heures. Il n'avait que le temps de se vêtir et de prendre des forces, car on ne sait jamais ce qui peut survenir, et, en homme prévoyant, il voulait parer à toute éventualité. Il heurta contre la cloison qui séparait sa chambre de celle de Louis Lebardec et l'appela.

Louis, en le rejoignant, le trouva, assis sur son lit, en pyjama, occupé à enfiler ses chaussettes. M. Michalon, sans un mot, lui présenta le message de Mlle Amélie.

— Eh bien! demanda Louis, dont les traits s'étaient contractés, que décidez-vous?

— Je vais où le devoir m'appelle, répliqua M. Michalon, penché sur la cuvette, et le visage ruisselant d'eau.

— Vous avez raison.

— Et vous? questionna l'ex-commissaire, tandis qu'il promenait la serviette sur sa nuque, qu'allez-vous faire?

— Attendre... hélas! C'est le sort qui m'est réservé!

— Vous êtes fou! s'écria M. Michalon. Que diable! vous êtes homme, et, de plus, officier...

— Mlle de Trévaignac est fiancée!

— Enlevez-la!

Un zèle de néophyte inspirait ce gros personnage, qui se croyait transporté dans un autre siècle. Cependant, son discours ne lui faisait pas oublier de se parer, ni d'absorber, avec force tartines de pain beurré, le bol de café que le garçon d'hôtel venait de lui apporter. Puis, ses préparatifs achevés, il se dirigea vers le rendez-vous que lui avait fixé Mlle Amélie. Alors, tandis qu'il jurait à lui-même d'opposer au destin une volonté inébranlable et de briser par un suprême

effort la résistance du colonel barbare, ou d'user des grands moyens — un enlèvement qui ferait du bruit, — le triste Louis s'abandonnait à de lamentables réflexions, auxquelles se mêlait un peu d'animosité contre l'imprudente Mlle Fernande. Il songeait à Boudoir; il songeait aux belles heures de naguère, où il était si fier, si joyeux de savourer la liberté. C'était le bon temps, c'était la jeunesse. Pourquoi n'avoir pas accepté la destinée telle qu'elle se présentait? Il eût satisfait les désirs de ses parents, son existence se serait dessinée logiquement, sans difficulté... Mais non! Quelque chose en lui protestait contre cette docilité sentimentale, et il croyait entendre une voix lointaine :

« C'est Yvonne de Trévaignac qui t'était prédestinée; c'est elle qui sera ta femme. »

C'est à ce moment même que le garçon d'hôtel lui remit un pli cacheté; Louis lut cet ordre :

« Le colonel de Trévaignac attend le lieutenant Lebardec chez lui ce matin, à onze heures. »

L'air restait léger, malgré la chaleur dont les gerbes dardaient la terre desséchée. L'azur limpide vibrait. Les cigales crissaient; une odeur de résine s'évaporait des pins; le castel était clos et Louis avait l'impression de pénétrer dans le château de la Belle-au-Bois-Dormant...

— Mon colonel...

— Quoi? Qu'y a-t-il?

— C'est M. le lieutenant Lebardec qui dit comme ça que mon colonel lui a écrit de venir.

— Faites-le entrer au salon et priez-le d'attendre.

La vieille servante est stupéfaite; son maître lui a prescrit d'ajouter deux couverts à table et il a composé lui-même le menu, avec des vins qu'il a choisis dans la cave, et le voilà qui, au lieu de descendre au salon, monte chez sa nièce! Yvonne lit un sermon de Fénelon, dans sa chambre.

— Petite, dit son oncle, j'ai un service à te demander. Il y a en bas une personne qui vient me proposer d'acheter des dentelles. Je ne m'y connais pas, moi. Achète ce qui te plaira : ce sera pour ton trousseau.

Yvonne pousse la porte du salon.

— Pardonnez-moi, Monsieur, dit Yvonne en faisant mine de se retirer, mon oncle ignore sans doute que vous êtes ici... je vais le prévenir...

— Mademoiselle, il faut que je vous parle. Je sais que vous me jugez avec rigueur. Le colonel m'a enjoint de lui rendre visite ce matin... Ecoutez-moi. Permettez-moi, sinon de me justifier, du moins de vous expliquer ma conduite... Je vous en supplie!

« Mon oncle n'ignorait donc pas la présence de Louis, pensa Yvonne; il m'a ordonné d'entrer au salon, désire-t-il donc cet entretien? »

La jeune fille voulait savoir la vérité Elle resta. Le récit de l'officier l'étonna, puis la charma.

— Une question, Mademoiselle, une seule, à laquelle vous ne refuserez pas de me répondre. Nommez-moi, je vous en conjure, l'auteur des lettres manuscrites que j'ai reçues. Etaient-elles de vous?

Yvonne courba le front; ce geste trahissait mieux que les mots le secret de la jeune fille. La robe vaporeuse, la chevelure cendrée qui cachait la rougeur d'un front noble, les paupières fermées sur un regard ébloui, le sourire intimidé, cette vision n'avait-elle pas hanté les rêves de Louis, depuis sa première jeunesse?

— Ne parlez pas, supplia-t-il, n'ajoutez rien. Que votre silence, du moins, m'autorise à croire en votre bonté. J'ai tant souffert par la crainte que vous ne me condamniez sans merci; j'ai été si malheureux de ne pas pouvoir me laver de mon erreur. Vous ne rencontrerez jamais dans le monde plus de reconnaissance que celle que je vous consacre désormais. Ne m'accorderez-vous pas le droit d'emporter de cette unique entrevue votre souvenir? Vous saurez que de loin un modeste officier sera heureux de suivre en esprit votre sillage à travers la vie, avec quel respect.

Yvonne se taisait; deux larmes roulèrent le long de ses joues: il lui sembla qu'elle le connaissait depuis son enfance; elle se sentait confiante auprès de lui; elle se sentait comprise, elle dit :

— Vous ne vous moquez donc pas de moi? Je vous ai écrit sans méfiance; je vous ai parlé simplement, avec ma petite imagination de jeune fille, en me figurant que, peut-être, un officier trouverait quelque douceur à rencontrer un peu de sympathie... Non, je ne regrette pas ce que j'ai fait... Et, moi aussi, je garderai le souvenir de cette heure... Ah! si j'étais sûre que la lettre de ce matin n'était pas du même auteur que les autres... Mais, si cette Mlle Fernande me mystifiait jusqu'au bout...

Et, soudain, elle reconnut, sur la table, oubliées comme par hasard, les deux lettres, la dernière de Louis et celle de Mlle Caravaillon; elle s'en empara, les examina tout à tour, compara les deux écritures, puis, se tournant vers Louis, spontanément, elle lui tendit la main.

— Je vous demande pardon d'avoir douté de vous...

Leurs doigts se rencontrèrent et ne se séparèrent pas tout de suite. Ils tremblaient doucement. Leurs yeux s'interrogeaient.

Tout à coup, le colonel de Trévaignac entra :

— Ah ça, mes enfants, s'écria-t-il, de qui parliez-vous donc? Je suis enchanté de vous voir, mon cher lieutenant, enchanté. Etes-vous content de votre entretien? Vous êtes-vous justifié? Voulez-vous me faire l'amitié de déjeuner ici? J'attends le fiancé de ma nièce, justement... Eh bien,

qu'avez-vous donc? Et toi, petite, tu es toute décontenancée...

C'en était trop pour M. de Trévaignac; il s'attendrit :

— Allons, mes petits, donnez-vous la main, là! je ne vous ferai pas de mal... Etes-vous gentils!... Dépêchez-vous de m'embrasser : je vous ai déclaré que j'attendais le fiancé de ma nièce... Vous ne m'avez pas compris? Ce n'est pas malin, pourtant : je suis une vieille bête, mais j'ai deviné tout de suite, moi, que vous deviez vous marier ensemble... le fiancé, lieutenant, c'est vous... Allons, embrassez-moi.

— Mon colonel...

— Pas de colonel, dites mon oncle...

Des pas craquaient dans l'allée. M. de Trévaignac poussa les volets : M. Michalon escortait Mlle Amélie.

— Dépêchez-vous, leur cria le colonel, vous êtes en retard pour déjeuner.

Par la fenêtre ouverte, le soleil d'été rayonnait sur Yvonne et Louis.

Imp. Téqui et Guillonneau, 3 *bis*, rue de la Sablière, Paris. — 5-19